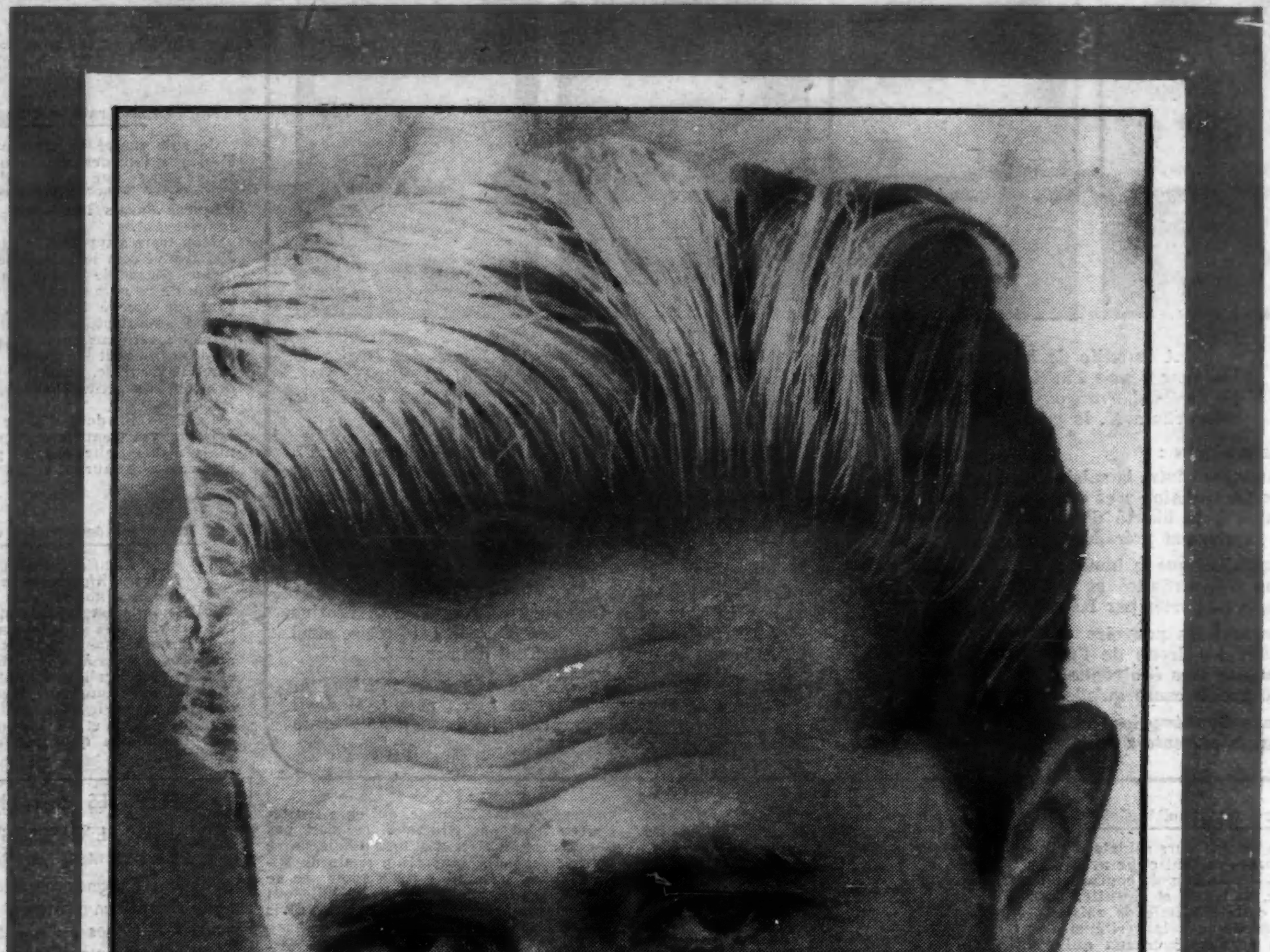
L'EXPRESS

17 AVRIL 1958. — N° 357 100 FR.



(Rodriguez.)

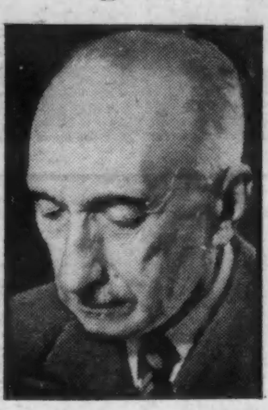
MAREK HLASKO, 25 ANS, ROMANCIER POLONAIS

« La Tragédie, maintenant, c'est la Politique. »

(Napoléon.)

★ ★ ★ ★ ★

André MALRAUX, Roger MARTIN DU GARD, François MAURIAC et Jean-Paul SARTRE écrivent au Président de la République



A la suite de la saisie du livre d'Henri Alleg : « La Question », la Ligue des Droits de l'Homme a pris l'initiative d'un mouvement national de protestation qu'André Malraux, Roger Martin du Gard, François Mauriac et Jean-Paul Sartre ont accepté d'animer en signant une « Adresse solennelle à M. le président de la République » dont voici le texte :

« Les soussignés :

— protestent contre la saisie de l'ouvrage d'Henri Alleg : « La Question » et contre toutes les saisies et atteintes à la liberté d'opinion et d'expression qui l'ont récemment précédée.

— demandent que la lumière soit faite, dans des conditions d'impartialité et de publicité absolues, sur les faits rapportés par Henri Alleg,

— somment les pouvoirs publics au nom de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, de condamner sans équivoque l'usage de la torture, qui déshonore la cause qu'elle prétend servir,

— et appellent tous les Français à se joindre à eux en signant la présente « adresse personnelle » et en l'envoyant à la Ligue des Droits de l'Homme, 27, rue Jean-Dolent, Paris (14e).

André MALRAUX,
Roger MARTIN DU GARD,
François MAURIAC,
Jean-Paul SARTRE. »

« L'Express » s'associe entièrement à l'initiative de la Ligue des Droits de l'Homme qui précise ainsi le caractère qu'elle entend lui donner :

« Il ne s'agit ni d'une opération politique, ni d'intérêts privés, quels qu'ils soient. Il s'agit de la liberté d'expression, de la justice et de la torture. »

Futurs soldats d'Algérie

Sachez que nous, futurs soldats d'Algérie, nous sommes de tout cœur avec vous et nous vous demandons de continuer de dire la vérité, de réagir et de lutter pour nous contre cette épidémie de saisies.

Où apprendrons-nous la vérité si l'on supprime les derniers journaux qui ont le courage de la dire ?

Que cela vous console, beaucoup d'entre nous ont déjà lu « La Question », qui passe de main en main. Et avec peine nous avons pu constater que les récits faits par certains de nos camarades libérés correspondent en tous points avec ceux d'Henri Alleg.

CAPORAL A. N...,
Var.

Un geste heureux

J'apprends aujourd'hui par la radio que le 18 mai sera une journée de prières pour la paix en Algérie : ne croyez-vous pas qu'il serait bon d'associer à cette journée les amis de la paix, non catholiques.

Le geste serait heureux de demander à tous les Français, sans distinction de confession, de s'unir pour le retour de la paix (par exemple : manifestation silencieuse en fin de matinée).

J.-P. SABATIER,
Saint-Etienne.

Que jamais plus...

Le 4 avril a été inauguré à Dortmund un monument à la mémoire des trois cent cinquante déportés et résistants massacrés par la Gestapo en mars 1945. Les gouvernements français, allemand, belge, russe et autres pays intéressés étaient représentés. Un ministre allemand déclara : « Cette heure émouvante aura un sens si nous agissons de toutes nos forces pour que jamais plus, pour aucune cause et en aucun cas, des actes aussi monstrueux soient possibles. »

Au gouvernement français d'en tirer une leçon et d'agir de toutes ses forces pour que ces paroles ne soient pas vaines.

T. MARTINON,
Orléans.

Le cinéma trahit

J'ai été très étonné, en lisant la critique du « Bal des Maudits », que vous ignoriez à ce point le remarquable roman d'Irwin Shaw qui a servi de base au scénario. Cette question de l'adaptation cinématographique d'une œuvre littéraire est pourtant passionnante. On s'aperçoit malheureusement que le cinéma trahit presque toujours la pensée de l'écrivain. Pour une fois, « Le Bal des Maudits » faisait exception à la règle et nous donnait une image fidèle du roman.

PIERRE VOISIN
Isigny

[Irwin Shaw n'est apparemment pas de cet avis, il parle cette semaine en page 22 du film inspiré par son œuvre.]

Sans professeur du tout

Je viens de lire votre article intitulé « La grève des enfants ». J'ai deux enfants dans des lycées parisiens, en deuxième et en quatrième. Je suis stupéfait. Sans parler du manque de ponctualité dans les corrections, l'absentéisme est de règle. A celui-ci s'ajoutent l'incurie et la désinvolture de l'administration : en quatrième, mon fils a eu trois professeurs de latin-français différents; en troisième, cinq professeurs d'espagnol, avec à chaque remplacement des « trous » d'au moins quinze jours sans professeur du tout. Il n'en a été tenu aucun compte dans les appréciations figurant sur ses bulletins de fin d'année (...).

C. P...,
Paris.

La génération triste

J'ignore si le mot « beat » (beat generation) vient, comme vous le dites, de la batterie de jazz. J'y ai toujours vu un autre sens. C'est la génération vaincue d'avance, la génération de l'après-guerre. Car la « beat generation » n'est pas celle qui adore Elvis Presley. Les admirateurs de ce dernier sont comparables, je crois, à ceux de Gilbert Bécaud. Ils ont quinze ans, dix-huit ans, peut-être vingt ans. La « beat generation » a trente ans, voire davantage, comme Kerouac, qui en a trente-six. Ce n'est pas Rimbaud, ce n'est pas Genet, c'est en violent et déboussolé, parce qu'Américain, la génération triste de Michel Butor. Et ça me semble avoir peu de rapport avec la délinquance juvénile qui est, elle, la plaie de la génération d'Elvis Presley.

Le seul phénomène comparable en Europe, si phénomène il y a, c'est la génération anglaise des « angry young men », Colin Wilson et autres, qui me paraissent également coupables de « tout redécouvrir vingt ans après et d'appeler ça une renaissance culturelle ». Le surréalisme, c'était tout de même autre chose.

MONIQUE FONG,
Arlington, U.S.A.

Simon le Magicien

J'ai vécu longtemps en Egypte et je connais bien les Coptes. Je voudrais apporter quelques précisions à l'article de J.-L. Bory sur les « Livres secrets de la Haute Egypte ».

Simon le Magicien était un Samaritain. Il fut en rapport avec les apôtres lors de la première mission de Philippe à Samarie. Il se fit baptiser et depuis s'attacha à lui. Quand il vit Pierre et Jean imposer les mains sur les disciples pour leur conférer le Saint Esprit, il leur offrit de l'argent pour qu'ils lui accordassent aussi le pouvoir de le conférer. A cela Pierre répondit les paroles bien connues : « Périsse ton argent avec toi, puisque tu as cru que le don de Dieu s'achète. Tu n'as ni part ni héritage en tout ceci, car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. »

C'est de là qu'est venu le terme de Simonie et de Simoniaques qu'on applique à ceux qui trafiquent des choses saintes.

ALICE GUIBON POULLEAU
Côte-d'Or

Les malheurs des têtes couronnées

Comment ne pas être frappé par l'avalanche de photos, de commentaires sur les bonheurs ou les malheurs des têtes couronnées. Pour ma part, je vois là une sorte de mépris à l'égard du lecteur, en même temps qu'une volonté de le « désintéresser » (comme dirait Vailland) d'autres problèmes plus urgents. (...)

ANNIE BRUNETIÈRE
Nice

Le train « orange »

Je suis rentré la semaine dernière du Midi par l'un des nombreux trains supplémentaires que la S.N.C.F. avait dû organiser pour le retour des vacances de Pâques. J'avais loué mes places quatre jours avant.

Mon train s'appelait le « train Orange ». J'ai trouvé cela joli. Mais je n'ai compris qu'en cours de route la signification réelle de ce nom : pas de wagon-restaurant (de Nice à Paris !...), pas de marchand ambulant et quelques minutes à peine d'arrêt dans quelques grandes villes, c'est-à-dire tout juste le temps, après force bousculade, d'acheter une ou deux... oranges aux petits vendeurs installés sur les quais.

La S.N.C.F., dont l'éloge n'est plus à faire, a vraiment le sens de l'humour... mais n'aurait-elle pas dû plutôt prévoir un wagon-restaurant ?

N. BON
Paris

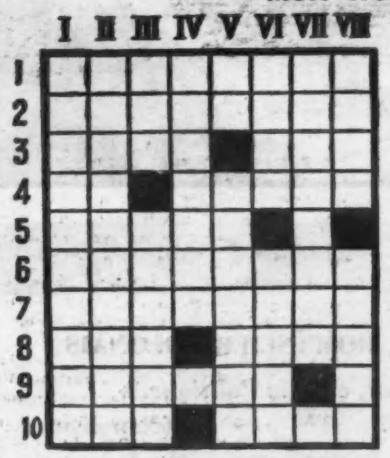
Et encore dans notre courrier :

Le Comité Inter-Lycéens pour la Paix en Algérie nous prie de faire savoir à nos lecteurs que :

« De nombreux lycéens et lycéennes de Lyon, ayant des opinions différentes, se sont groupés pour protester contre les atteintes portées à la légalité républicaine et pour réclamer la paix en Algérie.

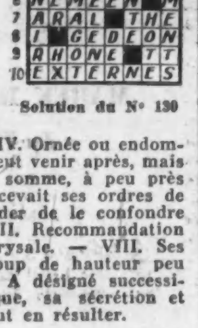
« Bien que jeunes, les lycéens se voient obligés, après les étudiants, d'exprimer leur inquiétude et de désavouer les exemples inhumains que leur donnent leurs aînés. »

Mots croisés n° 131



Horizontalement. — 1. Flotte parfois noblement au vent, parfois beaucoup plus prosaïquement. — 2. Siège d'une industrie, pour une large part alimentaire. — 3. Se dose et doit s'éliminer. Se reconnaît à l'épreuve. — 4. Plus de la moitié de mille. Remplie grâce à la pente de la dalle. — 5. Plus épaisse qu'une simple peau. — 6. Commerce d'espérance. — 7. Doublement ressentie, lorsqu'elle vint de l'âne. — 8. Numéro d'ordre du mari d'Eugénie. Pas de Saint-Louis. — 9. Parti possible; pour celui qui « y est ». — 10. Moins avancée pour les musulmans. Ce n'est pas de la soupe, dit-on, mais ne formulons aucune prévision.

Verticalement. — I. Ses fleurs ne font plus scandale. — II. Ses fleurs précèdent ses feuilles. — III. Avant le nom perdu. Ce que ne fait pas le pompier, en principe. — IV. Ornée ou endommagée. — V. Neige peut venir après, mais non pluie. C'est, en somme, à peu près vaporiser. — VI. Recevait ses ordres de Suse. Il faut se garder de le confondre avec un extra. — VII. Recommandation continuelle d'un Chrysale. — VIII. Ses eaux perdent beaucoup de hauteur peu après l'avoir quitté. A désigné successivement un mollusque, sa sécrétion et l'œuvre d'art qui peut en résulter.



Solution du N° 130

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
29, rue de Marignan - PARIS (8e)
Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)
Tarif : 700 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS

Nouvelle branche commerciale EN CREATION dans Groupe puissant et dynamique recherche :
INSPECTEURS et AGENTS COMMERCIAUX
25-45 ans. Formation secondaire ou supérieure
Goût de l'organisation et de la vente
Aisance et autorité dans les relations humaines
Formation complète à méthodes nouvelles
Conditions de début intéressantes. Envoyer C. V. détaillé manuscrit à no 2.071 CONTESSE Publicité 20, avenue de l'Opéra, PARIS (1er) qui transmettra

Recherchons une excellente SECRETAIRE, une DACTYLO
Ne pas se présenter. Adresser lettre manuscrite avec références au T. N. P. Palais de Chaillot PARIS (16e)

DEMANDES D'EMPLOIS

Ancien avocat, ancien journaliste, mais mère de famille recherche TRAVAUX COPIE ou autres à faire à son domicile. Possède machine à écrire. VALLENS, 11, place Champerret (17e) - GAL. 31-99

CONSTRUCTIONS CRÉDIT

Prévoyez votre logement en FONCTION des TRANSPORTS AUTOROUTE-SUD
LIGNE DE SCEAUX, 7 km. Paris, Appts 3, 4, 5 p. tt. conf., asc. Parc 100.000 m2 livr. déb. et mi-59
Prêt crédit FONCIER obtenu, 1re tranche. Primes max. Conditions spéc. av. 300 cpt. RIC. 40-33.
S.O.C. 92, rue de Richelieu - PARIS (2e)

PROPRIÉTÉS

LAGRANGE 34, rue Pasquier PARIS - ANJ. 77-46
Recherche urgent PAVILLONS - VILLAS PROPRIETES - de rapport ou agrément

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin 10, r. du Faub.-Montmartre. PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

CETTE SEMAINE :

- PAGE 4 — La vie politique
- PAGE 5 — Le dessin de Jean Effel
- PAGE 6 — Au Forum : Mitterrand et Duverger
- PAGE 7 — Congrès : Les colons du Sud-Ouest
- PAGE 8 — Armée : La révolte des colonels
- PAGE 9 — Tunisie : Les Américains au travail
- PAGE 10 — Est-Ouest : Le rapport du général Norstad
- PAGE 11 — Arabie : Naissance d'une opinion
- PAGE 12 — M. Strauss parle de la bombe française
- PAGE 14 — Musique et jeu
- PAGE 15 — L'école moderne et la science
- PAGES 16, 17 — POURQUOI LE GENIE EST ANTIAMERICAIN par W.H. Whyte
- PAGE 18 — Football : Les dix fugitifs
- PAGE 19 — Bruxelles — Médecine
- PAGE 20 — Disques
- PAGE 21 — Spectacles : L'embarras du choix
- PAGE 22 — « Les Bijoutiers du clair de lune »
- PAGE 23 — Le cinéma allemand
- PAGES 24, 25 — Un entretien avec Marek Hlasko : LE CRI D'UN JEUNE POLONAIS
- PAGE 26 — Lettres : La critique de M. Chapsal
- PAGE 27 — Notes de lectures
- PAGE 28 — Vacances : Les maisons familiales
- PAGES 29, 30, 31 — Madame Express : Spécial-Tricot
- PAGE 32 — FRANÇOIS MAURIAC

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA NATION

LA chute du gouvernement Gaillard révèle plus clairement une situation politique sur laquelle beaucoup d'hommes de bonne volonté se faisaient des illusions. Loin de se préparer progressivement à une solution négociée de la guerre d'Algérie, loin de se séparer peu à peu des ultras d'Alger — comme certains observateurs l'espéraient et croyaient le constater depuis quelques mois — les milieux dirigeants de la droite française se durcissent.

Les conversations de salon avec M. Paul Reynaud, M. Pinay ou M. Bernard Lafay, sont une chose, les événements et les faits sont une autre chose.

M. Guy Mollet a été renversé le 23 mai dernier. Il avait simplement évalué le prix de la guerre d'Algérie et suggérait qu'on la finance en votant des impôts. Il lui a manqué, ce jour-là, dans la partie modérée de sa majorité (à l'exclusion des poujadistes) 67 voix.

M. Bourgès-Maunoury a été renversé le 10 octobre dernier. Tout en acceptant de continuer la guerre sans plus chercher à en calculer les conséquences, il proposait pour l'Algérie une timide loi-cadre sans portée. Même cela, c'était trop. Il lui a manqué, dans sa majorité modérée, 63 voix.

M. Félix Gaillard, ayant médité ces deux exemples, n'a pas bronché sur la guerre d'Algérie. Il a même, dans son dernier exposé, déclaré qu'il allait intensifier l'effort de guerre. Mais il ne souhaitait pas rompre avec la Tunisie et ouvrir là une nouvelle hémorragie. C'était encore trop. Et il lui a manqué, cette fois, 100 voix à droite.

Ces trois gouvernements ont été de plus en plus timorés dans leurs tentatives libérales. La droite de plus en plus résolue dans son refus. Chaque fois que M. de Sérigny, d'Alger, a déclaré au nom des « Associations Patriotiques », qu'un gouvernement devait être abattu, cela fut fait. Avec de moins en moins d'hésitations. Et même le président Eisenhower, mettant pour la première fois son poids dans la balance, n'a rien pu y changer.

Paris est un satellite d'Alger. Les décisions sont prises par le pouvoir réel, celui d'Alger. Celui de l'administration, de l'armée, de la presse, de l'argent — d'Algérie ; les députés de droite au Parlement français en sont les représentants. Cette situation s'est éclaircie, affirmée, consolidée.

Elle durera aussi longtemps qu'une majorité de gauche sera impossible à réunir derrière un gouvernement. Elle durera donc, sans doute, jusqu'à des bouleversements politiques et sociaux profonds dans ce pays. Ce n'est pas M. Pinay, ni M. Pleven, ni M. Pflimlin qui arrêteront, par quelque astuce, la guerre d'Algérie — ils n'en ont plus le pouvoir. Ce sera la volonté populaire, le jour où elle aura trouvé une expression politique lui permettant d'engager l'épreuve de force avec le pouvoir algérien. Nous n'y sommes pas encore.

J.-J. S.-S.

(Rodriguez.)

M. ANTOINE PINAY ET NOTRE COLLABORATEUR JEAN FERNIOT (1).
« Guy Mollet ? Jamais... »

PARLEMENT

La crise

● ***Comment meurt un gouvernement ? Quelques mots durs, quelques fausses manœuvres, quelques calculs ambitieux.***

RAPPELES en pleine campagne électorale pour se prononcer sur les résultats des « bons offices », les députés ont renversé le gouvernement. A minuit trente du matin, mercredi, M. Félix Gaillard, suivi de ses ministres, quittait l'hémicycle du Palais-Bourbon pour porter sa démission au Président de la République.

Le président du Conseil, depuis le matin, ne croyait plus en la victoire. Il essaya, sans grande conviction, de plaider son dossier au début de l'après-midi. Et le soir, se sachant battu, il s'offrit la satisfaction d'un discours qui surprit par sa fermeté.

MM. Murphy et Beeley n'étaient pas là pour assister à l'échec de la « seconde phase » de leur mission : les bons offices entre M. Félix Gaillard et M. Antoine Pinay.

M. Pinay réfléchit

Envoyée pour aider le président du Conseil dans ses difficiles négociations avec les modérés, la lettre du président Eisenhower avait provoqué au contraire une explosion. M. Pinay s'en indigna.

— *Nous demandons de l'argent aux Américains*, dit-il, *mais il suffit d'une lettre amicale pour que les hurlements commencent.*

Le leader modéré s'exprima ainsi mardi matin devant le « Comité de coordination » de son parti, réuni dans le bureau de M. Roger Duchet, 106, rue de l'Université.

On attendait avec impatience son retour de Cannes où, disait-on, il avait rencontré M. André Morice et préparé avec lui la chute du cabinet. D'autres assuraient au contraire que M. Pinay, qui avait téléphoné trois jours auparavant aux ministres de son parti pour les empêcher de démissionner, allait sauver le gouvernement.

— *L'argument que j'avais invoqué il y a trois semaines ne tient plus*, déclare l'ancien président du Conseil. *Je disais alors qu'on ne pouvait juger le gouvernement sur ses intentions. Je dis aujourd'hui que ses actes sont pires que les intentions qu'on lui prêtait.*

M. Roger Duchet approuve chaleureusement. Depuis le jeudi précédent, jour de la réunion de la Commission des Affaires étrangères, le secrétaire général du Centre des Indépendants « jouait la crise ». M. Pinay avait téléphoniquement, de Saint-Chamond, conseillé la prudence à ses ministres. De Beaune, M. Duchet les encouragea, le lendemain, à la résistance :

— *Vous ne pouvez céder sur l'essentiel*, leur dit-il en substance. *Les partis qui auront accepté une politique d'abandon*

(Suite en page 5.)

(1) Quittant la réunion du Centre National des Indépendants, mardi après-midi.

CORRESPONDANCES EXPRESS

LES « IGAMES » DEMANDENT DES RENFORTS

● Les « IGAMES » (superpréfets) se sont retrouvés, comme ils le font périodiquement, chez le ministre de l'Intérieur mardi dernier. Tous ont insisté, notamment M. Jean Verdier, directeur général de la Sûreté nationale, sur la gravité de la situation sociale et sur la montée inquiétante de l'antiparlementarisme dans toutes les régions de France.

Pour les superpréfets, le pays serait menacé d'une grève illimitée des mineurs, de la S.N.C.F., du gaz, de l'électricité et peut-être de l'eau. Ils ont, avec les formes bien entendu, conseillé à M. Bourgès-Maunoury de mobiliser moins de forces autour du Palais-Bourbon et de les mettre à leur disposition pour assurer, le cas échéant, le fonctionnement des services publics d'intérêt général.

PREMIÈRE LISTE DE « MINISTRABLES » F.L.N.

● L'arrivée spectaculaire à Tunis des footballeurs algériens — qui vont constituer une équipe nationale, — des dix sous-lieutenants formés à Saint-Maixent et du Grand Muphti algérien Lakdar renforce l'hypothèse que le F.L.N. lance une grande offensive de propagande internationale et pourrait mettre sur pied un gouvernement algérien en exil, ou au moins un Comité de Libération.

Une première liste de « ministrables » circule déjà :

— Chef du gouvernement : Mohamed Ben Bella.
— Ministre de la Guerre : Abane Ramdane ou Krim Belbacem.
— Affaires étrangères : Fehrat Abbas.
— Réfugiés : Docteur Lamine Debaghine.
— Liaison avec les maquis : Mohamed Amirouche.

Cette combinaison aurait l'avantage de ne donner à aucun membre du C.C.E. (Comité de Coordination et d'Exécution) la prééminence sur les autres.

LANZA DEL VASTO CONTRE LA BOMBE FRANÇAISE

● Conduits par l'écrivain Lanza del Vasto, le pasteur Trocmé et le journaliste Robert Barrat, 80 manifestants — partisans de la résistance par la non-violence — ont pénétré de force la semaine dernière à l'intérieur de l'enceinte du Centre atomique de Marcoule (Gard) et ont occupé les lieux pendant plus de trois heures.

Leur intention était d'obtenir de la direction de l'usine de Marcoule l'assurance formelle que le plutonium et l'uranium qui y sont traités ne serviraient en aucun cas à la construction de la bombe A qui semble avoir été décidée par le gouvernement français.

Expulsés par les C.R.S., les manifestants ont déclaré : « Nous reviendrons d'ici quelque temps, mais cette fois nous serons des milliers ».

CITATIONS DE LA SEMAINE

● « Quand votre voisin perd son travail, c'est une « récession » ; c'est une « dépression » quand vous perdez le vôtre. »

(Harry Truman.)

● « A force de répéter que nous ne pouvons faire confiance aux Russes, M. Dulles m'oblige à dire que nous ne pourrons bientôt plus lui faire confiance. »

(Aneurin Bevan.)

● « Je me demande combien d'Américains devront perdre leur travail avant que le président fasse le sien. »

(Sénateur Robert S. Kerr.)

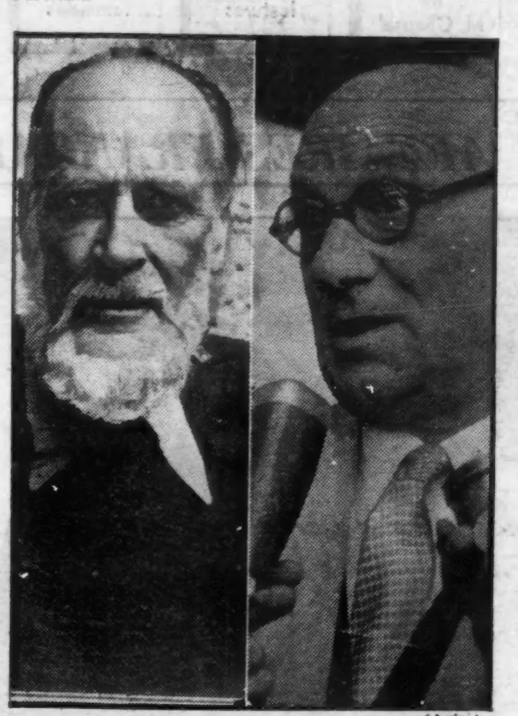
● « Il y a une différence essentielle entre les fascistes de part et d'autre du Rhin : en Allemagne, ils haïssent tous les Juifs, y compris ceux d'Israël ; en France, ils sont prêts à armer tous les Juifs, pourvu qu'ils se trouvent en Israël. »

(C.L. Sulzberger, « New York Times ».)

M. EMILE ROCHE CONTRE LE FRONT POPULAIRE

● M. Emile Roche, dans la « Revue Politique et Parlementaire », a préconisé une modification de la Constitution supprimant la garantie de la liberté d'opinion pour les « ennemis de la liberté ». Dans l'esprit du président du Conseil économique, cela correspond à la volonté de mettre hors la loi le parti communiste.

M. Emile Roche n'ayant actuellement aucun moyen de la réaliser sur le terrain législatif, cette prise de position pourrait paraître gratuite. En fait, c'est une perspective politique qu'il a voulu définir. Il craint la formation d'un Front Populaire et il veut être un des premiers à le combattre. Il espère que son attitude lui permettra d'intervenir dans les querelles qui divisent le parti radical, favorisera un arbitrage entre valoisiens et dissidents dont il sera l'artisan.



(Agip.)
M. LANZA DEL VASTO. M. EMILE ROCHE.
Chacun sa campagne.

SIR GLADWYN JEBB CONTRE-ATTAQUE

● Le projet anglais de création d'une zone de libre-échange dont doit discuter l'O.E.C.E. à la fin de ce mois a été considéré comme une torpille de dernière heure contre le Marché commun.

Le patronat français, en particulier, s'est lancé contre lui dans une violente campagne d'opposition, ce qui vient d'inciter le gouvernement britannique, par la voix de son ambassadeur en France, à mettre franchement, pour la première fois, les choses au point.

« Je tiens à réaffirmer, a déclaré sir Gladwyn Jebb, qu'aucune autorité du Royaume-Uni n'a le moindre désir de dresser des obstacles au développement de la communauté des Six.

« Dans ces conditions, qu'est-ce qui empêche le Royaume-Uni de se ranger sans hésitation au côté de la France au sein de la communauté des Six ? La raison de cette attitude réside dans l'existence du Commonwealth, avec lequel se fait plus de 50 % du commerce du Royaume-Uni, et d'une structure d'obligations financières et commerciales réciproques, dans laquelle s'inscrit un système de commerce préférentiel dont dépend en grande partie la cohésion de la zone sterling et du Commonwealth lui-même. Sa disparition affecterait une grande partie de l'industrie britannique en même temps que la production des matières premières et des produits alimentaires dans les pays du Commonwealth... Le chaos s'ensuivrait : un système important pour la paix mondiale s'écroulerait. Or, l'existence du système de la zone sterling est réellement précieuse pour le commerce mondial, et la France elle-même bénéficie du rôle difficile de « banquier en sterling » que joue la Grande-Bretagne ».

CRISE : UN DEROULEMENT INCOHERENT

● Le refus de M. Bourguiba d'accepter le contrôle international de la frontière algéro-tunisienne a été la cause directe de la crise gouvernementale.

Or un bref rappel de l'affaire des « casques bleus » montre à quel point cette affaire a été menée d'une manière incohérente par le gouvernement français.

Le 18 janvier, c'est M. Bourguiba qui proposait, le premier, un plan de contrôle international. « L'Action » du 20 janvier annonçait que le gouvernement tunisien était d'accord pour un contrôle international. Le 21 janvier, le gouvernement français décide que ce contrôle est inacceptable. MM. Soustelle, Dronne et Pineau se prononcent contre à l'Assemblée Nationale. Le 6 février, M. Bourguiba reprend à nouveau l'idée d'un contrôle international.

Mais, proposé par le chef d'Etat tunisien ce contrôle n'intéresse alors ni le gouvernement français ni la droite de sa majorité.

Il faudra que la situation se soit détériorée au point d'interdire à M. Bourguiba de maintenir sa proposition pour que la droite de l'Assemblée décide d'ouvrir une crise contre ses propres convictions dix fois affirmées.

PROCHAIN GOUVERNEMENT : MINISTRES POUJADISTES ?

● Au Congrès de Poitiers, Pierre Poujade vient de donner deux violents coups de barre au navire dont il est le capitaine.

Sur le plan électoral, il a engagé ses militants à s'allier aux modérés et à constituer des « ententes anti-marxistes » lors des cantonales. Sur le plan gouvernemental, il s'est déclaré prêt à collaborer avec tout gouvernement qui défendra « l'Algérie française ». Le Congrès a précisé que la condition de la participation du mouvement à un tel gouvernement serait la nomination de M. Poujade à un poste ministériel.

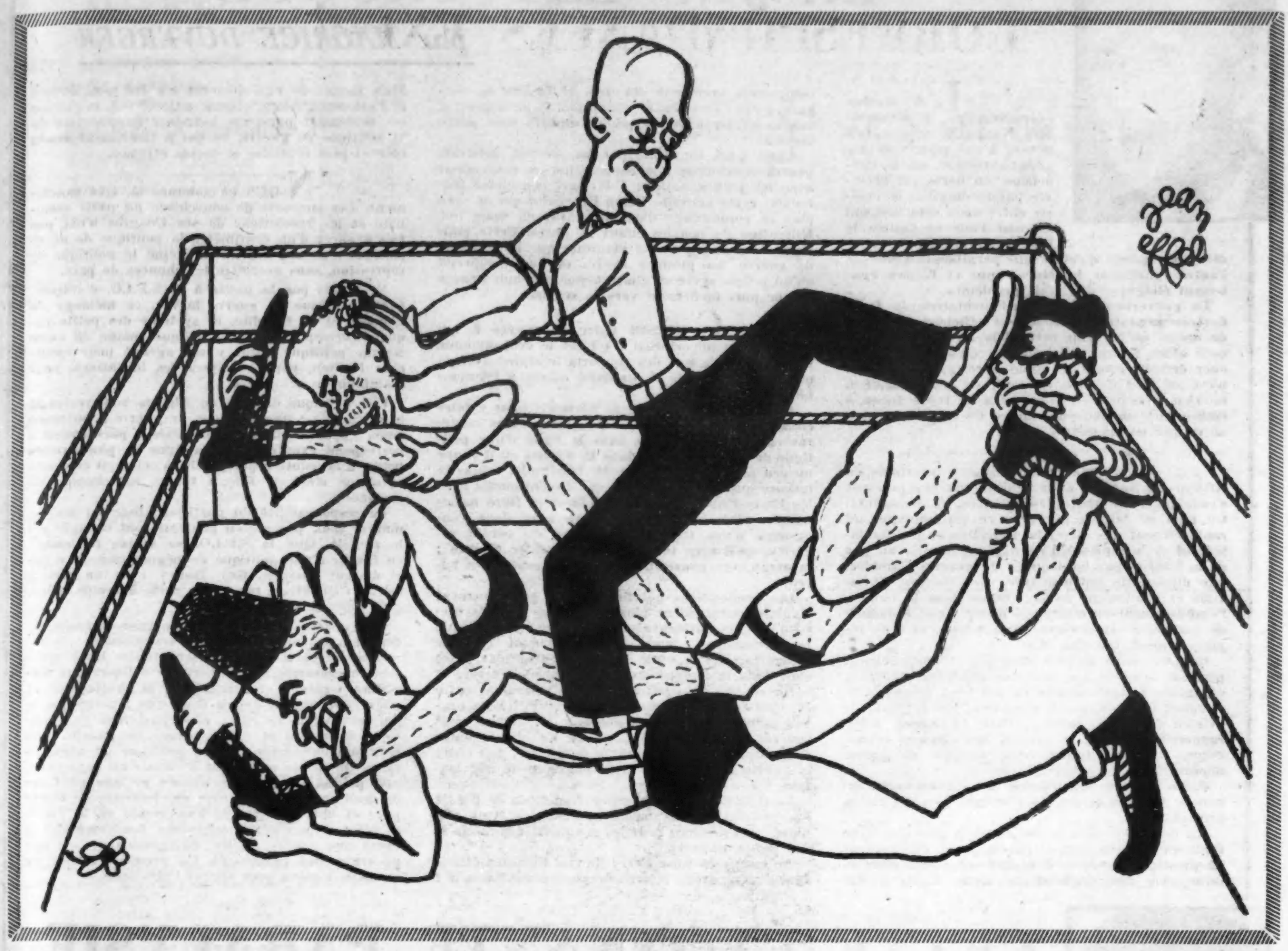
Ce désir d'être ministres manifesté par les membres de l'U.D.C.A. pourrait inciter certains à constituer avec l'appoint des 35 voix poujadistes (qui cessant d'être systématiquement contre, réaliseraient en fait un acquis de 70 voix), cette majorité « nationale » dont ils rêvent.

UN JOURNALISTE CHEZ DJEMILA

● Jean Lartéguy, envoyé de « Paris-Presse » en Algérie, a interrogé (selon ses propres termes) Djemila Bouhired à la prison centrale d'Alger. Pendant ce temps, son avocat, Mᵉ Vergès, restait à la porte. Cela se passait précisément l'après-midi du jour où la Chambre des mises en accusation d'Alger décidait de rouvrir l'instruction.

Au dossier Bouhired, « Paris-Presse » apporte une nouvelle pièce : le rapport du colonel Delvoye, responsable de chirurgie à l'hôpital Maillot, selon lequel Djemila Bouhired n'a pas été et n'a pu être torturée dans les premières heures qui suivirent son arrivée à l'hôpital. Mais il ajoute qu'elle fut « conduite au service d'hospitalisation des détenus » « dans une cellule isolée ». Enfin, « il me revint, dit-il, des bruits qui me déplurent sur des visites que recevait Djemila dans sa chambre ». Quels sont ces bruits et quelles furent ces visites ?

Le supplément d'instruction a été ordonné par la Chambre des Mises pour des raisons précises : aucune confrontation n'a eu lieu entre Djemila Bouhired et ceux qu'elle accuse ; aucun témoin musulman n'a été entendu et, en particulier, la doctoresse Janine Belkhodja qui put examiner l'accusée en prison. Pourquoi ? C'est ce qu'une véritable enquête, légale et non pas journalistique organisée par les parachutistes, devrait enfin déterminer.



(Suite de la page 3.)

seront confondus dans la même réprobation. Retirons-nous et si cette politique doit être faite, qu'elle le soit par d'autres.

« Gaillard est mort, mais... »

M. Roger Duchet croit comprendre que M. Pinay est passé de son côté. L'événement a son importance : seul le député de la Loire peut tenter de retenir les modérés, revenus — disait-on — très « antigouvernementaux » de leurs départements.

Mais voici que, de la tête, M. Pinay approuve M. Paul Reynaud qui, d'un ton cassant, intervient :

— *Toutes les bêtises se paient. Sakiet a été une bêtise. Il faut le payer... Si vous provoquez la crise, quel gouvernement succédera à celui-ci ? Et pour faire quelle politique ?*

— *Une politique de fermeté,* coupe M. Robert Bruyneel.

A quoi M. Pinay rétorque sagement :

— *Qu'est-ce que cela signifie, la reconquête de la Tunisie, puis du Maroc ? Nous nous plaignons de l'ingérence américaine et nous voudrions que Bourguiba accepte des soldats étrangers sur son territoire ?*

L'ancien président du Conseil termine en « homme d'Etat » :

— *Les vraies questions sont : Quel gouvernement ? Quelle politique ?*

Ce que M. Duchet traduira, quelques instants plus tard, par ces mots:

— *Gaillard est mort. Mais il faudra qu'avant quarante-huit heures nous ayons répondu à ces deux questions.*

Il a, quant à lui, déjà répondu : il soutiendra une tentative de M. Georges Bidault, devenu en quelque sorte le chef de file des modérés, et avec qui, depuis une semaine, il reste en contact.

Plusieurs fois, M. Duchet s'est rendu à Saint-Cloud, rue Traversière, où le leader M.R.P. habite un petit pavillon.

— *Mes amis sont inquiets,* confie M. Bidault à son visiteur. *Pflimlin m'a conseillé de réfléchir...*

Un silence, puis :

— *Je réfléchis depuis deux ans.*

Il ajoute :

— *La France va d'abandon en abandon. Il faut arrêter net!*

— *Serez-vous suivi ?* demande le sénateur-maire de Beaune.

— *Il manquera les béni-oui-oui,* répond M. Bidault, *mais j'aurai les no-na-na.*

M. Duchet écarquille les yeux. Son interlocuteur consent à s'expliquer. Les no-na-na, ce sont les « *ni ouvriers, ni agriculteurs, ni Alsaciens* ».

Son offensive, M. Bidault la préparait de longue main. Il est « en pleine forme ». Devant le groupe M.R.P., mardi, il étourdit ses amis. A M. Pflimlin, qui défend le gouvernement, il répond :

— *C'est très intéressant. Mais ce que vous nous dites est exactement le contraire de ce que dit le président du Conseil.*

Il égratigne les Américains :

— *M. Murphy s'est conduit en président du Conseil français. Il est poli. Il a invité le monde à dîner... Je dois dire que j'ai été dans les derniers.*

Très à l'aise, il prend à partie ses amis. MM. Bichet, député de Seine-et-Oise, et Wasmer, député du Haut-Rhin, ont le malheur de se faire des signes de la main :

— *J'attendrai pour continuer que le télégraphe Chappe ait cessé entre Versailles et Mulhouse.*

On rit. Mais aussi, on applaudit. Les leaders M.R.P. tiennent en main leur groupe, mais on sent du flottement.

— *Ils sont furieux d'avoir été rappelés,* explique en aparté M. Moisan.

Les premiers rôles

Dans le vote, deux M.R.P. seulement suivront M. Bidault. Mais chacun sait maintenant que, selon le mot de M. Teitgen, il « a repris du poil de la bête » dans son parti. S'il est appelé un jour à la présidence du Conseil, le M.R.P. ne pourra s'y opposer. Pourtant, c'est surtout à droite que l'ancien éditorialiste de « L'Aube » trouve ses supporters.

— *Il y a vingt-cinq ans que je suis du « parti de la guerre »,* affirme-t-il.

C'est beaucoup à cause de lui que M. Pinay, également député de la Loire, a « molli ». Et comme dit avec simplicité M. Courant :

— *Notre attitude, à nous modérés, dépend de celle de Bidault.*

Les faits confirmèrent ce pronostic. Et l'ancien président du Conseil M.R.P. aurait pu à cette occasion répéter le mot qu'il avait lancé au lendemain de l'expédition de Suez, qu'il approuvait :

— *Ce qui distingue les pays libres des peuples esclaves, ce sont les embêtements. Et, croyez-moi, nous allons être servis !*

Dans le drame qui se jouait depuis une semaine, M. Bidault a ainsi distancé ses deux concurrents dans la politique de guerre : M. Jacques Soustelle et M. André Morice.

Les trois grands premiers rôles de la crise ont été : M. Antoine Pinay, M. Roger Duchet et M. Georges Bidault.

Il en est un autre, qui fit beaucoup parler de lui, mais qui surveillait de très près le déroulement des opérations : M. Guy Mollet. Toujours lui.

Le secrétaire général de la S.F.I.O. fut l'une des premières personnalités consultées par M. Gaillard avant le Conseil des ministres capital de samedi. Il encouragea vivement le président du Conseil à accepter les conclusions des bons offices. Mais le lendemain à l'Elysée, ce furent ses deux représentants au gouvernement : M. Pineau et surtout M. Jaquet, qui poussèrent à la convocation du Parlement.

Quel jeu joue M. Guy Mollet ? Pense-t-il que son heure est venue ? Se dit-il que « *la droite la plus bête du monde* », plutôt que de risquer un front populaire, préfère voter pour lui ? M. Duchet n'y est pas foncièrement hostile, si la combinaison Bidault échoue :

— *Pourquoi pas ?* dit l'ami de M. Pinay. *Du moins aurions-nous réussi à nous dégager du gouvernement.*

M. Pinay, lui, n'est pas de cet avis :

— *Guy Mollet ?* dit-il. *Celui-là, jamais !*

Alors ? M. Pinay, là-dessus, a son idée. Et le soutien des Américains.

JEAN FERNIOT.

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
La Collection de « Printemps 58 » est prête. Vous y trouverez des vêtements exclusifs coupés dans des tissus français et importés
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

EVIAN
L'eau qui rince les reins
FORTEMENT DIURETIQUE
FAIBLEMENT MINERALISEE
Si pure ! Si légère !

FORUM

LE JEU EST TRUQUÉ

par MAURICE DUVERGER

LA session extraordinaire de l'Assemblée Nationale nous a fait penser à une mauvaise tragédie classique, où la conscience du héros est déchirée par l'obligation de choisir entre deux solutions qui laissent l'une et l'autre le spectateur parfaitement indifférent, parce qu'elles lui paraissent l'une et l'autre également farfelues, l'une et l'autre également éloignées des vrais problèmes.

Le gouvernement, les parlementaires, la foule des commentateurs officiels et officieux ont feint de croire qu'on était cette fois au pied du mur, qu'il allait falloir enfin choisir, qu'on allait trancher définitivement le nœud gordien. En fait, on n'est au pied de rien du tout, on reste décidé à ne rien trancher, on continuera de toute façon à embrouiller un peu plus toutes les ficelles au lieu de couper les nœuds.

IL y a deux politiques possibles en Afrique du Nord et deux seules (chacune pouvant s'envelopper de multiples nuances, évidemment). Ou bien on fait la guerre : ce qui implique un renforcement des effectifs militaires et un durcissement de la répression en Algérie, la mise au pas de la Tunisie par les troupes du général Gambiez, une diplomatie indépendante vis-à-vis des Etats-Unis et l'isolement de la France dans le monde, l'établissement en métropole même d'une économie de guerre, de la censure de la presse, et d'un régime semi-dictatorial, etc.

On peut ainsi gagner cinq ans, dix peut-être : pendant lesquels les Français d'Algérie pourront continuer à vivre comme ils ont vécu depuis 1830. Pendant lesquels, aussi, nous perdrons le reste de l'Union française, notre liberté intérieure, notre rayonnement dans le monde, nos chances économiques : à long terme, cette politique de guerre aboutit à la décadence française.

Faire la paix entraînerait des conséquences inverses. A court terme, les résultats seraient moins brillants.

Au lieu de décider seuls, en plein panache, avec fanfares d'indépendance nationale et déploiement de prestige tricolore, il faudra s'engager dans la dure voie des négociations avec d'autres, des compromis âprement discutés. Il faudra se résigner à des abandons de souveraineté juridique ; il faudra avaler bien des pilules amères pour notre orgueil.

Après quoi, un effort patient, obstiné, acharné, pourra développer une coopération en profondeur avec les jeunes nations d'Afrique, consolider lentement cette nouvelle Union Française qui ne sera plus le camouflage d'une colonisation, mais une fédération de peuples égaux et libres. Cette politique de paix est moins attirante que la politique de guerre, au premier abord, et l'on comprend qu'un peuple sevré de gloire depuis dix-huit années incline plus facilement vers la seconde.

CHOISIR entre la guerre à outrance et la négociation : tel est le vrai dilemme français. Il n'a que des rapports lointains avec la question qu'a posée M. Gaillard, mardi, à l'Assemblée Nationale.

Aller devant le Conseil de Sécurité, pour y faire condamner la Tunisie : ce programme des modérés en révolte se situe dans la ligne d'une politique de guerre, certes, dans la mesure où il coupe un peu plus les ponts avec M. Bourguiba ; dans la mesure aussi où il aggrave nos dissentiments avec les Etats-Unis et permet de pincer la fibre nationaliste. Mais le doigt serait mis ainsi dans l'engrenage d'une internationalisation du conflit algérien, qu'il sera bien difficile d'arrêter ensuite : la manœuvre pourrait se retourner contre ses auteurs.

Les propositions gélatineuses du gouvernement Gaillard paraissaient plus pacifiques, dans la mesure où elles envisageaient une reprise du dialogue franco-tunisien : mais, en maintenant l'affaire d'Algérie sous la seule juridiction française, elles sont dans la logique de la politique de guerre.

En réalité, le conflit de cette semaine entre M. Gaillard et une partie de sa majorité ne portait pas sur le fond de la politique algérienne, mais sur ses modalités : il s'agissait de choisir entre deux variétés de la politique de guerre, non entre la politique de guerre et la politique de négociation.

La Quatrième République est en train de perdre ses colonies par la même méthode qu'avait employée la Troisième pour les conquérir : la méthode des petits paquets.

Au temps de Jules Ferry, le vrai dilemme était : faut-il s'emparer de territoires coloniaux ou non ? Mais jamais ce vrai dilemme n'a été posé devant le Parlement. Alors, comme aujourd'hui, la gauche est seulement parvenue à freiner l'application de la politique de guerre, ce qui a finalement rendu celle-ci plus coûteuse et moins efficace.

NOUS en sommes là, très exactement. Les sursauts de conscience du parti socialiste et les résolutions de ses Congrès n'ont pas fait avancer d'un centimètre la politique de négociations : ils ont seulement freiné la politique de répression, sans accroître les chances de paix.

Ne jetons pas la pierre à la S.F.I.O. d'ailleurs. Cette politique de guerre larvée, ce mélange de violence et de timidité, ce système des petits paquets correspondent à la logique même de notre régime politique. Tout y est agencé pour empêcher l'action, pour paralyser les initiatives, pour maintenir le statu quo.

Une politique de paix en Algérie bouleverserait le statu quo ; une politique de guerre à outrance aussi ; cette semi-guerre baptisée « pacification » correspond exactement à la ligne de plus grande pente, à la solution plus facile, à celle qui demande le moins d'effort. Elle a toutes les chances de continuer.

La responsabilité du parti socialiste est lourde, malgré tout, parce qu'il pourrait tout changer s'il le voulait. Que la S.F.I.O. se décide réellement en faveur d'une politique de négociation, et celle-ci devient possible. Guy Mollet, c'est un peu le nez de Cléopâtre : mais tout porte à croire, hélas, qu'il restera aussi court.

Tout porte à croire que la crise actuelle se dénouera suivant le scénario traditionnel : la direction du parti socialiste fera toutes les concessions nécessaires ; la minorité s'inclinera par discipline. Grâce à ce mécanisme, la droite joue et gagne à coup sûr depuis deux ans : parce que le jeu est truqué. Le choix n'est pas entre une politique de droite et une politique de gauche, une politique de guerre et une politique de négociations. On donne seulement à choisir au pays entre une politique de droite avouée et une politique de droite camouflée ; entre une politique de droite pure et une politique de compromis où la droite a déjà obtenu des concessions fondamentales ; entre une guerre menée énergiquement et une guerre menée mollement. La première aurait du moins la logique pour elle, et l'efficacité.

CETTE ÉTONNANTE PARALYSIE

par FRANÇOIS MITTERRAND

M. MODIBO KEITA, membre du gouvernement de M. Gaillard, a déclaré à Bamako : « J'affirme que l'Eurafrique ne se fera pas si la communauté franco-africaine fédérale à base égalitaire n'est pas édifiée, que la communauté franco-africaine ne se construira pas sans que s'affermisse la personnalité africaine. Nous sommes à l'heure des options. L'Afrique a choisi, la France hésite. Le temps passe, les chances de construire la communauté diminuent chaque jour... »

On a fait mine, dans de nombreux cercles parisiens, de crier au scandale. Comment ? Un ministre de la République avait l'audace de parler sur ce ton ? On s'en prit du même coup au responsable de la France d'outre-mer, M. Jaquet, auquel ce discours était adressé et qui avait tout bonnement répondu au moment de quitter le Soudan : « Je remporte de mon voyage une impression réconfortante... »

On vit dans ce dialogue le résumé du malentendu africain : revendication insatiable d'un côté, faiblesse de l'autre. Et l'on rêva d'un pouvoir fort qui saurait dire non ou qui saurait se taire et faire taire.

Les avertissements émanant des principales personnalités africaines n'ont pourtant pas manqué, au cours de ces derniers mois. Une note de documentation éditée par le Gouvernement général de l'A.O.F. vient d'en dresser le plus récent bilan. C'est, parmi d'autres, M. Sekou Touré (R.D.A.) qui estime que « la loi-cadre venue en son temps présente incontestablement un caractère en retrait sur les aspirations légitimes des populations d'outre-mer » ; c'est M. Lamine-Gueye (M.S.A.) qui affirme « qu'une nouvelle étape doit être franchie dans le meilleur esprit d'amitié et d'accord avec la France » ; c'est M. Mamadou Dia (Convention africaine) qui déplore « les conséquences fâcheuses de tout nouveau retard ».

En bref, depuis le congrès de Bamako de septembre 1957, l'opinion publique métropolitaine est clairement informée des remous idéologiques qui agitent l'Afrique et le gouvernement qui compte dans ses rangs quatre ministres noirs ne peut plaider l'ignorance.

D'OU vient donc la réticence des milieux officiels chaque fois qu'il s'agit d'aborder le problème de la communauté franco-africaine ? On n'a ménagé aucun effort pour obtenir de l'Assemblée Nationale le vote d'une réforme constitutionnelle limitée aux rapports de l'exécutif et du législatif mais le gouvernement a refusé de s'engager lorsque des parlementaires l'ont pressé d'organiser au plus tôt une conférence préparatoire à la révision des articles qui déterminent les rapports institutionnels de la métropole et de l'outre-mer.

Pendant ce temps, la discussion bat son plein à Dakar, à Brazzaville, à Abidjan. Le Grand Conseil de l'A.O.F. réclame à l'échelon de Dakar un pouvoir exécutif responsable devant une Assemblée élue. L'Assemblée territoriale de Côte-d'Ivoire condamne cette perspective mais demande que, sans délai, soit édifiée la République fédérale qui unira sur un pied d'égalité absolue la métropole et chacun des territoires africains. Ici on parle de « vocation à l'indépendance » ; là on préconise « l'autonomie interne » ; ailleurs, on proclame la nécessité de « l'indépendance dans l'interdépendance ». Hors de nos frontières, à Accra, huit pays souverains sont actuellement réunis pour une conférence dont M. Kwame N'Krumah, chef du gouvernement du Ghana, dit qu'elle est « l'événement le plus important de l'histoire africaine ». Est-il nécessaire de rappeler que le Ghana est entièrement enclos dans l'Afrique française ?

Si l'on avait à Paris la tentation de jouer entre les diverses tendances politiques qui se partagent l'opinion d'outre-mer on pourrait connaître quelque désillusion. Sans doute M. Houphouet-Boigny ne conçoit-il pas l'organisation future des anciennes fédérations d'A.O.F. et d'A.E.F. de la même manière que M. Senghor. Sans doute M. Léon M'Ba, vice-président R.D.A. du Gabon, s'oppose-t-il aux conceptions de M. Sekou Touré, vice-président R.D.A. de Guinée. Mais il serait vain de croire que la revendication commune à tous les leaders africains pourrait un jour céder devant les habiletés ou les dédains métropolitains : partant de l'autonomie interne de chacun des membres de la future communauté, ils n'accepteront de lier ces autonomies que dans un cadre fédéral « égalitaire et fraternel ».

On a fait grand cas au début de l'année du remplacement du chef du gouvernement camerounais, M. M'Bida, représenté comme un soutien loyal de la présence française, par M. Ahidjo, dont le nationalisme inquiétait. Ce dernier, en effet, ne manqua pas, dans son discours d'investiture, d'affirmer que ses concitoyens « ne sauraient accepter ni marché de dupes ni marché tout court » et que « la coopération entre la France et le Cameroun c'est le peuple camerounais qui doit la proposer une fois émancipé ». Mais que désirait donc son prédécesseur que l'on voulait plus rassurant ? Ecoutons-le : « La collaboration entre la France et le Cameroun ne pourrait intervenir que si la France proposait à des Etats indépendants de culture française un système de communauté respectant la personnalité nationale et politique de chaque Etat. »

DANS un grand élan de solidarité, les responsables noirs s'associaient il y a moins d'un an au pari de Félix Houphouet-Boigny dont on ne soulignera jamais assez le courage clairvoyant : communauté contre indépendance. Qu'a fait le gouvernement français pour apporter sa mise ? Rien. Aujourd'hui, alors que les mêmes dirigeants recherchent une synthèse entre l'autonomie et la communauté, que fait le gouvernement pour souder ce qui demain peut se désagréger ? Rien encore.

Il serait injuste de douter du patriotisme et de l'intelligence de nos ministres. On conçoit même leur anxiété devant le développement anarchique de l'œuvre admirablement tracée par M. Gaston Defferre. Pourquoi, dès lors, se contentent-ils de déplorer une situation qu'il dépend d'eux d'organiser au mieux des intérêts de la France ? Nombreuses sont les raisons de cet immobilisme. Mais aucune ne pèse plus que celle-ci : la peur que l'Algérie n'ait tendance à s'aligner sur les institutions libérales de l'Afrique noire.

Lorsqu'en 1951 il fut question de réformer le régime municipal outre-mer, lorsqu'en 1955 et 1956 il fut décidé d'effacer les survivances du double collège, les ultras d'Alger s'inquiétèrent, menacèrent et — contraints de plier — se lamentèrent. Ce qui sera accordé au sud du Sahara, disaient-ils, ne pourra être refusé au nord. On mesurera l'accroissement de leur pouvoir au fait que désormais leur plainte ou leur menace suffit pour enrayer l'heureuse évolution des populations d'Afrique noire.

Le fédéralisme que demandent, que réclament, qu'espèrent ou qu'exigent les représentants authentiques de ces populations, ni M. de Sérigny ni M. Duchet n'en veulent. La provisoire infidélité que les amis de ces derniers viennent de commettre à l'égard de la majorité à l'occasion du débat sur « les bons offices » leur vaudra sans doute d'être traités demain avec plus de ménagement encore.

A moins qu'une fois de plus l'événement, le redoutable événement, ne commande aux volontés défaillantes.

ALGÉRIE

Walter Lippmann croit au plan de partage

● ***Un grand journaliste américain apporte au dossier algérien de son gouvernement quelques aspects nouveaux et importants, après une enquête à Paris et en Afrique du Nord.***

M. WALTER LIPPMANN, qui est sans doute le plus influent des journalistes politiques américains, est aussi plus qu'un journaliste. A 68 ans, il a acquis une expérience et une notoriété qui font de lui un conseiller écouté des dirigeants américains. M. Lippmann ne quitte plus Washington que très rarement. Il a fallu l'affaire de Sakiet pour qu'il se décide à venir enquêter, à Tunis et à Paris, sur l'affaire algérienne. A Paris, il a eu des conversations avec plusieurs ministres et de très nombreux hommes politiques.

Devant ses confrères français, Walter Lippmann a exposé ses conclusions :

Militairement, l'interminable et cruelle guerre d'Algérie lui semble ne pouvoir être ni gagnée ni perdue par aucun des deux camps. Politiquement, le conflit lui paraît n'offrir aucun espoir de solution, tant que l'on s'en tient du moins aux opinions et aux thèses officielles.

M. Lippmann n'attend rien des dirigeants français qu'il juge prisonniers d'une psychose de la trahison, proche de ce que fut le maccarthysme aux Etats-Unis. Et il les croit d'autant moins capables de se libérer de leur obsession que le pouvoir réel, selon lui, n'appartient plus au gouvernement de Paris, mais aux généraux et aux fonctionnaires d'Alger que le gouvernement de Paris n'a plus les moyens de contrôler.

Une logique contraignante

A Tunis, estime Walter Lippmann, la situation est tout aussi déprimante. Le président Bourguiba ne peut se désolidariser ouvertement des combattants algériens s'il ne veut être renversé par une explosion de fanatisme musulman. Militairement inférieure au F.L.N., l'armée tunisienne, même si elle le voulait, serait totalement incapable de contrôler la frontière avec l'Algérie. La continuation de la guerre joue en faveur des extrémistes, à Tunis comme à Paris.

Faut-il donc prévoir la « nassérisation » de la Tunisie, et la victoire, en France, d'un fascisme ou d'une dictature militaire ? M. Lippmann conserve un certain optimisme, qui n'est pas motivé par la qualité des hommes qu'il a rencontrés mais par l'examen de la situation dont la logique, dit-il, est plus forte que la volonté des hommes : la contrainte des faits pourrait imposer, selon lui, la solution que les dirigeants refusent.

Les deux zones

M. Lippmann estime que les Français seront conduits à faire en Algérie ce qui a été fait en Irlande, en Palestine, en Inde et partout où deux communautés ne pouvaient s'intégrer dans une seule nation : réaliser un partage de fait, les Français se regroupant dans la zone côtière et les musulmans dans l'intérieur. Ce ne serait pas la paix, dans la mesure où la violence continuerait sans doute à la frontière des deux zones, mais cela pourrait rendre la situation à peu près supportable.

VOIES NOUVELLES N° 1
« Sous le signe des voies nouvelles du socialisme... »
Au sommaire :
Louis GERNET : Quand le droit se dégrade.
Maurice CAVEING : Réalité du nationalisme.
J. J. MAYOUX : L'aliénation coloniale et l'avenir de la culture.
Articles de : Henri RAYMOND, Jean T. DESANTI, Henri LEFEBVRE, Francis JOURDAIN, R.-J. MOULIN, G. MOUNIN
Un débat sur les cas Buffet-Sagan et des documents.
Le N° : 200 fr. Ab. France : 1.000 fr. Etranger : 2.000 fr. De soutien : 3.000 fr.
Rédaction-Administration : LA NEF DE PARIS, EDITIONS VOIES NOUVELLES, 25, rue des Boulangers, Paris (5e). C. C. P. Paris 16.518.93

(Lamazère.)

LE CONGRÈS DES RAPATRIÉS NORD-AFRICAINS (1).
Entre Toulouse et Paris, le Rubicon.

CONGRÈS

Les colons du Sud-Ouest

● ***A Toulouse, dimanche, un millier de rapatriés d'Afrique du Nord, réunis en congrès, ont exprimé leurs sentiments. Et ce n'était, disent-ils, qu'un « avertissement ».***

(De notre envoyé spécial.)

CAPITALE du Droit, de l'Espagne républicaine en exil et des violettes, bientôt cosmopolite à l'égal de Paris ou de Marseille, Toulouse, ce dimanche 13 avril, accueille le Congrès de *l'Association nationale des Français d'Afrique du Nord et d'outre-mer.*

Dans la salle de la chambre de commerce, ils sont là un millier (rapatriés, réfugiés ou expulsés d'Indochine, du Moyen-Orient, voire de l'Inde, mais surtout d'Afrique du Nord) délégués de la 5e Région qui groupe douze départements du Sud-Ouest. A Toulouse, ils sont chez eux, et de la Ville Rose ils ont fait leur capitale.

Ils ont, à quelque chose près, une tête et un accent du terroir. Les plus riches d'entre eux ont acheté domaines, fermes, terres et immeubles dans les départements d'alentour. Hésitant à passer la Loire, les moins riches et tous les autres, par un mouvement de migration spontané et à demi réfléchi, se sont aussi fixés dans ces départements sous-développés où, avec un peu d'argent, beaucoup d'énergie et énormément de dynamisme, ils espèrent faire surgir cette réalité inconnue jusqu'alors de « colon métropolitain ».

Ils représentent (selon leur président, le général Vésine de La Rue, ancien commandant de la cavalerie au Maroc) 240.000 Français. Ils comptent. Ils veulent compter plus encore et ils sont venus le proclamer très haut.

A la tribune du Congrès de Toulouse, ils exposent leurs doléances, et les délégués, au nom des agriculteurs, des commerçants, des professions libérales, des policiers, etc., présentent les uns après les autres des motions commentées que la salle applaudit chaleureusement.

Une thèse simple

La thèse, toujours la même, est simple et forte :

> « *La métropole a perdu, malgré nous, le Maroc et la Tunisie livrés à Mohammed-Melon* (sic — et les congressistes rient à chaque fois) *et au pantin Bourguiba. Nous sommes revenus en France, pauvres comme Job et abandonnés de Dieu et de nos gouvernements de traîtres et d'incapables alors que nous sommes des martyrs et les meilleurs des Français.*
>
> *Au lieu de nous accueillir à bras ouverts, on nous boude. Agriculteurs, on nous refuse le statut de « migrant rural » auquel les paysans métropolitains ont droit avec les avantages qui y sont attachés ; fonctionnaires, on nous laisse espérer une nouvelle affectation qui ne vient jamais ; commerçants, industriels, hommes d'affaires, on nous refuse les prêts d'honneur, on nous oblige à payer les frais de transports du matériel que nous rapatrions, on exige que nous versions 47 % du capital lorsque nous voulons fonder une société ; policiers, on nous envoie en Algérie alors que nos collègues métropolitains continuent paisiblement à régler la circulation à Brest ou à Toulouse. Nous en avons assez.* »

Les critiques sont égrenées, innombrables et souvent justifiées. De fait, pour le simple fonctionnaire révoqué du jour au lendemain ou pour l'ouvrier dont le patron de Rabat ou de Tunis a liquidé l'usine, « refaire sa vie » à Foix ou à Perpignan ne va pas sans de graves difficultés, et c'est avec habileté que les orateurs, utilisant ce mécontentement *de la base,* politisent le débat à mesure que pleuvent les motions.

Aussi, les invite-t-on à faire bloc, à se serrer les coudes, à se forger une mystique « d'Alsaciens-Lorrains » réfugiés de 1871. Un orateur va même jusqu'à réclamer la création d'un ministère qui ne s'occuperait que de leurs problèmes...

Sombre ironie

C'est que le gouvernement ne sait pas *qui ils sont* et ne les comprend pas. Eux, ils savent de quoi ils parlent et ils ont perdu les uns de l'argent, les autres leur situation, pour le savoir. Ils ont vécu « là-bas ». Sur le Maghreb, il ne faut pas leur en conter et ils affichent un mépris très las et une sombre ironie à voir comment les métropolitains considèrent l'Afrique du Nord. Habitués à vivre plus facilement qu'en France, pénétrés à l'égard de l'indigène d'un complexe de supériorité devenu une seconde nature mais dont l'exercice se révèle plus difficile sur le paysan ariégeois ou l'employé toulousain, entraînés à bousculer l'administration coloniale, à construire, défricher, vendre ou acheter rapidement, ils piaffent d'exaspération ou de colère dans cette France où, nantis ou dépouillés, ils sont revenus.

Le jeune général Vésine de La Rue, à qui nos « abandons » n'ont pas laissé le temps de blanchir sous le harnois, clôt le congrès par un vigoureux discours. Groupés dans une association solide, dit-il, formant un bloc sans fissures, les Français d'Afrique du Nord et d'outre-mer émigrés, rapatriés ou expulsés, défendront jusqu'au bout les motions votées qui recommandent au gouvernement de se pencher sur leur cas avec plus de vigilance. En outre, ils n'accepteront pas que des « individus tels que Mendès France ou Edgar Faure continuent de prendre impunément la parole en France, au cours de réunions ou de meetings ». Ils n'accepteront pas que l'argent qu'on leur mesure soit donné aux Marocains ou à ces « va-nu-pieds armés de fusils de chasse » que sont les Tunisiens.

Au nom de la France, enfin, ils dicteront au gouvernement la seule politique à suivre en Algérie : refus de toute négociation et écrasement de la rébellion.

> « *Aujourd'hui,* conclut-il, *nous sommes mille réunis à Toulouse, mais à Paris, le 11 mai prochain, lors de notre Congrès national, nous serons dix mille, cinquante mille à hurler cela dans la rue et devant le Parlement !* »

Du rapatriement de matériel agricole abandonné à Sousse ou à Marrakech, de la difficulté à trouver un logement à Carcassonne à l'appel à l'émeute dans les rues de Paris, les débats du congrès ont rapidement évolué. Pour sa part, le général Vésine de La Rue semble prêt à franchir plus d'un Rubicon situé entre Toulouse et Paris et, résolu, il sourit aux congressistes qui, sous les acclamations, se déclarent prêts à le suivre.

JEAN CAU.

(1) A droite, au premier plan, de profil, le général Vésine de La Rue, président du mouvement.

GRÈVES

Retour à août 53 ?

Les mineurs menacent de reprendre leur grève. Ils mettent les pouvoirs publics dans une situation difficile. Car il y a les autres secteurs.

LE samedi 12 avril, 285.000 mineurs ont fait avec une solidarité et un ensemble frappants une « grève d'avertissement » de vingt-quatre heures. A partir de lundi prochain — 21 avril — la grève risque d'être générale, *sans limite de durée,* dans les mines françaises.

Partout, samedi, les trois syndicats ouvriers — C.G.T., F.O. et C.F.T.C. — ont été d'accord pour donner l'ordre de grève ; les cadres se sont inégalement joints au mouvement qui touchait non seulement les 242.321 mineurs des Charbonnages de France, mais également les 26.000 ouvriers des mines de fer de l'Est et de Normandie, les 12.000 des potasses d'Alsace et les 4.000 ardoisiers d'Anjou.

Une augmentation de salaire avait pourtant été accordée aux mineurs en août et en décembre derniers et une nouvelle augmentation de 5 % est prévue pour le 15 avril. Le gouvernement fait remarquer que les salaires des mineurs auront augmenté de 28 % depuis dix-huit mois.

Mais, d'une part, les mineurs estiment — comme la plupart des nationalisés qui ont fait grève le 1er avril — que les hausses de salaires ne suffisent pas à rattraper la hausse réelle du coût de la vie ; d'autre part, ils demandent à bénéficier plus largement des progrès de la productivité qui sont importants.

La production est passée en effet de 57,4 millions de tonnes de charbon en 1956, à 59,1 millions en 1957 et 60 millions sont prévus pour 1958. En même temps les effectifs ouvriers des Charbonnages de France passaient de 319.000 en 1946 à 204.000 en 1957 grâce à un perfectionnement remarquable des conditions de travail qui a permis une amélioration constante du rendement individuel.

Les mineurs demandent enfin :

1) L'institution d'un régime complémentaire de retraite (la retraite des mineurs de fond est fixée à 290.280 fr. par an au bout de trente ans de service, alors que les métallurgistes notamment bénéficient de mesures plus favorables).

2) La réduction progressive de la durée hebdomadaire du travail : le mineur travaille six jours sur sept et voudrait bénéficier au moins d'un samedi sur deux chômé et payé. La C.G.T. demande tout de suite le retour aux quarante heures par semaine.

3) Le salaire mensuel garanti comme assurance contre le chômage.

Les risques

Les négociations engagées entre les syndicats et la direction des Charbonnages de France ont été rompues sur le problème des primes de productivité. Il était prévu, avant la crise, qu'ils reprennent au niveau gouvernemental. M. Pflimlin avait fait lors de la grève du 1er avril de la S.N.C.F., de la R.A.T.P., de l'Electricité et du Gaz une réponse de principe :

> *« Nous ne pouvons envisager aucune augmentation nouvelle avant de reconsidérer l'ensemble de la situation économique et en particulier le niveau des prix fin mai ou début juin. »*

Pour le problème particulier des charbonnages les arguments développés par les pouvoirs publics pour refuser de nouvelles charges sont les suivants :

1) Le déficit des Charbonnages de France en 1958 devait être de 20 milliards de francs. Il sera de 29 milliards à la suite des augmentations de salaires déjà accordées. Les nouvelles revendications des mineurs, si elles étaient satisfaites, accroîtraient encore ce chiffre de 4 milliards et compromettraient donc la politique budgétaire du gouvernement pour 1958.

2) Le prix de revient du charbon est constitué pour plus de la moitié par le coût de la main-d'œuvre. Il faudrait donc envisager une nouvelle hausse du charbon de 5 % environ, ce qui compromettrait la politique de stabilisation des prix, cette hausse risquant de se répercuter à son tour sur l'ensemble de l'économie.

Mais, bien que les stocks soient importants, le gouvernement est obligé de tenir compte, dans la perspective d'une grève de longue durée dans les mines, du fait suivant : chaque journée de grève représente 200.000 tonnes de charbon en moins ; au prix du charbon d'importation — 18 dollars la tonne — cela représente donc 3.600.000 dollars de perte par jour. Une grève de cette sorte risquerait donc de compromettre gravement, si elle se prolongeait beaucoup, la politique d'équilibre de la balance des comptes entreprise par le gouvernement.

Les autres

Les mineurs voient aussi les limites économiques de leur action : chaque jour de grève leur fait perdre près de 700 millions de francs de salaire. Ils craignent les répercussions de la récession américaine en Europe et un certain chômage, d'autant plus que la consommation en charbon de la communauté des six pays (C.E.C.A.) a déjà diminué assez fortement depuis un an : le niveau des stocks des mines dans l'ensemble de la C.E.C.A. s'est accru de 83 % de février 1957 à février 1958 (26 % pour la France seule).

De plus, les stocks marchands disponibles en France — ceux qui sont en vente chez le commerçant — sont passés de 425.000 tonnes au 1er janvier à 950.000 tonnes fin mars essentiellement en raison de la clémence de l'hiver (1/3 de la consommation charbonnière va aux foyers domestiques). Les « rigueurs » d'avril modifieront sans doute cette situation, mais à la veille de l'été les conséquences d'une grève seraient tout de même moins immédiatement sensibles et moins lourdes pour l'économie qu'à l'automne.

Une chose est certaine : si les revendications des mineurs sont, même partiellement, satisfaites, on sera tenu d'en accorder également aux autres nationalisés et à la Fonction publique.

Sinon et si les mineurs décident une grève illimitée, les autres secteurs suivront également le mouvement et la France se retrouvera alors dans une situation analogue à celle d'août 1953.

(U.F.P.)

LA GRÈVE DES MINEURS.
Il faut compter en dollars.

ARMÉE

La révolte des colonels

La tactique militaire en Algérie vient d'être profondément modifiée. C'est un succès des colonels sur les généraux. Mais c'est aussi un choix entre deux solutions.

« *IL ne faut pas s'obnubiler sur la bataille des frontières — si importante soit-elle. C'est sur l'ensemble du territoire algérien que doit être menée l'offensive générale* », déclarait, vendredi à Paris, M. Chaban-Delmas, ministre de la Défense nationale du gouvernement démissionnaire au cours d'une conférence de presse.

L'offensive générale à laquelle le ministre faisait ainsi allusion est en fait commencée depuis le début du mois d'avril. Pendant les deux premières semaines du mois, plus de deux mille rebelles ont été abattus, au cours de deux cents opérations environ. Le nombre de bataillons français engagés à la poursuite ou à la recherche de l'adversaire a été le plus élevé depuis le début de la rébellion : plus de 400.

Ces chiffres ne dépendent pas pour la première fois d'une recrudescence de l'agressivité des fellagha, ni d'une opération spectaculaire montée par un général à plusieurs étoiles désireux de s'illustrer. Il s'agit d'une modification profonde de la tactique adoptée jusqu'à ce jour par l'armée d'Algérie. A tel point que l'on crut, la semaine précédente, qu'elle impliquait le remplacement du général Raoul Salan, commandant en chef de toutes les troupes d'Algérie.

L'information avait été publiee en première page de l'hebdomadaire britannique « The Observer ». Et le correspondant à Alger de ce journal citait le vrai responsable du « changement » : le colonel Bigeard, rappelé d'urgence de permission par le ministre de la Défense nationale pour assister, début avril, à l'importante conférence qu'il tenait à Alger.

Alger démentit avec énergie. Mais tous les observateurs ont été frappés par la similitude des propos tenus par M. Chaban-Delmas et par le colonel Bigeard.

> « *C'est en attaquant qu'on gagne les guerres,* déclarait le ministre de la Défense nationale. *Quand on s'installe quelque part, c'est mauvais. Il faut être extrêmement mobile. Le quadrillage n'est pas le plus grand impératif. Il n'y a pas un problème d'effectifs, mais un problème de mobilité. Nous irons partout. Nous descendrons aussi loin qu'il le faudra dans le sud.* »

Or que disait il y a à peine quinze jours le colonel Bigeard ?

> *« Il y a trop de troupes de secteurs inutilisées : elles manquent de mobilité et se cantonnent dans des opérations secondaires. Il y a trop de régions en Algérie où l'on ne se bat plus, etc.* (1) »

Bref, après Bigeard, dont il adoptait toutes les thèses, le ministre faisait le procès de la conduite de la guerre d'Algérie. Sous couvert du quadrillage, les troupes s'installent dans la guerre, s'enferment dans les postes ou les villes, perdent tout mordant, abandonnent de larges secteurs aux rebelles.

Des professeurs

Bigeard ajoutait que « *quelques bataillons supportent le poids du combat...* » Il pensait surtout aux parachutistes. Et c'est sur son conseil qu'une première décision vient d'être prise :

> Les bataillons parachutistes vont infuser un esprit « offensif » à toute l'armée. Pendant deux ou trois semaines chaque bataillon parachutiste va se jumeler avec un bataillon normal, le « former », l'entraîner dans son sillage. Puis, ce « stage » terminé, le bataillon parachutiste quittera le secteur pour répéter ailleurs la même opération.

Il importe donc peu désormais de savoir si le général Salan sera ou non remplacé. Ses méthodes viennent d'être désavouées, et sa politique militaire remise en question.

Parmi les autorités civiles et militaires d'Alger personne ne s'y est trompé. En fait, ce succès d'un colonel sur un général à cinq étoiles est un des faits les plus symboliques des crises que traverse l'armée française à l'heure actuelle : une nouvelle et puissante pression de la base est apparue qui peut avoir de multiples conséquences.

C'est un fait bien connu de toutes les armées du monde qu'en temps de paix les généraux sont préoccupés de ne pas déplaire au pouvoir politique. Or, si depuis 1945 la France n'a cessé de faire de « petites guerres », celles-ci n'ont jamais permis à l'armée de conquérir une autonomie qui la mette à l'abri des humeurs du pouvoir. Elles ont été suffisantes au contraire pour qu'apparaissent chez les responsables des secteurs opérationnels une révolte contre la docilité qui masquait la vérité.

Les six colonels

En Algérie est née la révolte dite des colonels. Et en particulier des six colonels commandant les régiments de parachutistes. La personnalité de ces chefs, les privilèges dont jouit leur arme, le succès des opérations qu'ils ont entreprises : tout a contribué à donner à ces colonels une indépendance de mouvements, une latitude de manœuvre, une popularité dans l'armée, considérables. Rarement, dit-on, dans l'état-major, on a vu passer par la voie hiérarchique des rapports aussi insolemment critiques que ceux qu'ils adressent aux plus hautes instances militaires. Les généraux, eux-mêmes, en ont pris conscience : ils ne se préoccupent plus seulement de

(1) Cf. : « L'Express », n° 356, p. 7.

Ah, mes amis, je parle et... j'ai soif. J'ai hâte d'aller boire mon VABÉ.
Mais oui, VABÉ le délicieux vin doux naturel, désaltérant tonique et tellement sain.
Tellement sain qu'un nouveau proverbe est né chez nous : " Qui boit VABÉ, va bien ".
VABÉ est garanti par SUZE, la célèbre marque de gentiane.
7

plaire au pouvoir politique, mais tiennent à donner des gages à ces officiers qui paraissent avoir l'armée et une partie de l'opinion avec eux.

C'est ainsi que s'expliquent, en partie, les récentes difficultés du général Ely avec le pouvoir politique

« Et la demande qu'il a présentée, voilà plusieurs semaines, que soit créée une sorte de « Comité de guerre » comprenant les ministres responsables et des représentants de l'état-major. Ce projet n'a toujours pas vu le jour. »

Mais qu'attendre de la transformation de l'esprit et des méthodes de l'armée en Algérie ? La mobilité multiplie évidemment l'efficacité d'une guerre contre des maquisards. Mais la mobilité sans le quadrillage, c'est aussi le rétablissement de certaines zones d'insécurité. Les rebelles ont depuis longtemps dévoilé la clef de leur tactique — la même que celle du Viet-Minh — faire porter leur effort sur la ligne de moindre résistance. Pendant que les parachutistes gagnaient la bataille d'Alger, ils installaient le réseau de passage à la frontière tunisienne. Les troupes repartant dans le bled, les agglomérations sont de nouveau visées : d'ores et déjà le nombre d'attentats terroristes, en particulier, contre les membres des délégations spéciales, croît d'une manière spectaculaire.

En fait, dans une guerre du type algérien, il faudrait pouvoir faire porter ses efforts partout à la fois : *le quadrillage plus la mobilité.* Mais cela, c'est un problème d'effectifs. L'armée de terre s'élève aujourd'hui à 370.000 hommes en Algérie. Il en faudrait deux fois plus. La mesure serait trop impopulaire dans les milieux politiques pour pouvoir être publiquement souhaitée.

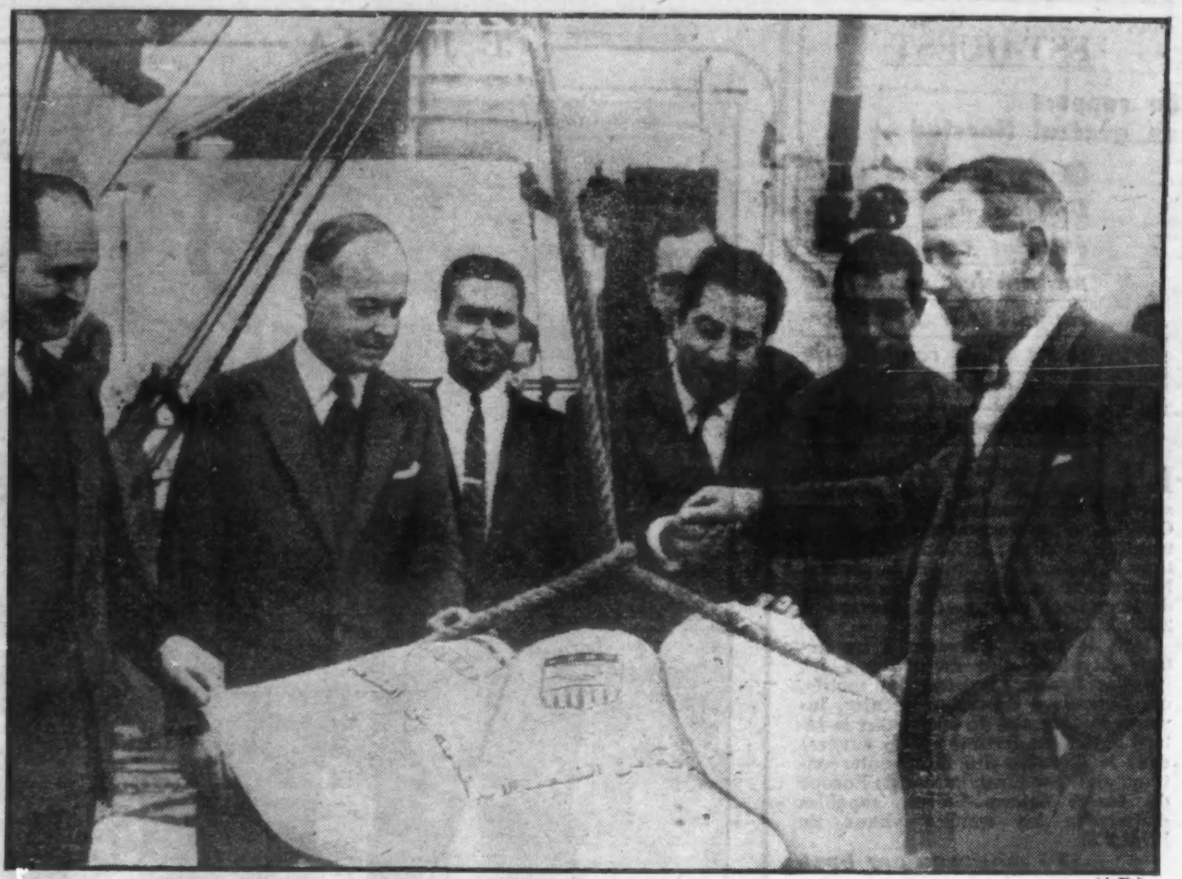
TUNISIE

Les Américains au travail

● ***Notre envoyé spécial Jean Daniel est retourné à Tunis pour parler avec les experts américains.***

POURQUOI Bourguiba refuse-t-il tout contrôle de la frontière algérienne (que demande la France) et pourquoi les Américains ont-ils finalement décidé de cautionner ce refus ?

On a surtout parlé de la pression du F.L.N. sur Bourguiba. Mais plusieurs observateurs de Tunis ne partagent pas ce point de vue. Ou du moins ils pensent que cette pression n'a pas été déterminante. Et c'est le cas précisément des diplomates américains en fonction à Tunis. Leur opinion a été consignée — avant le débat au Parlement français — dans une longue note qui fut décisive d'une part dans la démarche de M. Murphy auprès du président Eisenhower, d'autre part dans l'acceptation de ce dernier d'écrire personnellement sa fameuse lettre à M. Félix Gaillard.



LES DIPLOMATES AMÉRICAINS A TUNIS (1). *Eisenhower est bien informé.* (A.P.)

Le critère

Voici en substance l'essentiel de cette note :

Pour M. Bourguiba et les Tunisiens, le F.L.N. n'est pas seulement le parti des révolutionnaires algériens qui se battent aux portes de la Tunisie, il est devenu surtout l'un des symboles les plus vivants du monde arabe. Et la solidarité avec la cause algérienne est aujourd'hui un critère d'arabisme bien plus décisif encore que l'hostilité à Israël pour toutes les populations depuis l'Atlantique jusqu'au golfe Persique.

N'oublions pas surtout que M. Bourguiba n'a jamais été considéré comme un Arabe « orthodoxe » : sa femme, sa culture, son style sont occidentaux. Il lui faut constamment redresser sous cet aspect des situations difficiles. Il n'a pas encore obtenu que Le Caire expulse son rival Salah ben Youssef, ni même que le « Bureau du Maghreb » — pourtant composé de Marocains et d'Algériens qui sont des amis en principe — ne « complotent » avec des youssefistes. Le voyage de M. Mokkaden, ministre tunisien des Affaires étrangères, qui s'est rendu à Accra *via* Le Caire, est loin d'avoir dissipé tous les malentendus entre la Tunisie et la République Arabe Unie.

Une note « utile »

Dans ce contexte, si Bourguiba avait accepté un contrôle des frontières, il aurait complètement effacé la « victoire » obtenue en provoquant l'évacuation des troupes françaises. Pour tout le monde arabe, il est plus important d'aider la révolution algérienne que de voir la Tunisie parfaire son indépendance. Même si le F.L.N. n'avait témoigné aucune opposition à l'acceptation par Bourguiba de ce contrôle, le chef du gouvernement tunisien serait apparu à toutes les masses arabes, et même aux yeux d'une partie importante de la population tunisienne comme le complice d'un véritable « assassinat » de la rébellion.

L'échec total des « Bons Offices » sur le refus de Bourguiba, c'était le recours inévitable au Conseil de Sécurité, l'ébranlement de la solidarité occidentale, le passage de la Tunisie au neutralisme, peut-être même la chute de Bourguiba.

C'est sur la base de cette note que le président Eisenhower a envoyé sa lettre à M. Gaillard.

Et M. Murphy s'était au préalable assuré que son destinataire, le président du Conseil français, la jugeait utile et souhaitait la recevoir.

Bref, on se rend compte à Tunis que les Américains ont décidé de prendre le problème algérien de front. C'est ainsi qu'ils interviennent dans l'affaire de la constitution du « gouvernement algérien » en exil. Tout Tunis parle de cette éventualité. Le F.L.N. se demandait s'il ne devait pas proclamer, à l'occasion de la Conférence maghrébine de Tanger, le 27 avril, qu'il n'y a qu'une seule Algérie, celle qu'il représente, et que tous les Etats arabo-asiatiques au moins doivent la reconnaître officiellement. Cette initiative mettrait pourtant des nations comme la Tunisie et le Maroc, mais aussi comme le Liban et l'Inde, dans une position difficile. Les Américains ont déconseillé au F.L.N., pour ces raisons, une telle solution. Ils ont suggéré la création d'un « Comité de Libération Nationale » où devraient figurer les représentants de toutes les tendances de l'opinion algérienne.

Nombreuses objections

Le F.L.N. poursuit actuellement ses sondages auprès des pays africains représentés à la Conférence d'Accra. Les objections sont encore nombreuses. On sait cependant que le F.L.N., avant de triompher des oppositions à son projet et de prendre une décision, pourrait attendre l'issue des bons offices auxquels il attache une importance qui surprend tout le monde ici. En cas d'échec définitif de la mission Murphy, le F.L.N. considère que les Etats arabo-asiatiques verraient moins d'inconvénient à rompre avec l'Occident. Mais dans la mesure où la mission des bons offices est susceptible d'aboutir, il croit que l'Occident peut encore contribuer à une solution algérienne.

Quelle sorte de solution ? Ici encore les Américains y travaillent. Les suggestions américaines inspirent en un sens la vigueur nouvelle avec laquelle les cercles marocains et tunisiens responsables préconisent la méthode des élections générales et internationalement contrôlées. L'hebdomadaire néo-destourien « L'Action » écrit cette semaine :

« *La voie qui mène le plus rapidement et avec le moins de pertes à l'indépendance de l'Algérie et à la paix est à notre sens celle qui passe par des élections libres et internationalement contrôlées. La Constituante algérienne qui en sera issue exercera le droit du peuple algérien à l'autodétermination et décidera souverainement du destin de l'Algérie.* »

Pas à pas

En somme, la France abandonnerait donc la décision d'anticiper sur un vote algérien, tandis que le F.L.N. renoncerait au préalable à la reconnaissance de l'indépendance algérienne. Il suffirait pour la France de ne plus proclamer au départ que l'Algérie est partie intégrante de la République française. Dans ces conditions, vient de déclarer M. Bourguiba, en se rapprochant sensiblement des thèses de M. Jacques Chevallier, « même l'actuelle loi-cadre pourrait servir »...

Ainsi, pas à pas, la diplomatie américaine, mise en branle par Sakiet, mobilisée et informée par deux mois de « Bons Offices », prépare avec les leaders musulmans les éléments d'une solution — qu'elle espère ensuite pouvoir convaincre la France d'accepter.

JEAN DANIEL.

(1) A l'extrême droite, l'ambassadeur M. Lewis Jones assistant au déchargement d'une cargaison de blé pour les réfugiés algériens.

32, AVENUE DE L'OPÉRA

ROBIN
TAILLEUR

PRÉSENTE SA
COLLECTION
PRINTEMPS
1958

MESURE
ET PRÊT A PORTER

TOUS LES JOURS DE
9 H. A 19 H. 30
OPÉ. 20-46

VACANCES STUDIEUSES EN ANGLETERRE

Séjours en juillet, août et septembre dans des familles anglaises sélectionnées

● POUR LES ENFANTS DE 7 A 11 ANS : « CHILDREN'S VILLAGES »
Initiation à l'anglais « en jouant ».

● POUR LES ELEVES DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE :
Cours quotidiens par « niveaux », par Professeurs Britanniques - Devoirs de vacances contrôlés - Activités dirigées - Excursions - Sports.

● POUR LES ETUDIANTS EN SCIENCES COMMERCIALES :
Cours d'Anglais commercial - Pratique des Affaires - Visites d'usines et d'installations commerciales.

● POUR LES ETUDIANTS DE PROPEDEUTIQUE ET LICENCE D'ANGLAIS :
Entraînement à la version et au thème - Cours de civilisation - Rencontres culturelles.

RENDEMENT PEDAGOGIQUE ET TENUE SOIGNEUSEMENT CONTROLES

RENSEIGNEMENTS : OFFICE DE RENSEIGNEMENTS SCOLAIRES (fondé en 1921)
6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e) - CAR. 26-66

EST-OUEST

Le rapport du général Norstad

● ***Les ministres de la Défense de l'O.T.A.N. étudient cette semaine un dossier secret : le rapport sur l'emplacement des rampes de fusées. La France est directement concernée.***

LES quinze ministres de la Défense de l'O.T.A.N. ont pris connaissance, cette semaine, au Palais de Chaillot, d'un document titré, d'une manière anodine : « Bilans et Réalisations ». Il s'agit du rapport du général Norstad sur l'emplacement des rampes de lancement pour fusées portant à 2.400 kilomètres.

Mais le secret, s'il couvre les détails du plan, n'en masque pas les grandes lignes. L'exposé des motifs, qui remonte à décembre dernier, invoque la nécessité de compenser le retard américain (estimé à trois années) dans le domaine des fusées intercontinentales, par l'installation en Europe de fusées intermédiaires, capables d'atteindre les centres vitaux de l'U.R.S.S.

10 milliards par base

Les rampes de lancement de ces fusées doivent être, selon les planificateurs militaires, aussi nombreuses que possible, afin de réduire le risque de leur destruction simultanée. Le rapport Norstad recommande en conséquence l'installation de rampes de lancement dans tous les pays « atlantiques » qui se trouvent à portée des « cibles » soviétiques (ce qui élimine le Portugal, l'Islande et le Canada) et qui ne jouissent pas d'un statut spécial (cas du Danemark et de la Norvège) excluant ce genre de bases.

Les huit pays européens appelés à recevoir des rampes sont, en outre, répartis en deux catégories. La première comprend les Pays-Bas, la Belgique et l'Allemagne. Particulièrement vulnérables en raison de leur absence de relief, ils ne doivent recevoir que des rampes mobiles. Et comme les fusées Thor et Jupiter, à combustible liquide, demandent des installations fixes fort encombrantes, l'installation de rampes mobiles devra attendre la sortie, vers 1961, des fusées américaines à combustible solide, du type « Polaris ».

La seconde catégorie de pays comprend la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, la Grèce et la Turquie. De ceux-ci, seules la Grande-Bretagne et la Turquie ont déjà accepté l'installation de rampes fixes. Elles financeront leur construction (à raison de 10 milliards par base) et les Etats-Unis livreront les fusées sans frais.

L'anarchie nucléaire

Cependant que les rampes prévues en Italie (en Istrie et dans les Alpes) sont l'un des principaux enjeux de la campagne électorale italienne, les rampes françaises (en Savoie et Haute-Savoie) font l'objet d'une lutte d'un autre genre, qui se déroule à Washington.

Le gouvernement français exige, en effet, pour condition de son accord, la communication des secrets atomiques américains. Or, si le gouvernement et le Congrès américains sont prêts à satisfaire une exigence identique de la part des Britanniques, ils jugent exagéré de payer les rampes françaises par la création d'une quatrième puissance atomique. Non seulement, depuis Suez et Sakiet, ce « quatrième grand » ne leur inspire guère confiance, mais ils craignent encore que d'autres pays ne profitent de ce précédent et n'entraînent le monde vers « l'anarchie nucléaire ».

Si, comme il est probable, le Congrès persiste dans son refus, le gouvernement français risque de se trouver dans une position délicate : ou bien il devra capituler devant les impératifs stratégiques invoqués par le général Norstad et renoncer à ses propres exigences, ou bien il devra faire figure de « mauvais allié », plaçant ses intérêts particuliers au-dessus de ceux de l'alliance.

Cette situation serait extrêmement inconfortable si, réellement, les rampes françaises étaient « absolument essentielles ». Mais le sont-elles ? L'unanimité est loin d'être faite sur ce point, jusqu'au sein des commissions d'experts de l'O.T.A.N.

Parmi les plus autorisés, il s'en trouve plusieurs qui considèrent les fusées « Thor » et « Jupiter » comme des engins dangereusement rudimentaires et peu efficaces en raison des quatre heures de préparatifs qu'exige leur lancement. Comme, en outre, ces fusées ne pourraient être mises en place avant la fin de l'année prochaine, ces mêmes experts y voient un moyen exagérément coûteux de combler une lacune de quinze à dix-huit mois.

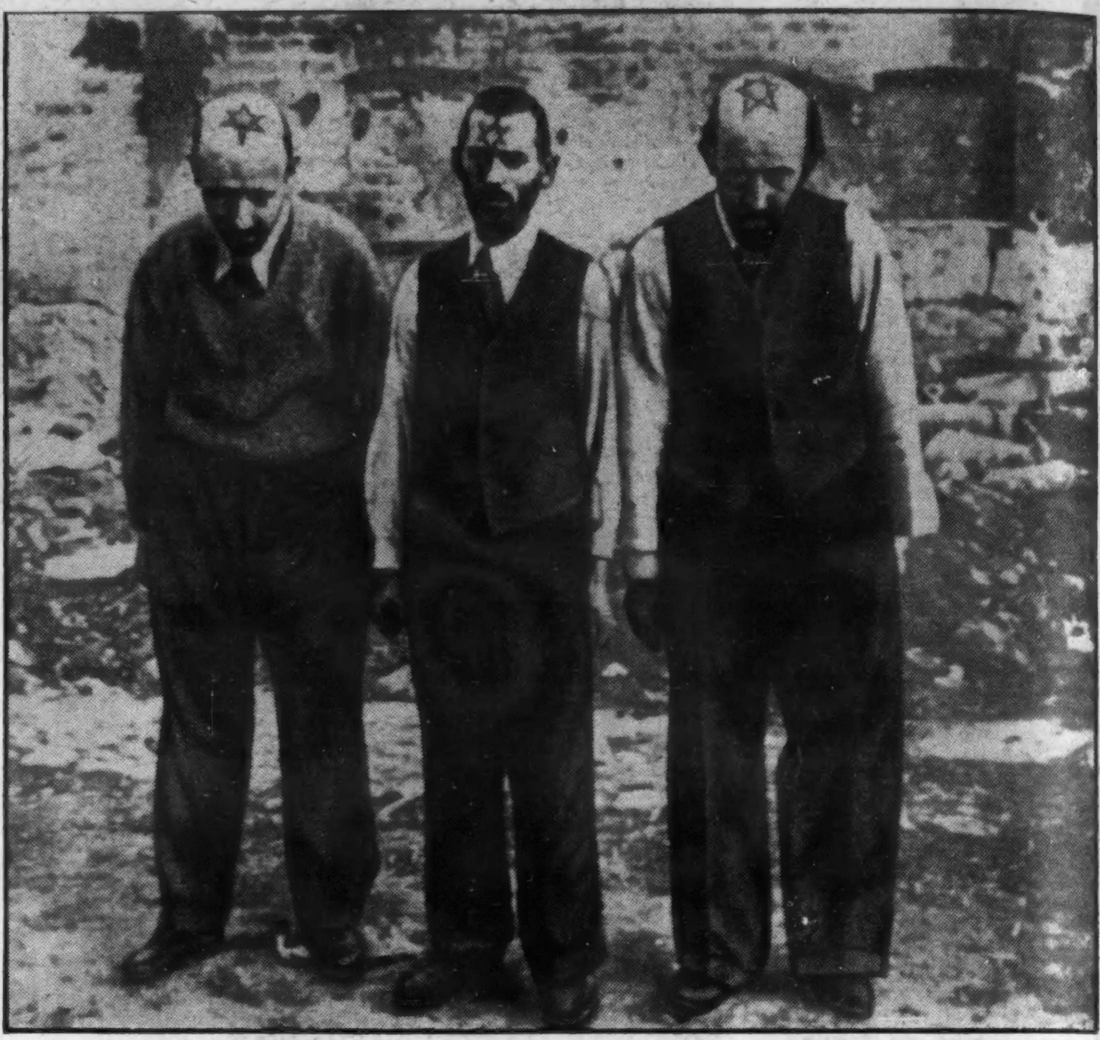
En effet, un an seulement après la mise en place des « Thor » et « Jupiter », les premières fusées « Polaris » commenceront à sortir des usines américaines. Elles pourront être lancées sans aucun délai, à partir de navires de surface ou de sous-marins, pratiquement invulnérables, et permettront de se passer de toutes rampes terrestres en Europe.

L'urgence même d'une décision ferme sur les rampes de lancement paraît, en outre, contestable à bon nombres d'hommes politiques, en Grande-Bretagne notamment. L'U.R.S.S., selon eux, en dépit de son avance, ne sera pas en état avant des mois de bombarder massivement les Etats-Unis à coups de fusées intercontinentales. Durant une brève période, il serait donc possible de négocier avec elle un règlement durable, incluant le contrôle de l'exosphère. Les impératifs militaires pourraient donc être subordonnés avantageusement à des impératifs politiques qu'il appartient aux civils d'énoncer.

C'est seulement si la négociation échoue que devrait l'emporter une logique militaire qui comporte des risques de « guerre automatique » aggravant les craintes et la méfiance des deux camps.

MICHEL BOSQUET.

CE JOUR-LA



Avril 43 : trois habitants du ghetto de Varsovie.

La première insurrection

IL y a quinze ans cette semaine, le 19 avril 1943, des détachements de la SS et de la Wehrmacht pénétraient dans le ghetto de Varsovie pour une simple opération de « représailles ». Mais, à la stupeur des seigneurs, les « sous-hommes » ne se laissèrent pas, cette fois, massacrer. Sous la direction de l'Organisation juive de combat, qui préparait l'insurrection depuis de nombreux mois, les 200.000 survivants du ghetto (sur 500.000 Juifs que les Allemands y avaient enfermés en 1940) engagèrent une lutte farouche contre les troupes nazies. La bataille se déroula pendant deux mois, rue par rue, maison par maison. Excédé, tenu en échec, le commandement allemand décida alors d'incendier le ghetto et d'en faire sauter tous les immeubles à la dynamite. Le ghetto de Varsovie fut réduit en poussière, une poignée d'hommes seulement échappa au massacre.

La Pologne célébrera samedi le quinzième anniversaire de ce soulèvement, le premier qui ait eu lieu dans l'Europe occupée et dont les héros furent ceux que l'hitlérisme avait le plus cruellement persécutés.

AFRIQUE

Un troisième homme ?

● ***A la conférence d'Accra, deux visions de l'avenir africain s'affrontent : celle de Nasser et celle de N'Krumah.***

CINQ ministres des Affaires étrangères, deux chefs de gouvernement, un prince — représentant près de 60 millions d'Africains indépendants — sont réunis depuis mardi dans une des salles du palais du Parlement d'Accra, la capitale du Ghana.

C'est le président N'Krumah qui reçoit : depuis le jour où son pays a obtenu de l'Angleterre sa pleine souveraineté, il y a à peine un an, il s'est consacré de toutes ses forces à mettre sur pied une telle conférence. Depuis des semaines, dans toutes les capitales, des discussions préliminaires ont mis au point l'ordre du jour. Rabat, Tunis, Tripoli, Khartoum, Le Caire, Addis-Abéba se concertaient. Et aujourd'hui, lors de la séance solennelle, N'Krumah a pu déclarer :

« *Je considère cette conférence comme l'événement le plus important de l'histoire africaine depuis plusieurs siècles.* »

Le poids de l'Afrique

Le mot n'est peut-être pas trop fort. Depuis la colonisation, ses anciennes civilisations et les empires de jadis oubliés, l'Afrique était pratiquement sortie de l'histoire. Déjà à Bandoang le continent africain avait commencé à faire entendre sa voix, mais elle était noyée dans le puissant concert des nations asiatiques. Depuis, le Maroc, la Tunisie, le Ghana ont conquis leur indépendance. Et pour la première fois, les nations africaines vont tenter de se définir comme telles :

« *La personnalité africaine,* a précisé N'Krumah, *a la possibilité de peser de son propre poids dans les affaires du monde et de se faire connaître universellement par les voix des fils réels de l'Afrique.* »

Ce poids de l'Afrique va d'abord jouer pour « libérer les pays africains encore dépendants ». On parle déjà à Accra de la création d'une sorte de « Conseil africain » permanent qui se préoccuperait essentiellement d'apporter son aide, diplomatique et financière, aux peuples en lutte pour recouvrer leur souveraineté.

REVETEMENT MURAL PLASTIQUE

« POLYESSEF »

LESSIVABLE

SOCIETE FRANÇAISE DES PAPIERS PEINTS

137, Faubourg-St-Denis, Paris. Tél. Nord 97-68

C'est évidemment l'Algérie qui a la vedette. M. Yazid qui représente habituellement le F.L.N. à Washington, est présent à Accra : il va rechercher une spectaculaire manifestation de solidarité de la conférence avec les objectifs de la rébellion algérienne. Il se préoccupe également de connaître les réactions de ces nations face à la création éventuelle d'un gouvernement en exil de l'Algérie libre.

Le duel

L'anticolonialisme est ainsi le premier ciment de l'unité des nations africaines indépendantes. La crainte de voir leur propre souveraineté menacée est le second :

> « *Le but de cette conférence,* déclarait en arrivant à Accra M. Balafredj, le ministre des Affaires étrangères marocain, *est de coordonner la position des Etats africains devant les nouvelles organisations européennes qui ont pour but l'exploitation de l'Afrique. Nous voulons ainsi éviter que l'Afrique ne tombe sous la coupe d'un néo-colonialisme.* »

De quoi s'agit-il ? Evidemment, des projets d'Eurafrique et de Marché commun dont la France s'est faite le défenseur, en accord avec plusieurs pays européens.

L'hostilité ou la méfiance vis-à-vis de l'Occident suffiront-elles pour « unir » concrètement, sur des réalisations précises, les nations africaines ? On assiste en fait à la confrontation de deux visions différentes du continent africain. C'est schématiquement un duel N'Krumah-Nasser. Le premier s'est fait depuis de nombreuses années le champion du « panafricanisme », de l'union de tous les noirs d'Afrique en une vaste confédération. Mais Nasser, qui se veut Africain, tente, au cours d'une première étape, d'unir sous la même bannière tous les peuples arabes, de l'Atlantique au golfe Persique.

Quelle bannière ? Indiscutablement, celle d'un néo-neutralisme. Certes, le Maroc et la Tunisie d'une part, l'Egypte de l'autre sont loin d'avoir les mêmes perspectives politiques. Mais la plupart des observateurs ont été frappés de voir le ministre des Affaires étrangères tunisien, M. Mokkadem, tout comme M. Bouabid, le ministre marocain de l'Economie, passer ces derniers jours par Le Caire.

Le troisième homme

Radio-Moscou, qui inaugure cette semaine des émissions directes à destination du continent noir, redouble naturellement d'efforts :

> « *L'Afrique noire a commencé à briser les chaînes de l'esclavagisme impérialiste comme l'avait fait l'Asie et mène une lutte farouche contre ses maîtres anciens et nouveaux.* »

Mais dans le dialogue Nasser-N'Krumah, il peut surgir un troisième homme, un homme comme le président Houphouet-Boigny, ou l'un de ses amis politiques, si la France a la sagesse de mettre suffisamment d'atouts dans son jeu. La communauté franco-africaine unissant des pays pleinement souverains peut proposer à l'Afrique une voie originale et féconde (1).

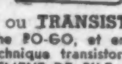
L'enjeu est important. C'est M. Maurice Faure qui déclarait lundi devant l'Académie diplomatique internationale :

> « *Si l'Europe ne peut pas maintenir ses liens économiques et politiques avec l'Afrique, nous pouvons craindre le pire, c'est-à-dire que l'Europe ne soit plus qu'une petite péninsule assiégée de toutes parts.* »

CLAUDE KRIEF.

(1) Lire en page 6 l'article de M. François Mitterrand.

Dans vos déplacements, pour le week-end, en vacances... Emportez un « MARTIAL »
Martial le portatif idéal!..



Montages à lampes ou TRANSISTORS dont le modèle de poche PO-GO, et enfin le dernier cri de la technique transistor : Le poste SANS CHANGEMENT DE PILE, utilisé aussi en auto sans installation spéciale
Démonstration chez tous nos agents
Documentation sur demande à CERT 34, r. des Bourdonnais, Paris-1er. Lou.56-47

(Holmes.)

LE ROI SÉOUD D'ARABIE.
400 *milliards de dettes.*

ARABIE SÉOUDITE

Naissance d'une opinion

● ***Le roi Séoud a dû donner les pleins pouvoirs à son frère « nassérien », le prince Fayçal. Aujourd'hui, un journaliste français, clandestin en Arabie séoudite, fait le point sur le pays-clé du Moyen-Orient.***

(D'un correspondant à Djeddah)

LORSQUE le roi Séoud transféra à son frère, Fayçal, l'essentiel de ses pouvoirs, le monde, surpris, crut d'abord à une révolution de palais, explicable par des intrigues de personnes. En fait, le roi céda bel et bien aux machinations de son entourage ; leur réussite, toutefois, est due à une circonstance extérieure : la « révolution de palais » était attendue depuis longtemps, avec espoir, par une opinion publique de plus en plus hostile à Séoud.

Plus que dans tout autre pays, il faut préciser pourtant ce que représente l' « opinion publique » en Arabie séoudite. Sa base étroite est localisée presque exclusivement dans trois groupes urbains : les villes saintes du Hedjaz (La Mecque, Médine et leur port Djeddah) ; la nouvelle capitale, Riad, au centre de la péninsule arabique ; enfin, Alkhobar et Dammam, sur le golfe Persique, centres pétroliers de l'Aramco.

Ces villes, dont la population a décuplé, voire vingtuplé depuis 1945, et où se sont concentrés les immigrants les plus évolués des pays voisins, ont seules pris contact avec la civilisation technique.

Les palais d'abord

La masse urbaine, artisanale et commerçante, n'a encore aucune organisation véritable. Sa seule force réside dans sa concentration et dans son nombre. Elle est mieux placée que les tribus bédouines pour ramasser les miettes tombées de la table des princes, miettes suffisamment importantes pour avoir nettement amélioré son niveau de vie en moins de dix ans. Mais la masse urbaine, maintenant, ne veut plus se contenter de miettes.

Quand, en 1945, le pétrole a commencé à couler à flots et les dollars à pleuvoir dru, l'Arabie séoudite était le pays du Moyen-Orient le moins apte à utiliser avec profit sa nouvelle richesse. Les royalties pétrolières (actuellement 140 milliards de francs par an) ont été canalisées avec rigueur vers les poches d'un petit nombre : la famille royale avant tout, avec ses 800 princes avides, et la maigre aristocratie groupée autour d'elle.

Ces nouveaux riches, étourdis par leur bonne fortune, ont fait montre de beaucoup d'extravagance dans leurs dépenses et de beaucoup d'impudeur dans la façon dont ils se sont partagé les ressources du pays. Sur les 140 milliards de royalties, les princes en confisquèrent 36 et le roi 6 (sans compter les frais de déplacement et de représentation, astronomiques). Trente-cinq autres milliards furent consacrés à l'édification d'une série de palais royaux, au profit desquels la construction du nouvel hôpital de Riad fut arrêtée. Le budget de l'Education nationale, en comparaison, est de 5 milliards par an seulement, celui de la Santé de 4 milliards et demi. A Riad, le palais de Nasirieh consomme plus d'électricité que les 300.000 habitants de la ville.

La voix d'or du Caire

A la différence de son père, qui fit construire pas mal de routes et d'hôpitaux, Séoud n'a fait mettre en chantier que des palais. Le gaspillage royal, qui se solde par 400 milliards de dettes du roi envers l'Aramco, a contaminé de haut en bas toute la jeune administration séoudienne ; sa vénalité, jointe à ses insuffisances techniques et à l'indolence à laquelle invite un climat éprouvant, fait de cette administration l'une des plus inefficaces du monde.

Conséquence de cet état de fait, l'équipement de ce pays et sa modernisation restent proches de zéro. Il n'y a pas ici un seul lycée digne de ce nom, et les jeunes Séoudis, quand ils le peuvent, vont faire leurs études à Beyrouth ou au Caire. Les villes, où l'on construit fiévreusement, ne connaissent ni égouts, ni entretien des rues. Le chaos financier, enfin, est permanent : l'accaparement des devises à des fins particulières et privées, joint à une réglementation des changes mouvante et erratique, favorise une spéculation éhontée, freine l'importation des marchandises et a fait monter les prix de 40 % en deux ans.

Face à ces réalités révoltantes, l'homme des villes, l'homme du souk dans sa boutique, le chauffeur de taxi dans sa voiture, ont pour fond sonore permanent la voix d'or des speakers de Radio-Le Caire. Chaque jour, cette radio conquérante souligne les tares de ses adversaires, présente comme des réussites même les échecs de l'Egypte et, surtout, ancre fortement dans l'esprit des gens l'idée que le gouvernement du Caire et son chef sont la seule expression authentique des peuples arabes.

L'obstacle à balayer

Fayçal sait tout cela. Il n'a rien d'un révolutionnaire. Mais, « nassérien » depuis longtemps déjà, ce vieillard rusé a compris que, pour dégager son pays de l'emprise de Nasser, il lui faut opérer des changements spectaculaires et radicaux. Réussira-t-il ? Et à quel prix ? Il n'a guère les moyens de marchander.

L'injustice et la misère conduisent à la révolte moins lorsqu'elles deviennent trop grandes que lorsqu'elles cessent d'apparaître comme inéluctables. Le pétrole et Nasser, les royalties et la République arabe unie s'entrelacent dans l'imagination du peuple séoudien pour faire miroiter un avenir chatoyant. Comme obstacle, barrant la route de cet avenir, il y a le roi et son régime sans prestige, appuyé sur la seule force militaire de quelques tribus bédouines et ne survivant que grâce à la faiblesse provisoire de ses adversaires. Il semble fatal que cet obstacle soit un jour balayé et que Fayçal lui-même soit emporté par la vague de fond — à moins qu'il ne sache se séparer de la famille royale, rapidement et avec éclat.

[*Le correspondant de « L'Express » qui demeure en Arabie séoudite est tenu de conserver l'anonymat pour des raisons de sécurité personnelle.*]

SI LA FRANCE FABRIQUE LA BOMBE A...

par F.-J. STRAUSS *Ministre allemand de la Défense nationale.*

M. Richard S. Crossman, député et membre influent du parti travailliste britannique, publie cette semaine dans « The New Statesman » le texte intégral de l'entretien qu'il vient d'avoir avec M. Franz-Josef Strauss, ministre allemand de la Défense. M. Crossman a fait précéder ce texte de l'avertissement suivant :

« Une version abrégée de cet entretien a paru dans le « Daily Mirror » du 2 avril. Quelques heures plus tard, le ministère de la Défense allemand publiait un communiqué dans lequel il contestait l'exactitude de deux déclarations attribuées à M. Strauss. La première déniait à la France le statut de « grande puissance » et la seconde était un avertissement : si la France fabriquait la bombe A, M. Strauss ne pouvait pas garantir que l'Allemagne ne serait pas « aspirée » (*hineingesaugt*) dans la course atomique. Je suis sincèrement reconnaissant à M. Strauss de m'avoir parlé si librement sur un sujet si délicat, et puisqu'il a eu la courtoisie d'attribuer nos désaccords sur ses réponses à des « malentendus linguistiques », je ne peux que faire preuve d'une courtoisie égale en supprimant les deux phrases incriminées. Même sans elles, ses propos constituent une mise en garde suffisamment claire contre les conséquences désastreuses que peut avoir à Paris et à Bonn l'installation de la Grande-Bretagne dans son rôle de troisième puissance nucléaire. »

Voici le texte de la conversation Strauss-Crossman :

R. Crossman. — Pourquoi avez-vous choisi un moment qui me paraît extrêmement inopportun pour réclamer l'équipement nucléaire de la Bundeswehr ?

F.-J. Strauss. — Vous présentez mal les choses. Je ne réclame pas des armes atomiques pour l'armée allemande. Je demande seulement au Parlement d'approuver l'application du plan secret MC 70 de l'O.T.A.N. Ce plan prévoit que toutes les nations membres de l'O.T.A.N. — à l'exception, je crois, du Luxembourg et du Portugal — entraineront dès cette année certaines unités à l'utilisation d'armes américaines « ambivalentes » comme le Matador.

Un satellite des Etats-Unis ?

R. Crossman. — Qu'est-ce qu'une arme « ambivalente » ?

F.-J. Strauss. — C'est une fusée qui peut être utilisée soit avec une tête classique, soit avec une tête nucléaire. J'ai déjà commandé vingt-quatre Matadors à têtes explosives classiques qui devraient être livrés au début de 1960. Comme il faudra de dix-huit mois à deux ans pour entraîner les unités allemandes qui devront les servir, le moment est venu de s'en occuper. Cet entraînement aura lieu aux Etats-Unis. Quant au problème des têtes nucléaires, il ne nous concerne pas. Celles-ci resteront la propriété des Américains et ne pourront être utilisées que sur leur ordre.

Je ne pouvais prendre que trois attitudes à l'égard du plan MC 70 : l'accepter secrètement ; demander publiquement au Parlement de l'accepter ; donner un très mauvais exemple de déloyauté envers l'O.T.A.N. en refusant de l'appliquer. Or, je ne veux demander aucune faveur spéciale pour mon pays au sein de l'O.T.A.N., parce que je ne crois pas au plan Rapacki ou à toute autre voie vers l'unité allemande qui ne soit pas celle des élections libres.

R. Crossman. — Je voudrais revenir aux Matadors. Dois-je comprendre que votre armée sera équipée de fusées dont les têtes nucléaires seront sous le contrôle exclusif d'une autre puissance ? Cela ne fait-il pas de l'Allemagne un satellite militaire des Etats-Unis ?

« J'interdirai à tout soldat de tirer »...

F.-J. Strauss. — En vertu de la loi McMahon, c'est à cette seule condition que les Matadors peuvent être livrés à l'Allemagne ou à n'importe quel autre allié de l'Amérique. Les autres alliés peuvent s'en plaindre. Dans le cas particulier de l'Allemagne, je ne le regrette pas. Nous vivons dans un pays divisé où dix-huit millions de nos compatriotes vivent sous la domination soviétique, rêvant de reconquérir leur liberté. Je tiens à vous dire que si un soulèvement se produit en Allemagne de l'Est, j'interdirai à tout soldat de la Bundeswehr de tirer un seul coup de feu ou d'aider en quoi que ce soit ceux qui lutteront pour leur liberté. Cette position ne me rend pas populaire dans certains milieux. Mais vous comprendrez que c'est la seule possible. Il y a là un risque que nous ne pouvons pas courir. Dans ces conditions, à quoi servirait de posséder nos propres armes nucléaires ou même de contrôler l'utilisation des têtes nucléaires fournies à notre armée par les Américains ? Ne voyez-vous pas qu'en cas de guerre, c'est sur notre propre pays qu'elles exploseraient ? Nous ne voulons pas de cela.

R. Crossman. — Mais si l'installation de rampes de lancement est lourde de tant de dangers pour l'Allemagne, pourquoi ne pas refuser tout simplement les fusées ?

F.-J. Strauss. — Pour deux raisons. Premièrement, je veux que l'armée allemande reste un membre loyal de l'O.T.A.N. L'O.T.A.N. a décidé de s'équiper avec des armes atomiques tactiques et je ne demande aucun traitement de faveur pour l'Allemagne. Deuxièmement, nous réalisons parfaitement que l'Armée rouge est en train de s'équiper avec des armes nucléaires et que le général Norstad est contraint de faire de même.

Une absurdité

R. Crossman. — Mais pourquoi demander des armes ambivalentes ? Pourquoi ne pas avoir d'une part une armée allemande équipée d'armes classiques et d'autre part des forces de soutien américaines équipées d'armes nucléaires ?

(Intercontinentale.)

MM. Chaban-Delmas et F.-J. Strauss.
« Le mouvement ne pourra que s'étendre ».

F.-J. Strauss. — Mon état-major m'assure que cette solution est réalisable. Mais cela impliquerait que les unités américaines de soutien soient placées sous le commandement tactique de généraux allemands. C'est sans doute pourquoi les Américains préfèrent l'utilisation d'armes ambivalentes dont les têtes nucléaires resteront sous leur contrôle exclusif.

R. Crossman. — Même ainsi, je crains — avec beaucoup d'Allemands — qu'il ne s'agisse d'un premier pas vers la fabrication d'une bombe allemande.

F.-J. Strauss. — Je suis opposé à la production de toute arme atomique par l'Allemagne. Je suis même opposé à un contrôle allemand des armes ambivalentes dont notre armée va être équipée. Pourquoi ? Parce que seule une grande puissance pouvant compter sur ses propres ressources en cas de guerre peut se permettre d'avoir des armes nucléaires. Même réunifiée, l'Allemagne ne pourrait être une grande puissance de ce genre. Réalisez-vous, par exemple, que notre nouvelle armée ne pourrait « tenir » que trente jours sans être ravitaillée par l'Occident ? Quelle absurdité, dans ces conditions, avec notre territoire limité et nos ressources limitées, que de vouloir être une puissance nucléaire.

Un accord avec les Russes

R. Crossman. — Ne serait-il pas préférable, alors, de concentrer vos efforts sur le développement de vos forces classiques ?

F.-J. Strauss. — Croyez-moi, nous sommes beaucoup plus désireux que les gouvernements américain et anglais de voir abolir complètement les armes nucléaires. Ce sont les Américains qui ont peur du désarmement nucléaire, parce qu'ils ont besoin des armes nucléaires pour augmenter leur puissance de feu et compenser leur manque d'effectifs. Personnellement, je serais prêt à envisager la conclusion d'un accord avec les Russes sur l'abolition des armes nucléaires, même si cela doit entraîner une augmentation considérable de nos forces classiques.

R. Crossman. — Vous êtes donc sur ce point en profond désaccord avec les Américains. Etes-vous prêt à leur tenir tête et à soutenir votre point de vue ?

Ce fut le seul moment de l'entretien où M. Strauss parut embarrassé. Il ne trouva pas de réponse et j'enchaînai :

Pour passer à un autre sujet, est-il vrai que vous ayez eu des conversations secrètes avec les Français sur la possibilité d'une participation allemande à la production de la bombe française ?

F.-J. Strauss. — Nous n'avons rien à faire avec la bombe française. D'après ce qu'on me dit, les Français rencontrent certaines difficultés et leur premier essai n'aura pas lieu avant un bon moment.

Je crois que, dans l'idéal, les Etats-Unis devraient être la seule puissance occidentale à produire des armes nucléaires — qui pourraient être utilisées, bien entendu, par tous les membres de l'O.T.A.N.

Cela ne pourra pas durer

R. Crossman. — Vous êtes donc opposé à la bombe H anglaise aussi bien qu'à la bombe française ?

F.-J. Strauss. — Le cas de l'Angleterre est particulier. D'une part, vous avez aidé les Américains à produire la première bombe A ; d'autre part, vous êtes une puissance mondiale, avec des intérêts mondiaux comme à Hong-Kong, par exemple. Vous avez donc un certain droit à être une puissance nucléaire. Mais je dois dire que le résultat direct de la possession de la bombe H par l'Angleterre est de pousser les Français à en fabriquer une eux aussi. Et lorsqu'ils auront la bombe, et que les Suédois l'auront également, le mouvement ne pourra que s'étendre.

R. Crossman. — Certains d'entre nous estiment que l'Angleterre devrait proposer à la France et aux autres pays engagés dans la course à la bombe la conclusion d'un traité dont tous les signataires s'engageraient à ne produire que des armes classiques. Votre réaction à une telle idée serait-elle négative ? Verriez-vous un signe de décadence dans le fait de renoncer à nos responsabilités nucléaires ?

F.-J. Strauss. — La réaction allemande ne serait certainement pas négative. Elle serait même absolument positive. L'Allemagne accueillerait cette idée avec joie, car nous pensons qu'il faut faire rapidement quelque chose. En ce qui nous concerne, bien entendu, nous n'avons pas le droit de fabriquer des armes nucléaires et nous n'avons pas l'envie, je vous l'ai dit, ni d'en posséder, ni de contrôler celles que les Américains nous livreront. Mais je dois vous avertir que cette situation ne pourra pas durer indéfiniment.

(**Copyright** « *L'Express* » **and** « *The New Statesman* ».)

MARIE★CLAIRE

1er

de tous les mensuels féminins

L'Office de Justification de la Diffusion a établi que le tirage moyen de Marie★Claire pour 1957 avait été de

1.141.163

exemplaires par mois chiffre qui classe Marie★Claire en tête de tous les mensuels féminins.

MUSIQUE

Un Américain à Moscou

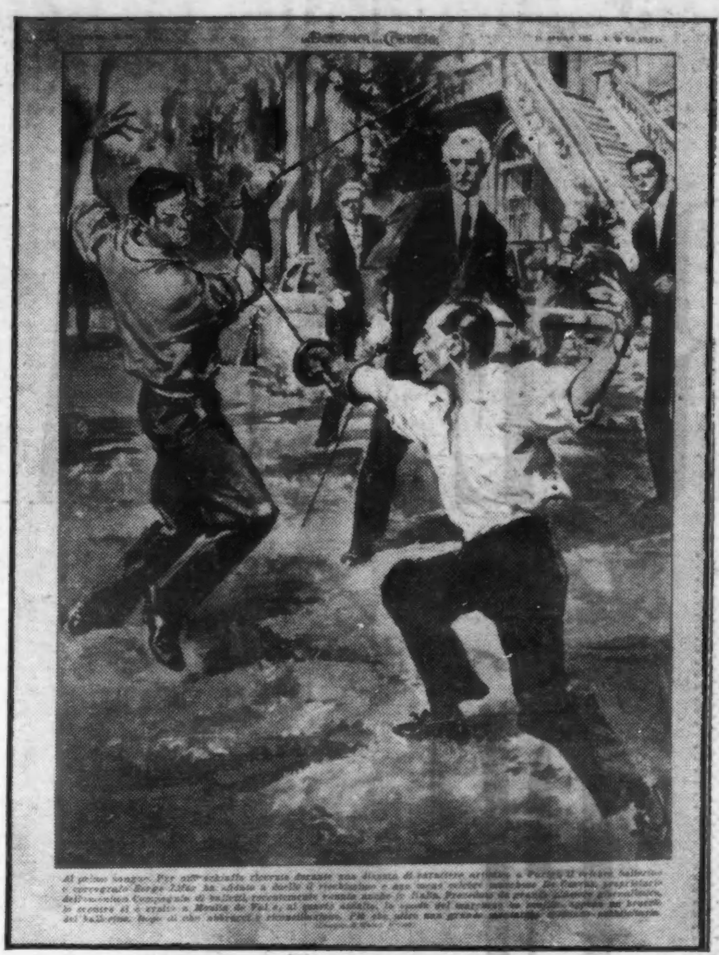
UN jeune géant américain de vingt-trois ans a reçu lundi dernier à Moscou, des mains de M. Chostakovitch (président du Comité d'organisation et compositeur), le premier prix du piano du concours Tchaïkovski, la plus sévère des compétitions internationales pour violonistes et pianistes.

Au premier tour de ce concours on a parlé de miracle ; au deuxième, la police a dû disperser une foule hurlante qui voulait entrer dans la grande salle du conservatoire archi-comble ; au troisième, tous les membres du jury eux-mêmes, fous d'enthousiasme, se sont levés pour saluer le « champion » aux mains immenses, et à l'issue du dernier concert, Kroutchev, Vorochilov, Mikoyan, venus pour l'occasion, applaudirent si fort que Van Cliburn fut obligé de jouer deux morceaux hors programme.

Les plus grands musiciens et instrumentistes russes : Chostakovitch, Khatchatourian, Oïstrakh, Guillein sont d'accord : Van Cliburn est le meilleur pianiste que le monde ait connu depuis des générations.

Ce triomphe U.S. en U.R.S.S. a eu son contrepoint... en Amérique : le même jour, à la même heure, à New York, et pour la première fois dans l'histoire des Etats-Unis, un chef d'orchestre soviétique dirigeait l'exécution de l'hymne américain au Metropolitan Opera, et devant un parterre « envisonné », les cent danseurs des ballets Moïsseïev obtenaient un accueil délirant.

OH ! PARDON...



LE DUEL LIFAR-CUEVAS EN ITALIE...
Quand la fiction...

(Match.)

... ET EN FRANCE
...dépasse la réalité.

Naissance d'un mythe

LE duel Lifar-Cuevas, qui continue de faire rire les Français, commence seulement à émouvoir les Italiens. C'est que de ce côté-ci des Alpes, Chacun put voir aux actualités les adversaires mettre prudemment en contact, d'aussi loin qu'ils le pouvaient, l'extrême pointe de leurs armes. Tandis qu'en Italie, une imagerie populaire prend forme pour donner un relief qu'elle n'avait pas à cette rencontre. Pour les journaux populaires, comme « La Domenica del Corriere », des dessinateurs ont imaginé des images en couleurs qui montrent les deux hommes se fendant fougueusement (ci-contre). **C'est que les Italiens sont restés assez friands d'histoires de duels. A Rome, jusqu'au fascisme, députés et journalistes croisaient le fer « pour de bon » quand ils se sentaient insultés. Ils ne cherchaient pas à tuer leur adversaire, mais s'efforçaient de lui sectionner le poignet droit pour lui interdire à tout jamais d'écrire des phrases blessantes.**

JEU

Qu'est-ce qu'un outsider ?

« L'OFFICE du Vocabulaire français » a mené, il y a peu, une enquête sur les néologismes d'origine anglo-saxonne ; 1.034 personnes ont été priées de trouver l'équivalent en langue française d'un certain nombre de mots d'origine anglaise tels que « *trust* » ou « *dumping* », que nous nous sommes appropriés.

Le jury choisi par « L'Office du Vocabulaire français » a traduit, sans difficultés, douze mots. Mais pour certains autres néologismes, aucun équivalent français ne s'est vraiment imposé.

Auriez-vous été plus inventifs que les personnes interrogées ? Pour vous permettre de l'apprendre, nous vous proposons d'essayer de traduire en français ce texte où nous avons glissé dix-huit mots anglais utilisés couramment.

« Dans son living-room, assis devant son poste de télévision up to date, M. Pierre Dupont, businessman, après avoir entendu le speaker parler des méfaits d'un gangster et des exploits d'une star, qui avait conquis depuis peu la célébrité sous les sunlights, s'impatientait en écoutant un leader politique exprimer des idées assez différentes des siennes sur le danger des trusts et les avantages du dumping.

« S'il ne tournait pas le bouton, c'est qu'il désirait assister à la retransmission d'un match de football. Il n'avait pas de favori. Mais, comme il était fair play, il aurait aimé voir les outsiders emporter la victoire ou, au moins, par les rushes de leurs avants, menacer le goal de l'équipe adverse.

« Le match terminé, M. Dupont sortit de chez lui, se dirigea vers le parking où il avait laissé sa voiture et alla rejoindre des amis qui jouaient au golf. »

Avant d'aller plus loin, prenez une feuille de papier et un crayon et essayez de trouver un équivalent acceptable pour chacun des termes anglais utilisés ci-dessus.

☘

Voici, avec leur traduction, les douze mots condamnés sans appel par l'Office du Vocabulaire français :

Businessman (homme d'affaires), living-room (salle de séjour), leader (chef), rush (ruée), up to date (dernier cri), star (étoile), speaker (annonceur), fair play (franc jeu ou bon joueur), goal (gardien de but), gangster (bandit), parking (parc ou parcage), sunlight (projecteur).

Si vous n'avez pas trouvé l'équivalent pour les autres mots (trust, ou dumping, ou outsider, ou football...), il ne faut pas trop vous en inquiéter, « L'Office du Vocabulaire français » admet qu'ils font partie des néologismes à tolérer parce qu'ils « *correspondent à une notion qui ne se traduit pas encore d'une façon totalement satisfaisante par tel ou tel mot de notre langue* ».

RIRE

Groucho Marx : « Décorez les comiques ! »

« *IL n'y a plus de films avec les Marx Brothers parce que nous faisions de la satire et maintenant la satire est « verboten ». Les censures politiques ou religieuses ont tué la satire. Un véritable humoriste ne pourrait pas gagner sa vie aujourd'hui. Il serait accusé de subversion et jeté en prison.* »

C'est ce qu'a déclaré récemment Groucho Marx, interviewé au moment où Hollywood décide de faire un film sur la vie des Marx.

Les « Marx Brothers » ont disparu des studios depuis dix ans. La respectueuse Amérique n'apprécie plus le comique révolutionnaire des frères Marx, qui ont conservé de leur enfance — leurs parents, émigrés russes, participèrent aux luttes pré-révolutionnaires — le goût de mettre en cause la Société.

« *La comédie est la chose la plus difficile et la plus délicate qui soit,* déclare Groucho. *Je suis sûr que le public irait encore voir les vieux films des Marx Brothers — ne serait-ce que parce que ce genre n'existe plus. Il faut des mois de préparation et des années d'expérience pour réussir ce que nous faisions. Il faut aussi un producteur qui ait la foi.* »

« *Combien y a-t-il d'acteurs qui peuvent faire rire beaucoup de gens ? Quatre au maximum, on devrait les décorer...* »

LE CONFORT
"TOUT AU GAZ"
c'est la formule
la plus pratique pour
LE CONFORT GÉNÉRALISÉ

le confort cuisine
le confort eau chaude
le confort chauffage
le confort lavage

...et cette formule "TOUT AU GAZ" c'est le moyen de profiter au mieux du TARIF BINOME

Consultez les Professionnels qualifiés : Vendeurs et Installateurs, ou les Services du Gaz de France.

Exigez des appareils portant l'estampille N.F. GAZ, garantie officielle de qualité et de sécurité.

GAZ DE FRANCE

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101, RUE DES MOINES - PARIS 17e

JEUNESSE

Comment l'esprit scientifique vient aux enfants

Le 14e Congrès international de l'Ecole moderne, fondée par Freinet, s'est tenu à Paris au début d'avril et a permis aux partisans de « L'Expression libre » de confronter leurs expériences et de mesurer les progrès accomplis.

Le grand public est plus familiarisé qu'autrefois avec des méthodes d'enseignement qui laissent à l'enfant sa liberté de recherche et toute sa spontanéité. Mais, jusqu'à présent, l'accent était surtout mis sur les heureux effets du dessin libre, de la correspondance interscolaire et de l'imprimerie à l'école. De jeunes instituteurs du Sud-Ouest ont, dans le domaine des sciences naturelles et physiques, appliqué ces mêmes principes et laissé de jeunes enfants librement observer la nature, puis trouver eux-mêmes le chemin de la réflexion scientifique.

Les élèves de M. Del Bastyde, instituteur à Buzet-sur-Baïze, par exemple, choisissent eux-mêmes les problèmes qu'ils ont à résoudre.

Ainsi, un enfant de six ans, *Claude*, a voulu étudier le comportement de l'eau dans un tube d'aspirine. Ayant percé le tube, il découvre la pression en soufflant dans le cylindre. Plaçant un autre tube fermé par un bouchon dans un récipient rempli d'eau, il découvre, toujours seul, ce qu'est la densité. Il réunit ainsi cinquante et une observations différentes. Et, au terme de son long travail, constatant que, dans les mêmes circonstances, le tube, convenablement lesté de petits cailloux, flotte d'une manière constante, il comprend — et le souligne — le sens du mot *toujours*.

Autres expériences menées cette fois par un garçon de huit ans, *Patrick*, à l'aide d'une pile de poche, de fils électriques de différentes grosseurs et d'une ampoule :

« *Avec le gros fil, l'ampoule brille beaucoup (le courant passe bien)*, constate Patrick, *avec le petit fil, l'ampoule brille peu (le courant passe mal). L'électricité, c'est comme l'eau. Elle passe bien dans les rigoles larges, elle passe mal dans les rigoles étroites.* »

Antoine, sept ans, raisonne pour sa part en lucide entomologiste, observe soigneusement les faits, compare, se documente et garde devant les grillons le ton du poète. Voici comment il raconte une métamorphose :

« *Le grillon s'en va au soleil, sa peau se fend, dessous elle est violette. Il se remue, se remue pour en sortir. Son dos arrive le premier avec deux paires d'ailes jaunâtres. Il est brun. Pendant un moment, il se remue, puis il ne bouge plus, on le croit mort. Bientôt il reprend ses mouvements, et la peau se déchire. Enfin, son masque se décolle et notre grillon rouge brun part se promener. Il a grandi, ses ailes poussent. Il noircit en une heure à peu près.* »

A ces « devoirs », pas de notes. Mais, pour les meilleurs, suprême récompense, le « brevet de sciences » imprimé par l'école, signe tangible de la recherche fructueuse. Il est décerné à ceux qui, partis de l'observation de faits épars, vont à la recherche de la loi physique, de la constante. Ceux-là, par un patient effort de réflexion, par d'innombrables comparaisons effectuées sans contrainte, ont acquis ce que les grands appellent « l'esprit scientifique ».

Comment raisonnent-ils ? Quel est le cheminement de leur pensée ? Les élèves de M. Del Bastyde ont pu l'indiquer en s'efforçant de trouver une solution au problème que leur avaient posé les élèves d'une école voisine. Voici la lettre, gauchement manuscrite et ornée de petits dessins, que leur ont envoyée les élèves de l'école de Grateloup :

Chers petits amis,

Pouvez-vous nous dire quelle est la largeur du canal ?

Robert, qui a vu le canal, nous dit qu'il mesure comme deux tables et l'allée (3 mètres).

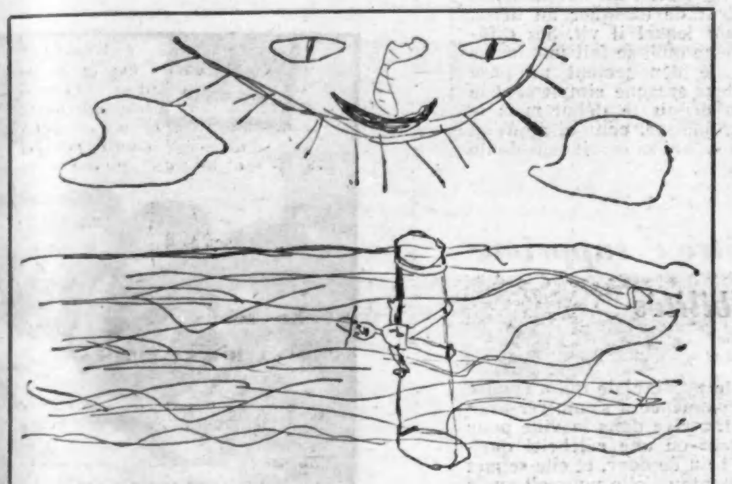
D'autres disent qu'il est grand comme la classe (largeur : 6 m.). On nous dit que la largeur du canal est 17 mètres. Pouvez-vous nous renseigner ? Si vous le mesurez, dites-nous comment ? Envoyez-nous vos problèmes.

Au revoir.

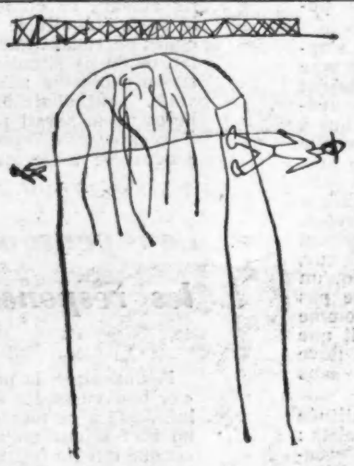
Tous.

Pour résoudre ce problème, les élèves de M. Del Bastyde ont tenté maintes expériences qu'ils ont racontées en dessins à leurs petits camarades.

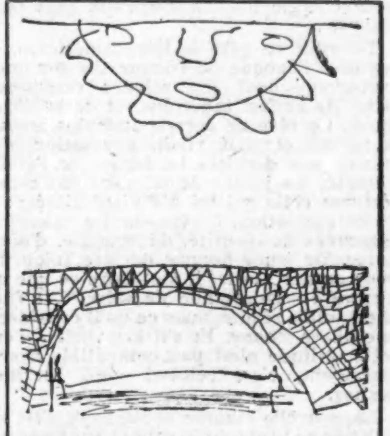
Voici en quelques images comment se sont conduits ces futurs hommes de science et comment ils ont trouvé la solution qu'ils cherchaient.



Tu abats un arbre et tu mesures dessus.

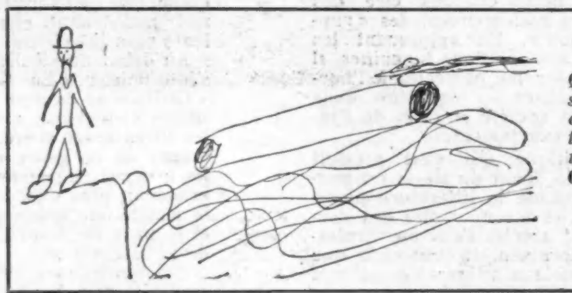


On monte en haut d'un pont. Deux. Une ficelle. Chacun descend d'un côté. Ils coupent la ficelle à la largeur. Un tire la ficelle. On mesure.



Tu attaches la ficelle à un bâton et tu jettes le bâton. Il tombe à l'eau et s'en va toucher l'autre bord. L'autre l'attrape. Si on rate, on recommence en tirant la ficelle pour récupérer le bâton.

D'un côté un piquet. On attache la ficelle à un caillou. On jette de l'autre côté.



Quand on est tout seul. On plante d'un côté. On jette le bâton de l'autre avec une pointe au bout. On va l'attendre de l'autre côté.

Finalement, nous avons attaché une ficelle de cuisine à une brique et nous avons jeté la brique à Lino, qui était de l'autre côté du canal. Au premier coup, ça a raté. Au deuxième, ça a bien marché. Nous avons mesuré : 20 mètres de large. Jamais on ne l'aurait cru... (Mais cela, c'est la solution du professeur.)

LES PROCHAINS FORUMS RÉGIONAUX

Le Secrétariat des Forums régionaux (3, rue des Pyramides, Paris) nous communique la liste des prochains Forums organisés par les centres de province.

Jeudi 17 avril. — MULHOUSE (21 h.), Jean Amrouche, le colonel Barberot : Le drame humain en Afrique française.

Vendredi 18 avril. — STRASBOURG (21 h., grande salle de l'Aubette), Jean Amrouche, le colonel Barberot : Le drame humain en Afrique française.

Lundi 21 avril. — LORIENT, Salle du Théâtre Municipal, J.-M. Domenach, Louis Fournier : De la guerre d'Algérie au fascisme.

Mardi 22 avril. — NANTES, Domenach, Louis Fournier : De la guerre d'Algérie à la renaissance du fascisme.

Mercredi 23 avril. — CHAUMONT (21 h., salle du Théâtre municipal), Léo Hamon, Pierre Avril : Le drame algérien.

Mercredi 23 avril. — LE MANS (21 h., salle du Concert), Robert Barrat, Jacques Nantet, Louis Fournier : La conscience française devant le drame algérien.

POURQUOI LE GÉNI

L'Amérique vient de subir, coup sur coup, deux crises profondes. Crise scientifique : la révélation, par les Spoutniks, de l'avance soviétique a brutalement posé la question : les laboratoires américains ne sont-ils plus les premiers du monde ? Crise économique : la progression constante du nombre des chômeurs et le ralentissement de l'activité industrielle, depuis plusieurs mois, posent la question : les techniques modernes de gestion économique, dans le système capitaliste, sont-elles partiellement impuissantes ? Ces questions, les Américains les tournent et les retournent avec inquiétude. Et elles les conduisent maintenant à rechercher les causes cachées : la société américaine d'aujourd'hui est-elle faite de telle sorte que certains muscles, certains réflexes ne jouent plus ?

Plusieurs études viennent de paraître simultanément, aux Etats-Unis, sur ce sujet. L'une d'elles, en particulier, a vivement impressionné l'opinion américaine. Il s'agit d'une analyse — « The Organization Man » — faite par le directeur adjoint du magazine « Fortune », M. William H. Whyte. « L'Express » donne ici l'essentiel de l'analyse de M. Whyte.

Il y a un siècle, Tocqueville notait que si les Américains avaient un génie particulier de l'organisation et de la coopération, ils parlaient plus qu'aucun autre peuple de liberté et d'indépendance individuelles. Nous avons continué depuis, et, aujourd'hui encore, les représentants des grandes corporations, lorsqu'ils prennent la parole à la fin d'un banquet, célèbrent l'individualisme, le goût du risque, l'initiative et l'indépendance du citoyen américain, dont le prototype reste le petit crieur de journaux que sa seule énergie hissera jusqu'aux plus hautes positions.

Tel était en effet le Rêve américain, qui s'appuyait à l'époque de Tocqueville sur une éthique protestante dont les valeurs centrales étaient celles de l'effort individuel et de la libre compétition. Ce rêve ne correspond plus aujourd'hui à la réalité, et si la vieille génération s'accroche encore aux derniers lambeaux de l'éthique protestante, les jeunes Américains ont accepté sans réserves celle qui lui a été substituée : l'éthique de l'organisation, fondée sur les valeurs autrefois abhorrées de sécurité, d'harmonie, d'acceptation. Lorsqu'un jeune homme déclare aujourd'hui que, pour gagner sa vie, il faut faire ce que quelqu'un d'autre vous demande de faire, il n'énonce pas une pénible réalité, mais ce qu'il considère comme une chose *bonne*. Et s'il lui vient à l'esprit que cette attitude n'est pas compatible avec le Rêve américain, c'est celui-ci qu'il sacrifiera sans hésiter.

La nouvelle éthique sociale qui s'est substituée à l'éthique protestante repose sur trois postulats : c'est le groupe qui possède la puissance créatrice ; ce dont l'individu a le plus besoin est d'être « intégré » ; cette « intégration » peut être scientifiquement réalisée. L'homme n'existe qu'en tant que membre de la société. Il ne prend sa valeur que dans sa collaboration avec d'autres hommes. Il ne peut donc y avoir de conflits entre l'homme et la société. Ce que nous croyons être des conflits ne sont que des malentendus, des « ruptures de communication ». En appliquant les méthodes scientifiques aux relations humaines, il est possible de supprimer les obstacles à l'harmonie sociale et de réaliser un équilibre dans lequel les besoins de la société et ceux de l'individu correspondront exactement.

Ce changement d'éthique qui s'est produit insensiblement depuis le début du siècle est perceptible dans l'évolution de la littérature populaire. Dans les romans et les nouvelles des dernières années du XIXe siècle, l'éthique protestante était en pleine floraison. Il était clair que la victoire du héros sur ses adversaires et son enrichissement consécutif étaient la marque de l'approbation divine. Les héros étaient ouvertement, agressivement matérialistes, et s'ils épousaient la fille du patron ou piétinaient leurs rivaux dans leur ascension sociale, c'était parce qu'il était bien qu'il en soit ainsi.

Dans « *Ottenhausen's coup* », par exemple, publié par le magazine « McClure's », en mars 1898, le jeune Carl Ottenhausen est envoyé par sa compagnie pour prendre la direction d'un haut fourneau. Il arrive le jour où la fille aux yeux bleus du Grand Patron donne une réception dans la résidence d'été de son père, qui se trouve à proximité.

Au milieu de la soirée, alors qu'il est en train de faire sa cour à la fille, Ottenhausen apprend que des troubles ont éclaté au haut fourneau, juste en bas de la colline. Quelques anarchistes ont poussé les hommes à la révolte. Ottenhausen dévale jusqu'à l'usine, sort deux revolvers et marche sur les ouvriers. Ceux-ci reculent lâchement devant lui. Tandis qu'il les tient triomphalement en respect, les invités arrivent, en tenue de soirée, pour voir ce qui se passe. Le Grand Patron est parmi eux. Dernier paragraphe du récit :

« Au sommet d'un grand immeuble de Columbus, il y a une porte sur laquelle on peut lire « Manager general » ; derrière cette porte, est assis Carl Ottenhausen, qui dirige maintenant les destinées de la Mingo Coal and Iron Company. Il possède une splendide maison dans le West End où l'attend une jeune femme aux yeux bleus dont la seule vue est un ravissement. »

Dans les romans populaires d'aujourd'hui, ce n'est pas tellement le matérialisme des héros qui a changé — le succès matériel vient toujours sanctionner leur victoire — que leur attitude à l'égard de la société. Dans les récits d'autrefois, il y avait toujours un élément de conflit entre l'individu et son environnement. Si miraculeuses que fussent les coïncidences qui jouaient en sa faveur, le héros devait toujours *faire* quelque chose avant d'obtenir sa récompense. Plus maintenant. La société est si bienveillante qu'il n'y a plus rien contre quoi combattre ou se révolter. Le héros *se l'imagine* seulement.

Comme il faut bien qu'il y ait au moins une apparence de conflit pour qu'il y ait une histoire, les auteurs se contentent de masquer au héros le parfait équilibre dans lequel il vit. Ses difficultés ne venant que de ce qu'il se fait une image fausse de sa situation, le dénouement ne pose aucun problème : l'auteur arrache simplement le voile. Tout allait bien depuis le début mais le héros ne le savait pas. Soulagé, celui-ci apprend à accepter avec sagesse ce qui se serait sans doute produit de toute manière.

Le « pensomètre » supprime les responsabilités

Par exemple, la petite provinciale qui a épousé « ce bon vieux Joe » commence à s'ennuyer avec lui. Juste à ce moment, arrive dans la ville pour un bref séjour un acteur ou une célébrité quelconque qui lui fait un brin de cour, et elle se met à rêver de la vie fascinante qu'elle pourrait avoir avec lui. C'est alors qu'un drame mineur se produit. Et qui va se montrer à la hauteur ? Evidemment, ce bon vieux Joe. Dans le dernier tableau, la jeune femme contemple Joe, avec sa pipe en bruyère, ses adorables manies et sa force tranquille. Elle ne l'aurait jamais lâché de toute façon, mais maintenant, elle est remplie d'une merveilleuse paix intérieure.

Au début du siècle, les « manuels de réussite » s'intitulaient « La Conquête de la pauvreté », « La Maîtrise du destin », « Vers le haut », « L'Attitude victorieuse ». Aujourd'hui, même quand les titres n'ont guère changé, le contenu des ouvrages de ce genre est profondément différent. Ils invitent le lecteur à s'adapter à sa situation beaucoup plus qu'à la changer. Ils présentent de la société une image essentiellement bienveillante et la paix de l'esprit qu'ils préconisent est celle de la résignation.

Les fondements de la nouvelle éthique sociale sont à la fois d'ordre scientifique (« la science a prouvé que le groupe est supérieur à l'individu ») et d'ordre moral. La recherche des techniques de groupe a quelque chose d'une croisade contre l'autoritarisme d'autrefois, pour une plus grande liberté de « l'homme moyen », et une organisation plus « démocratique » de la société. Il s'agit de se débarrasser des tyrans qui faisaient obstacle à l'épanouissement des autres individus et de créer une atmosphère harmonieuse dans laquelle chacun pourra donner au groupe le meilleur de lui-même.

Cela implique l'élimination de tout ce qui tend à rompre l'uniformité du groupe, et en particulier de la « forte personnalité ». La création devant être collective, il ne faut pas que les idées soient « signées ». Et il est en effet presque impossible, dans les grandes entreprises, de remonter jusqu'à l'auteur de tel plan ou de telle idée. Personne ne peut en revendiquer le mérite — ou en encourir le blâme. Afin de préserver cet anonymat de la création, considéré comme une condition de son efficacité, la compagnie Harwald est allée jusqu'à concevoir et fabriquer un « pensomètre de groupe ». L'appareil se compose d'un cadran électrique gradué en degrés d'intérêt et relié à une dizaine de tableaux de commande répartis dans la salle de conférence. Les membres du groupe manifestent leur opinion sur toute idée proposée en appuyant sur l'un des boutons du tableau de commande, gradué lui aussi de « très bon » à « très mauvais ». Le cadran central n'indique que le résultat composé de ces votes électriques et reflète donc exactement la « pensée du groupe ».

La crainte du « chef naturel » va si loin que le manuel des services de la marine, dans le c[hapitre] pitre sur « le sens de la conférence », indiqu[e les] moyens de le neutraliser.

« Pour le président de la conférence [le] remède est le suivant : placer la forte [personnalité] à sa gauche (c'est une place « morte ») ; feindre de ne pas entendre ses objecti[ons] ou de ne pas les comprendre. En adme[ttre] une, cependant, afin qu'il ne se sente [pas] exclu. S'il continue à protester, le mi[eux] est de laisser le groupe lui régler [son] compte. Il le fait généralement en dem[an]dant à l'enfant terrible de clarifier sa [posi]tion, puis de clarifier sa clarification [et] ainsi de suite jusqu'à ce qu'il soit dev[enu] malgré lui le pitre de la conférence. Ap[rès,] alors son ego blessé et le réintégrer [dans] la société humaine en lui posant des q[ues]tions précises auxquelles son expéri[ence] lui permet de répondre. »

Voilà pour le « mauvais ».

Le « bon », c'est le conciliateur.

« Il peut proposer un compromis [en] reconnaissant son erreur, en se disciplin[ant] volontairement pour maintenir l'harm[onie] du groupe, en faisant la moitié du chem[in.] Cela demande du courage. Montrez-lui [qu'il] est apprécié. Au besoin, offrez-lui un cig[are.] Un cigare à 15 cents. Il mérite ce qu['il y] a de mieux. »

L'idéal du cadre n'est plus comme autr[efois] le meneur d'hommes mais le « well-roun[ded] man », l'homme « bien arrondi », la bille par[fai]tement lisse qui ne risque pas de faire gri[ncer]

la machine. Et cet idéal n'est pas imposé [aux] jeunes hommes qui entrent dans l'organisati[on.] Non seulement ils l'acceptent spontanément, [mais] ils l'approuvent.

Ce n'est pas que les jeunes gens ne soient [pas] ambitieux, mais leur ambition est devenue s[age.] Il n'y a pas si longtemps, il était permi[s à] un jeune homme de se fixer de grands object[ifs] comme de devenir président d'une corporat[ion,] de construire un pont ou de gagner un mil[lion] de dollars. Il n'est plus question aujourd'hui d['an]noncer, ni même de concevoir de tels proj[ets.] Les jeunes cadres aspirent à une vi[e sem]blable à celle de milliers d'autres cadres sou[mis] comme eux à des forces qui échappent à [leur] contrôle. Ils n'ont pas renoncé à « monter », [mais] ils s'en remettent pour cela à l'organisation, [qui] a intérêt — ils en sont convaincus — à faire [le] meilleur usage possible de leurs qualités pers[on]nelles. Le problème, pour eux, n'est pas « d'ém[er]ger », mais de suivre la filière sans se disting[uer] trop ouvertement de leurs collègues.

« Autrefois, a déclaré le président d'[une] corporation, en réponse à une enqu[ête,] *nous recherchions avant tout les per[son]nalités brillantes. Maintenant, les diplô[mes] nous importent peu. Ce qu'il nous faut, c['est] une personne équilibrée capable de diri[ger] des gens équilibrés. »*

« S'il faut choisir, a dit de son côté [un] instructeur d'une grande société ind[us]trielle, *je sacrifierai toujours le brio [aux] qualités humaines. »*

C'est ce que fait l'organisation, en effet. Et c[ela] coûte très cher à l'Amérique, dans le doma[ine] scientifique en tout cas.

Des quatre milliards de dollars annuelleme[nt] dépensés pour la recherche scientifique par [le] gouvernement, l'industrie et les univers[ités,] 150 millions seulement (soit moins de 4 %) [sont] consacrés à la recherche créatrice. L'imme[nse] majorité des chercheurs doivent travailler com[me]

EST ANTI-AMÉRICAIN

par WILLIAM H. WHYTE

mbres d'une équipe étroitement supervisée et ne infime fraction d'entre eux est en mesure effectuer des travaux personnels. Des 600.000 rsonnes engagées dans la recherche scientifie, on estime que 5.000 seulement sont libres choisir les problèmes auxquels elles désirent attaquer.

Et tout cela, enfin, parce que les gens estiment u'il doit en être ainsi.

Dans l'idéologie populaire, la science se limite l'application des idées. Elle consiste à « savoir mment » et non à « se demander pourquoi ».

Nous sommes en effet extrêmement habiles à pliquer les idées fondamentales. Les Amériins ont toujours été de bons « exploiteurs » ais ils ont aussi tendance à reconnaître trop rd la nécessité de renouveler les réserves qu'ils ploitent. Nous n'avons jamais eu une très forte adition de recherche pure et nous semblons jourd'hui nous soucier moins que jamais de couvrir les idées nouvelles qui, dans trente ou arante ans, devront permettre les progrès techques que nous attendons avec une si belle conce.

Voyons d'abord ce qui se passe dans les laboires des grandes corporations. A première , celles-ci semblent en train de devenir les plus irés des mécènes. Elles consacrent en effet milliard de dollars par an à la recherche entifique, ce qui représente un record budgére, aussi bien en pourcentage qu'en valeur abue. Comme le fait remarquer l'industrie, le sultat sera d'accélérer la production de meil-

GROUPE D'ÉTUDE A L'UNIVERSITÉ DE CAMBRIDGE.
e pour le président : placer la forte tête à sa gauche. (U.S. I.S.)

s produits pour un nombre toujours plus nd de consommateurs. Sans doute, mais le prix que d'être élevé. Si les grandes corporations ntinuent à former les chercheurs comme elles font actuellement, il est très possible que l'imse appareil qu'elles ont mis en place ne serve longue qu'à ralentir le rythme des découverfondamentales dont elles se nourrissent.

Posons la question brutalement : que valent les rcheurs des corporations ? L'industrie a emyé dans le passé beaucoup de savants éminents mme Langmuir, Steinmetz, Carothers, et plurs autres. Mais ont-ils eu des successeurs ?

n cherche des savants bien arrondis »

Pour le savoir, un journaliste, M. Francis Bello, mandé aux grandes fondations américaines et services gouvernementaux comme le Bureau recherches navales et la Commission de ergie atomique, de lui désigner les chercheurs moins de quarante ans considérés comme les prometteurs, aussi bien dans l'industrie que s les universités. Il obtint une liste de 225 es savants. A sa stupeur, il découvrit que quad'entre eux seulement travaillaient pour l'instrie. Craignant un parti pris des services gounementaux dans l'établissement des listes, il ressa directement aux corporations et aux ncipaux professeurs d'université en leur dedant de lui nommer tous les chercheurs de dustrie qu'ils considéraient comme ayant une e valeur. Après tout cet effort, il ne recueilque 85 noms supplémentaires.

Sept compagnies seulement avaient eu au moins deux chercheurs cités comme étant de premier ordre ou un chercheur cité deux fois. Deux compagnies venaient largement en tête, la General Electric et les Laboratoires Bell, qui avaient à elles deux presque autant de noms cités que les cinq autres réunies (Merck, I.B.M., Lederle, Eastman Kodak, Shell Development Corporation).

L'industrie chimique — qui a plus dépensé pour la recherche que n'importe quelle autre — venait en très mauvaise place. Aucun chercheur de la Du Pont de Nemours n'avait été cité plus d'une fois et l'American Cyanamide était la seule des autres grandes firmes de produits chimiques à avoir un savant cité. Dans le domaine des découvertes, Bello découvrit que les chimistes ne pouvaient mentionner qu'une seule réaction importante qui ait été découverte par une compagnie américaine au cours des quinze dernières années.

Pourquoi cette surprenante faiblesse de l'industrie ? Parce qu'elle n'a pas su reconnaître l'intérêt de la recherche pure, c'est-à-dire *gratuite*. Le mot de « gratuité » sonne comme un blasphème aux oreilles des directeurs de laboratoires et des ingénieurs de l'industrie. Ils ne conçoivent la recherche que comme la poursuite d'un objectif précis (une meilleure huile, une fibre de nylon plus résistante, etc.).

Si, cependant, l'on voulait une preuve des avantages de la recherche libre, on ne pourrait en trouver de meilleure que dans les laboratoires de la General Electric et de la Bell Corporation. De tous les laboratoires industriels, ils sont les plus féconds et ceux qui attirent le plus grand nombre de chercheurs de valeur. Or ce sont les deux seuls qui croient aux avantages de la « curiosité gratuite ». Au lieu d'orienter leurs chercheurs dans une direction donnée, ils les laissent travailler à ce qui les intéresse. Et lorsque l'un d'eux découvre quelque chose, ils cherchent à quoi cela pourrait servir pratiquement. Leur patience a toujours été récompensée. Les travaux d'Irving Langmuir sur les hautes températures, par exemple, ont finalement permis à la General Electric de produire un nouveau type de lampe à incandescence. De même, les recherches hautement abstraites de Claude Shannon, des Laboratoires Bell, sur la théorie de la communication, apparaissent déjà comme une véritable mine d'applications pratiques.

Les quelques succès de ce genre obtenus dans les autres compagnies ont tous été le résultat d'un processus analogue. La série des fibres synthétiques qui a rapporté des milliards à la Du Pont de Nemours n'a été découverte que grâce à la curiosité d'un homme : Wallace Hume Carothers. Carothers n'avait pas décidé d'inventer le nylon. Celui-ci ne fut que le sous-produit — extraordinairement rentable pour la Du Pont de Nemours — des recherches sur la structure moléculaire qu'il avait commencées à l'université de Harvard.

Ces succès sont, d'une certaine manière, profondément décourageants. Ils ne sont, en effet, le fruit d'aucun progrès dans la philosophie de la recherche. Les laboratoires Bell et ceux de la General Electric ont élaboré leur politique scientifique il y a près d'un siècle de cela et sa rentabilité commerciale a toujours été évidente. Or, même avec ces exemples sous les yeux, les autres corporations n'ont pas su libérer leurs chercheurs des considérations de rentabilité immédiate.

Cherchant des hommes à leur image, les administrateurs s'efforcent de recruter des chercheurs « bien arrondis ». Ils n'espèrent pas, bien sûr, en trouver d'aussi « ronds » que les jeunes cadres qui sortent des stages de formation. Ils ont remarqué, en effet, que les scientifiques étaient souvent « différents ». Mais il n'y a rien là, selon eux, dont un bon programme d'endoctrinement ne puisse venir à bout.

Les administrateurs ont donc cherché à adapter le savant à l'organisation plutôt que l'organisation au savant. Ils y parviennent avec les médiocres mais non avec les personnalités brillantes auxquelles seule une liberté totale peut convenir. La plupart des corporations s'en sont bien rendu compte mais elles en ont conclu qu'il valait mieux se passer des personnalités brillantes. Une célèbre compagnie américaine a récemment laissé passer l'occasion de s'attacher l'un des chimistes les plus éminents des Etats-Unis.

« Nous avions grand besoin de son talent, a expliqué un administrateur, *mais nous avons craint qu'il ne dérègle notre organisation. »*

Où va le bateau ?

Cette lutte contre le génie trouve ses échos jusque dans la publicité de certaines firmes.

« Pas de place pour les virtuoses », lit-on dans une brochure de la Socony-Vacuum qui précise : *« Dans les grandes compagnies, très peu de spécialistes travaillent seuls. Il y a peu de place pour la virtuosité individuelle. Les problèmes sont si complexes qu'aucun homme ne peut s'y attaquer seul. Il doit donc être capable de travailler en collaboration avec d'autres. »*

Plus frappante encore était une bande publicitaire réalisée pour la Monsanto Chemical Company et dont le but était d'inciter les jeunes gens à entreprendre des études de chimie. Sur une image montrant trois jeunes hommes en blouse blanche discutant dans un laboratoire, la voix du commentateur annonçait :

« Ici, pas de génies ; juste une équipe d'Américains normaux qui travaillent ensemble. »

La société ne serait pas perdante si les talents refusés par l'industrie pouvaient se réfugier dans les universités. Malheureusement, bien que pour d'autres raisons, toutes les tendances qui s'observent dans l'industrie se retrouvent maintenant dans le secteur académique. On y constate la même disproportion entre recherche pure et appliquée, la même tendance aux grands projets et à la planification systématique, la même multiplication des comités et des programmes.

L'université glisse à son tour dans l'engrenage de l'organisation, par le biais, cette fois, des crédits gouvernementaux. En acceptant les contrats gouvernementaux sans lesquels elles ne pourraient pas s'équiper et se moderniser, les universités ont perdu peu à peu le contrôle des recherches. Et des 5,6 milliards de dollars qui ont été distribués par le Congrès aux universités sous forme de contrats en trois ans, 93 % ont été dépensés pour la recherche appliquée. Dans les universités comme dans l'industrie, les décisions collectives et les grands programmes laissent de moins en moins de place aux recherches individuelles. Là aussi, le problème essentiel pour le chercheur est de s'« intégrer », de s'adapter, de participer.

S'il y eut jamais dans l'histoire une génération de techniciens, c'est bien celle des jeunes cadres de l'organisation. Aucune génération n'a jamais été si bien équipée, psychologiquement et techniquement, pour résoudre les problèmes que posent le travail et la vie en commun dans le monstrueux engrenage productif et administratif de la vie moderne ; aucune n'a jamais accepté avec autant de compréhension le fait que « nous sommes tous dans le même bateau ».

Mais où va le bateau ? Personne ne semble en avoir la moindre idée. La question même, d'ailleurs, paraît à beaucoup saugrenue. Il fut un temps où les gens aimaient au moins s'imaginer qu'ils étaient maîtres de leur destin. Bien peu des membres de notre organisation moderne nourrissent encore cette idée. La plupart d'entre eux se considèrent beaucoup plus comme objet que comme sujet de l'évolution historique et admettent que leur avenir sera déterminé par le « système » plus que par eux-mêmes.

(« The Organization Man » sera publié prochainement en français aux Editions Plon.)

BEN TIFOUR — KERMALI — ROUIAI — ZITOUNI — BRAHIMI — BOUBEKEUR — MAOUCHE — BOUCHOUK — MEKLOUFI

Rendez-vous à Tunis.

FOOTBALL

Les onze voyageurs

DEUX millions de Français ont découvert la semaine dernière l'existence de la guerre d'Algérie : ceux qui, indifférents aux problèmes politiques, se passionnent, chaque dimanche, pour les résultats des matches de football.

En ouvrant leur journal mardi matin, ils ont appris que onze vedettes du football professionnel, toutes Nord-Africaines, avaient déserté leurs clubs.

Ces disparitions simultanées ont fait immédiatement penser à l'enlèvement du coureur automobiliste Fangio, que les partisans de Fidel Castro kidnappèrent pour attirer l'attention sur leur cause. Chacun pensa : le F.L.N. s'est inspiré de ce précédent.

Un moment bien choisi

C'est Ben Tifour, ailier gauche de l'équipe de Monaco, quatre fois international, qui paraît avoir organisé l'opération. Cinq des footballeurs musulmans ont gagné Tunis, cinq autres Lausanne. Le onzième, Maouche, a été arrêté à la frontière suisse. Depuis plusieurs mois, le départ était préparé en grand secret.

A deux mois des premiers matches de la Coupe du Monde, à quatre matches de la fin du championnat, dans les jours qui précèdent la demi-finale de la Coupe de France, à vingt-quatre heures de France-Suisse enfin, le moment était bien choisi.

La fin du championnat, et surtout celle de la Coupe 1958 sont faussées : dans l'opération, Monaco qui espère encore rejoindre le leader du championnat, Reims, et gagner la Coupe, voit ses espoirs compromis. Les dirigeants des clubs, dont la trésorerie n'est pas toujours à l'aise, calculent qu'ils viennent de perdre près de cent millions de droits de transfert.

100 millions

C'est un fait que les footballeurs nord-africains s'implantaient de plus en plus dans nos grands clubs, depuis que des étoiles comme Ben Barek ou Mahjoub avaient suscité l'enthousiasme d'innombrables supporters. Et surtout depuis que les clubs de football s'étaient vu interdire l'importation de joueurs étrangers.

Pour la première et la deuxième division, plus de trente joueurs nord-africains faisaient carrière en France.

Et voici la liste de ceux qui sont partis (et ce qu'auraient « valu » approximativement, en cas de transfert les plus connus) :

Zitouni (*Monaco*) : 20 millions ; Mekloufi (*Saint-Etienne*) : 13 ; Brahimi (*Toulouse*) : 12 ; Kermali (*Lyon*) : 8 ; Ben Tifour (*Monaco*) : 8 ; Bouchouk (*Toulouse*) : 6 ; Rouiaï (*Angers*) : 6 ; Boubekeur (*Monaco*) : 5. Arribi (*Avignon*) et Bekloufi (*Monaco*) s'ajoutent à la liste. C'est le club de ce dernier qui, en perdant quatre joueurs, fait les plus grands frais de l'aventure.

Une équipe algérienne

Les dirigeants du F.L.N. ont l'intention, dit-on, de constituer une équipe de football « Algérie libre » pour effectuer des tournées de propagande dans tout le Moyen-Orient. Avec ces hommes-là, le F.L.N. disposerait d'une équipe qui tiendrait aisément sa place dans les cinq ou six premiers du classement, en première division de championnat de France.

Mais que feront-ils, ensemble, en face d'une équipe nationale tunisienne, marocaine ou égyptienne ? C'est ce que les amateurs de football, peu sensibles aux aspects politiques du problème, se demandent.

Le remarquable, c'est que jusqu'à présent le football nord-africain qui dispose d'individualités brillantes, ne possède pas d'équipe qui soit parvenue à s'imposer sans restriction en Coupe de France. Il y a de bonnes raisons. Dès qu'un joueur brille dans un club nord-africain, il est repéré par les dirigeants des clubs métropolitains qui, disposant d'une trésorerie satisfaisante, peuvent payer son transfert. Ainsi, lorsque Reims a été battu en Coupe par El Biar, grâce aux exploits de Maouche, l'équipe rémoise a pu, sans difficultés, s'assurer les services de cet adversaire de qualité qui allait devenir un de ses meilleurs joueurs.

Les offres des clubs métropolitains sont acceptées avec d'autant plus d'empressement par les joueurs nord-africains que, de ce côté-ci de la Méditerranée, ils peuvent toucher des mensualités beaucoup plus importantes (200.000 francs environ, avec les primes), et qu'ils ont la certitude de trouver un logement et d'acquérir une notoriété enviée.

La gloire n'est pas tout

Cette notoriété a, d'ailleurs, encore plus d'importance en Afrique du Nord qu'en France. Le culte du champion, sans y atteindre aux sommets qu'il connaît en Amérique du Sud, transforme les vedettes du sport en véritables héros. La gloire n'est pas tout. On peut se demander si les joueurs qui ont choisi l'Afrique du Nord ont tous, avec le même cœur, abandonné les avantages matériels considérables dont ils bénéficiaient dans leurs clubs.

Il ne fait pas de doute qu'ils ont subi des pressions. L'exemple d'autres champions est là pour l'indiquer. Des boxeurs algériens, en particulier, ont dû renoncer à des combats parce qu'ils ne voulaient ou ne pouvaient pas verser la dîme qu'on leur demandait.

Le F.L.N. vient de frapper un grand coup. S'arrêtera-t-il là ? Les dirigeants de l'athlétisme s'inquiètent déjà. Cette année, dans le Cross des Six nations, il n'y avait que deux grands coureurs nord-africains dans l'équipe de France au lieu des sept ou huit des années précédentes.

Contre les défections, les fédérations, et en particulier la Fédération française de football, possèdent cependant une arme : la radiation. La F.F.F. a demandé la radiation des joueurs fugitifs à la Fédération internationale. Et elle l'obtiendra sans doute, comme la Fédération hongroise l'a obtenue pour ses ressortissants qui avaient fui Budapest il y a dix-huit mois pour faire carrière à l'étranger.

Un "détail" qui change tout...

I.C.A. dans les carburants SHELL

La présence d'un additif dans les carburants Shell peut paraître une simple question de détail, mais quand il s'agit d'I.C.A., ce détail change tout.

I.C.A. n'est pas un additif ordinaire; son rôle est si important qu'aujourd'hui chacun des carburants Shell, dans sa catégorie (normale ou super), assure le maximum de rendement au litre.

En faisant le plein d'essence Shell avec I.C.A. ou de Supershell avec I.C.A., vous êtes sûr d'avoir le maximum de kilomètres dans votre réservoir.

I.C.A. permet à votre moteur d'utiliser toute la puissance du carburant que vous avez acheté.

La suppression du pré-allumage et des courts-circuits aux bougies n'est peut-être pour vous qu'un détail technique, mais le résultat pratique est important :

une voiture roule toujours mieux avec I.C.A.

Si vous roulez à l'essence normale, choisissez :

essence SHELL avec I.C.A.

et si vous voulez profiter des reprises "brillantes" que donne un supercarburant :

SUPERSHELL avec I.C.A.

SHELL BERRE

PUBLICIS CI 5920

Les grandes marques d'articles en caoutchouc

TETINES RITA

THE SELECT

DIAMANT

LES BIBERONS INCASSABLES

RITA-DIAMANT

Toute une fabrication d'articles d'hygiène impeccables

TOUTES PHARMACIES

BRUXELLES

Une architecture de science-fiction

A l'Exposition de Bruxelles, qui est inaugurée ce jeudi, la plupart des pavillons surprendront les visiteurs par leur architecture. Mais surprendront-ils les architectes ?

— *Tous les procédés utilisés nous sont connus depuis dix ans,* affirme un architecte français, *mais l'importance de l'exposition tient à ce qu'ils sont tous présentés simultanément. On peut comparer.*

Deux tendances principales se rencontrent : l'utilisation du béton précontraint (pavillon de Le Corbusier pour une maison de disques) et celle dite de l'école acier-verre-plastique (pavillon allemand).

Ce pavillon allemand est, selon certains experts, le plus intelligent de l'exposition. Il se subdivise en une série de petits pavillons démontables en acier et en verre.

Ne cherchant pas à étonner par sa grandeur, cet ensemble est fonctionnel et plus humain ; ce n'est pas un « hangar à dirigeable », selon l'expression d'un architecte.

A l'opposé du pavillon allemand, le pavillon de Le Corbusier. En béton précontraint, c'est-à-dire en béton qui est mis « sous pression » au moment de prendre sa forme définitive, ce qui lui donne une résistance égale à celle de l'acier.

L'expression « on met un pavillon sous pression » aura marqué le côté technique de l'exposition de Bruxelles. Un grand nombre de bâtiments ont été faits en précontraint. Le précontraint permet de construire « comme on met debout une tente de camping en tirant sur des ficelles, après avoir planté le mât. »

C'est ce qui explique la réaction d'un architecte, peu au courant des techniques modernes, qui s'exclama la semaine dernière, devant le pavillon de Le Corbusier :

— *Mais c'est impossible de faire des plans pour un truc comme ça !*

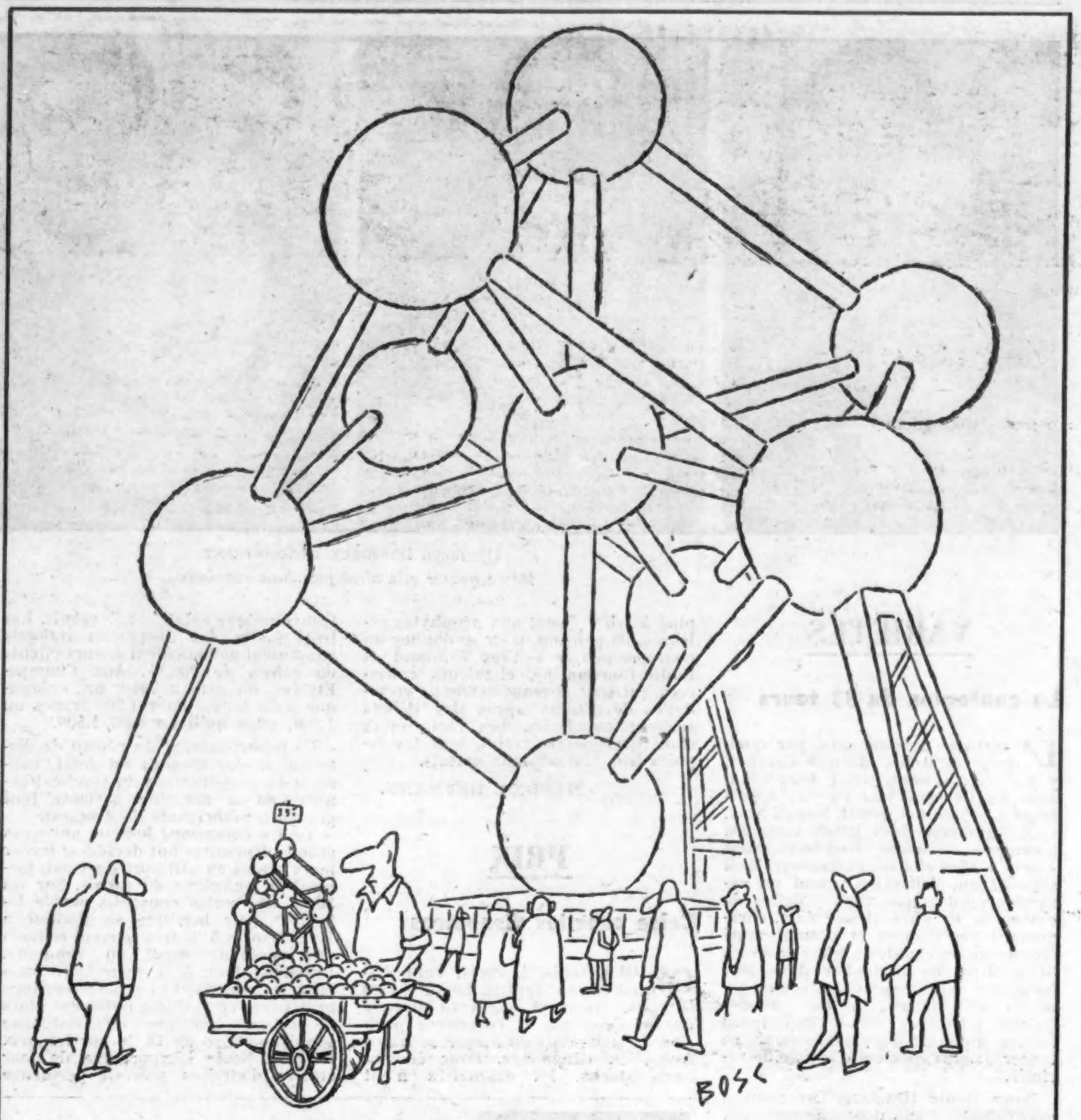
C'était vrai, bien sûr. Les architectes modernes préfèrent aux plans les maquettes. La libération des formes qu'autorisent les techniques nouvelles de construction ne saurait s'accommoder de simples épures.

Mais les nouveaux styles adoptés par les architectes — pavillons construits en équilibre sur un seul point d'appui, fuite devant la ligne droite et l'angle droit — s'imposent-ils ou sont-ils choisis pour surprendre ?

— *Il est nécessaire de concevoir dans un esprit moderne,* explique un professeur d'architecture aux Beaux-Arts. *Pour tous les grands programmes d'équipement, le prix de revient est colossal, et il est nécessaire d'économiser. Or, en réduisant le nombre des points d'appui, on obtient plus de place au sol et on peut utiliser l'espace au maximum.*

Cet espace, à Bruxelles, permettra de découvrir des pavillons qui ressemblent à des mobiles de Calder et à des hangars de science fiction : la coupole autoporteuse du pavillon de l'O.N.U. (procédé d'un ingénieur français), les voilures sur fil tendu du pavillon du Brésil, une poutre-voûte (qui porte sur un seul point) du pavillon du génie civil belge et, surtout, le pavillon français, qui est, de l'avis général, la plus remarquable réussite de l'exposition en dépit des difficultés qu'eurent à surmonter les techniciens lors de sa construction sur un terrain trop instable.

Dès cette semaine, ces constructions futuristes entrent dans notre vie quotidienne.



Bruxelles : l'obsession de l'atomium.

Maurice KOTLER
Premier Fourreur Français
à obtenir la carte d'exportateur

Il y a longtemps que les couturiers figurent en bonne place parmi les grands exportateurs, c'est la première fois qu'un fourreur obtient ce titre. Ce titre est bien mérité, puisque Maurice Kotler exporte plus de 60 % de sa production : importer un produit brut (les pelleteries) et grâce à des qualités de technicien indiscutées, en faire un produit fini dont les débouchés à l'exportation sont immenses, voilà ce que Maurice Kotler a résssi, ouvrant ainsi officiellement à cette industrie d'art les marchés à fortes devises.

Depuis longtemps Maurice Kotler était ambassadeur du goût et de la qualité française : il est représenté à Lima, Caracas, New-York, il vend ses toiles au monde entier et fait régulièrement des tournées de propagande à l'étranger — dont celle de cette année ne sera pas la moins glorieuse — puisqu'il présentera plus de 80 modèles des fourrures les plus rares, de merveilleux visons mutation « Emba », les zibelines, les chinchillas, les breitschwanz si soyeux composeront l'une des plus riches collections qu'un fourreur puisse actuellement présenter.

Cette tournée de propagande, car c'est bien de cela qu'il s'agit, propagande pour le goût français, commencera par la Belgique puis continuera par des horizons plus lointains : le Vénézuéla et le Pérou.

Dans ces deux derniers pays, la collection de Maurice Kotler sera présentée par des jeunes filles de la haute société au profit d'une œuvre de bienfaisance et sous la présidence effective de l'Ambassadeur de France.

Communiqué.

MÉDECINE

Rubéole, rhésus et malformations congénitales

La rubéole et le facteur Rhésus peuvent provoquer des malformations congénitales, aussi deux propositions ont-elles été faites, il y a peu, pour prévenir la naissance d'enfants infirmes. Elles n'ont pas eu de succès puisque l'une est toujours « en attente » dans les dossiers de la commission de la Santé de l'Assemblée nationale et que l'autre a été repoussée par une commission de médecins.

La rubéole est une maladie bénigne. Mais si elle est contractée par une mère au cours des sept premières semaines de la grossesse, elle peut altérer le développement du fœtus et déterminer de graves malformations congénitales — cardiaques, oculaires ou auditives.

L'exemple de Marijke, la petite fille aveugle de la reine Juliana, est là pour rappeler que l'enfant a 95 « chances » sur 100 de souffrir dès sa naissance de troubles graves.

Ce pourcentage est celui établi par le professeur Lamy, pédiatre et généticien français.

Voilà ce que le médecin devra dire à la future mère. Et aussi qu'il ne peut rien pour elle que lui demander d'attendre et d'espérer.

C'est ce qui a été décidé par la Commission de protection de l'enfance du Conseil permanent d'hygiène, qui a repoussé par 16 voix (celles des provinciaux) contre 13 voix (celles des Parisiens) le recours, dans ce cas, à l'avortement thérapeutique.

Devenir mère, ce n'est pas seulement mettre un enfant au monde, c'est l'attendre pendant des mois, se préparer mentalement à le recevoir.

La femme qui aura eu la malchance de contracter la rubéole aura *peut-être* un enfant aveugle ou sourd, ou cardiaque. Elle sera *à coup sûr* marquée par cette menace qui pèse sur elle.

Rh+ et Rh—

On peut dire, bien sûr, qu'il n'y a pas de « bon » avortement, que c'est toujours un risque, que le diagnostic de rubéole est parfois difficile et qu'il reste, en fin de compte, quelques chances d'assister à la naissance d'un enfant normal.

Mais il ne s'agit pas de rendre l'avortement obligatoire, mais de décider qu'il sera possible (dans le cas où la rubéole est certaine, trois médecins dont un expert, pourraient décider, sur la demande de la mère, que dans ce cas précis, l'interruption de la grossesse est souhaitable).

On peut comprendre que la crainte de voir s'étendre les indications possibles de l'avortement puisse être vive. Cela tient à des sentiments religieux et une répulsion violente.

On comprend moins la réticence qui se manifeste à l'égard d'un projet de loi déposé depuis longtemps et qui tendrait à rendre obligatoire le groupage sanguin des adolescents.

Les accidents liés à l'incompatibilité des Rhésus sont extrêmement fréquents, et ils sont très graves. Il s'en produit un sur 200 à 250 grossesses et certains se terminent par la mort de l'enfant. Les techniques modernes d'exsanguino-transfusion (remplacement total du sang de l'enfant plusieurs fois de suite) permettent de sauver un grand nombre de vies et surtout elles écartent presque complètement les risques de complications graves (lésions cérébrales pouvant conduire à l'imbécillité, à l'arriération mentale).

Mais pour qu'elles puissent être mises en œuvre, il faut qu'on soit prévenu. Les accidents n'ont lieu que si une femme Rh — porte un enfant Rh +, ce qui suppose que le père est lui-même Rh + (le facteur Rh est héréditaire).

Encore les accidents ne se produisent-ils pas à chaque fois qu'un homme Rh + et une femme Rh — conçoivent ensemble un enfant. Il faut d'abord, évidemment, que l'enfant lui-même soit Rh +. Mais même dans ce cas, pour des raisons complexes et parfois imprévisibles, la formation dans le sang de la mère des anticorps qui vont détruire le sang de l'enfant, ne se produit que dans 5 à 10 % des cas seulement. Mais il faut justement pouvoir détecter ces cas en surveillant systématiquement l'apparition des anticorps dans tous les cas dangereux (mère Rh —, père Rh +).

Comme ils n'apparaissent et ne deviennent nuisibles que dans les derniers mois de la grossesse, il est alors possible de provoquer un accouchement prématuré et, par l'exsanguino-transfusion, de sauver l'enfant.

Il ne s'agit plus, en face de ce projet, de répugnance, mais d'une résistance claire et positive de la Sécurité sociale, qui s'effraie des frais que cela comporterait. Pourtant le groupage sanguin n'est pas un examen particulièrement onéreux. Moins onéreux peut-être que l'entretien de tous les enfants arriérés ou déficients qui seraient le fruit de la négligence.

DOCTEUR KNOCK.

GANTS . TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

DANIELLE DARRIEUX ENREGISTRANT
Même quand elle n'est pas dans son bain...

VARIÉTÉS

La contagion du 33 tours

LA maladie a commencé par quelques cas isolés. Martine Carol, il y a deux ans, enregistrait deux chansons de Georges Van Parys ; c'était anodin, inhabituel, gentil. Magali Noël, après le succès de « Rififi chez les hommes », se lançait dans la chanson « sexy » avec charme et humour. Mais aujourd'hui, l'affection prend un caractère épidémique : les vedettes de cinéma se découvrent une voix, enregistrent des disques et croient ainsi être devenues chanteurs (ou « euses »). Si le droit de fredonner dans leur baignoire n'est pas contesté aux vedettes de cinéma, il faut avouer qu'elles n'ont pas toutes l'expérience (et les dons) indispensable pour se lancer dans la carrière d'artiste de variétés.

Dany Robin (Ducretet-Thomson) a gravé quatre faces dont une avec son mari Georges Marchal. Cela évoque la jeune - fille - de - bonne - famille - de - province qui, à l'issue d'un banquet de communion solennelle, chante en duo avec son chaste fiancé. C'est peut-être charmant, mais certainement pas concluant.

Ce n'est pas fini !

Les deux premiers super 45 tours de Jean-Claude Pascal (Pathé-Marconi) vont sortir prochainement avec des chansons inédites de Charles Trenet et Gilbert Bécaud. Le timbre est joli mais la personnalité encore peu affirmée : Dudan + Bécaud + Sablon = Pascal. C'est en tout cas agréable et il est certain que ses admiratrices seront heureuses de posséder ces autographes sonores. Jeanne Moreau, plus modeste, a enregistré un 78 tours ; il n'est pas à prévoir qu'elle récidive.

Dany Carrel et Françoise Christophe ont, paraît-il, un « très joli petit filet » de voix, Micheline Presles des cordes vocales de Sarah Vaughan dans la gorge, Marisa Pavan une forte personnalité de « crooner » féminin. Jusqu'à Jean Gabin à qui on a demandé d'enregistrer et qui n'a pas dit non !

Les seuls exemples « valables » sont Danielle Darrieux qui a *vraiment* une voix ravissante et qui fait un retour au disque avec des chansons de charme, et Gisèle Pascal, ex-jeune première d'opérette, qui va chanter avec Raymond Pellegrin.

Le point de vue des maisons de disques est facilement discernable : le nom, et par conséquent la publicité, de tous ces « jeunes chanteurs » n'est plus à faire. Quant aux néophytes célèbres, ils peuvent, pour se donner du courage, penser à Yves Montand et Eddie Constantine, chanteurs consacrés qui sont devenus acteurs... et vedettes de cinéma après des débuts souvent maladroits. Les réciproques étant quelquefois vraies, tous les espoirs leur restent donc permis.

DANIELE HEYMANN.

PRIX

Crise chez les disquaires

CHAQUE mois, à Paris, cinq disquaires font faillite. La ruée vers la résine de vinyl, qui avait marqué durant deux ans le commerce parisien du signe doré du disque, se transforme en débandade. Pour écouler leurs stocks, les disquaires n'ont trouvé qu'une solution : le rabais. Les trois quarts des disquaires français consentent actuellement à leurs clients un rabais de 20 %. Aux Champs-Elysées, on peut acheter un « classique pour tous » pour 1.200 francs ou 1.300, alors qu'il en vaut 1.500.

Ce pourrissement du réseau de distribution des disques est total, estiment les responsables du syndicat général de la machine parlante (qui groupe les fabricants de disques).

Tout a commencé lorsque plusieurs grands disquaires ont décidé de forcer leurs ventes en utilisant systématiquement la technique du rabais. Sur les 30 % de remise consentis par le fabricant, leur bénéfice se limitait à 10 % (moins 5 % très souvent ristournés personnellement au vendeur). Restaient donc 5 % pour faire marcher le magasin. Les grosses maisons pratiquant ce système obtinrent alors de certaines marques une ristourne supplémentaire de 10 % sur les prix de gros. Seule l'importance de leur chiffre d'affaires pouvait permettre aux grands disquaires de « tenir ». Les petits commerçants abandonnèrent les uns après les autres.

Pour réagir contre cette psychose, les gens du disque viennent de désigner leur « Monsieur Bons Offices », un personnage important de cette industrie, dont l'anonymat est soigneusement préservé, car d'immenses intérêts sont en jeu.

M. « Bons Offices » du disque devra choisir entre les deux moyens que préconisent les représentants des grandes marques :

● Obtention pour le disque de l'égalité avec le livre ; un prix marqué sur chaque disque.

● Annulation du décret Boisdé (août 1953) qui contraint les fabricants à vendre leurs produits à tous les détaillants, sans discrimination, même lorsque ceux-ci refusent de respecter un prix imposé.

Si cette annulation était obtenue, les fabricants de disques s'abstiendraient de livrer leur marchandise aux « pourrisseurs » du marché.

Il y a quelques jours, le syndicat de la machine parlante ayant accepté d'interdire les remises supplémentaires aux disquaires, puis suspendu sa décision, le drame éclata. Le 1er avril, Philips abaissait de 12 % le prix de ses disques des séries populaires. Ce qui était possible à cette marque, grâce à son usine ultra-moderne, ne l'était pas pour les firmes moins importantes.

Les grandes vedettes sont pour le moment les premières victimes de cette surenchère à la baisse. Elles interviennent indirectement pour régler le conflit, car leurs royalties sont fonction des prix de vente réels.

VITE

La guerre des Requiem

UNE guerre courtoise vient d'éclater : celle des « Requiem ». La firme « Vega » annonçait il y a quelques jours qu'elle allait procéder en l'église Saint-Louis des Invalides au premier enregistrement intégral du « Requiem » de Berlioz avec 300 exécutants, 40 micros, 1 kilomètre de câbles, 10 millions. Cet événement a eu lieu. L'Orchestre National de l'Opéra et les chœurs de la R.T.F. ont travaillé quatre jours sous la direction du maître Hermann Scherchen. Mais cet enregistrement qui sera sans doute remarquable n'est pas la *première* version intégrale du monument de Berlioz ! Il en existe déjà un, chez Pathé-Marconi, vieux de quinze ans. Il a été réalisé en trois jours (les 15, 16 et 17 septembre 1943) avec 290 exécutants en l'église Saint-Eustache. Coût : 828.950 francs (12 millions d'aujourd'hui). Dépense la plus considérable : 419.525 francs pour la location des tentures et tapis chez Borniol, destinés à insonoriser l'église. Les 22 faces de 78 tours de cette version ont été « repiquées » depuis en microsillons. Il ne semble pas que cette « guerre » doive être meurtrière car personne ne songe à regretter qu'il existe maintenant en France deux « intégrales » du « Requiem » de Berlioz.

PAN
9 h. 30 G. MILLETRE 20 h.
Premier Prix du Conservatoire
Disques - Electrophones
VOUS OFFRE
UN DISQUE MICROSILLON
17 cm. (935 francs)
DE VOTRE CHOIX
POUR TOUT ACHAT DE 5 000 FR.
(Un disque 30 cm. pour 15.000 fr.)
11, rue Jacob - DAN. 18-25
SAINT-GERMAIN-DES-PRES

BILLY NENCIOLI
GRAND PRIX 1958 DE L'ACADÉMIE DU DISQUE FRANÇAIS

Porte des Lilas
On ne trouve ça qu'à Paris
Les poteaux
Il a mis sa chemise blanche
Ça m'regarde
On lui a donné
Mais toi
Le pêcheur
Tante Amélie
Ils ont ri
Tu as pris
FS 1074

Exclusivité disques
PATHÉ MARCONI
Columbia

L'EMBARRAS DU CHOIX

YUSIRO ISHIHARA ET MIYE KITAHARA DANS « PASSIONS JUVÉNILES »
Un cri de rage

Les nouveaux spectacles.

THEATRE

LA CÉLESTINE, de Fernando de Rojas : Le plus grand mérite du Théâtre des Nations, et que l'on ne célébrera jamais assez, c'est d'être une sorte de musée *réel* et non point imaginaire du théâtre de tous les pays et de tous les temps. Nous ne connaissions guère « La Célestine » que par l'adaptation de M. Paul Achard, ce « Jivaro » de notre littérature : il a réduit les 21 actes de la pièce originale en 8 tableaux, comme il a fait des 2.000 pages des « Misérables » l'argument d'une pièce à grand (ou à moyen) spectacle pour la Comédie-Française. Or, en 1492, un siècle avant Shakespeare, Christophe Colomb découvre l'Amérique, et Fernando de Rojas, en écrivant « La Célestine », découvre à la fois les sources de notre roman et de notre théâtre. Un garçon rencontre une fille, il en tombe amoureux ; grâce à un valet astucieux et à une abjecte entremetteuse, il la séduit, mais hélas ! il meurt d'un accident, elle ne lui survit guère et l'entremetteuse est assassinée par ses complices au cours d'un règlement de comptes. C'est un scénario qui n'a pas d'âge et qui n'a pas de date, et dans cette œuvre-mère de la littérature européenne, Fernando de Rojas semble dessiner le prototype de notre roman depuis Daniel de Foe et de notre théâtre depuis Molière. La représentation très dépouillée donnée par le Théâtre de l'Eslava de Madrid faisait mieux sentir le poids de cette œuvre que ses couleurs ou ses nuances (au *Théâtre des Nations-Sarah-Bernhardt*).

CINEMA

LES BIJOUTIERS DU CLAIR DE LUNE (*voir la critique de* Denis Vincent).

PASSIONS JUVÉNILES : Loin derrière « les Portes de l'Enfer » ont fui « les sept samouraïs » pour laisser la place à un Japon moderne, où les jeunes gens traînent au son du jazz en soupirant : « *Quel pays barbant !* ». Ils boivent du whisky, se grisent de vitesse et d'amour, sont les petits cousins cyniques de ceux qui évoluent dans les films de Vadim, comme cette Elly aux yeux bridés, qui cherche la pureté auprès du frère timide de son amant, réplique exacte de la Brigitte perdue entre les frères ennemis de « Et Dieu créa la femme ».

Mais le film de Yanushi Nakahira, sans brillantes couleurs, sans déshabillés audacieux, est discret et pudique. L'érotisme est présent mais seulement suggéré. Autre nuance : l'histoire finit mal sans sourire complice à l'adresse du spectateur. Pas d'ironie ; un cri de rage. (*Studio de l'Etoile.*)

INCOGNITO : Héros fatigué mais toujours impeccable, même après avoir assommé dix-huit marins, vingt-trois policiers et trente-deux gangsters, fatigué mais « toujours prêt », votre dévoué Constantine ramasse les dames aux talents également rebondis qui lui tombent dans les bras.

Le scénario reste fidèle aux lois du genre : 1/3 bibliothèque rose, 1/3 série noire, 1/3 série blonde, avec juste un peu moins de whisky et un peu plus de faux dollars que d'habitude. Patrice Dally, le metteur en scène, n'a pas été inspiré par son sujet. Pourrait-on le lui reprocher ? (*Triomphe, Aubert-Palace, Les Folies, Gaumont-Théâtre, Le Lutétia, Palais-Rochechouart, Sélect-Pathé.*)

Si vous ne les avez pas encore vus.

THEATRE

VU DU PONT : Phèdre à Brooklyn (*Th. Antoine*).

UBU : Un canular géant. (*T.N.P.*)

MIGUEL MANARA: Don Juan converti par la poésie. (*Studio des Champs-Elysées.*)

CALIGULA : l'absurde poussé jusqu'au suicide (*Nouveau Théâtre de Paris*).

CRÉANCIERS : Strindberg règle des comptes de ménage (*Nouveau Théâtre de Poche*).

LE JOURNAL D'ANNE FRANK : le document poignant laissé par une petite fille (*Montparnasse*).

OURAGAN SUR LE CAINE : les militaires ont des cas de conscience (*Théâtre en rond*).

PATATE : Du meilleur Achard. (*Saint-Georges.*)

OSCAR : A la manière de Labiche. (*Athénée*).

CINEMA

LE BAL DES MAUDITS : Le jour de gloire n'est pas arrivé. (*Ermitage, Les Vedettes, Max-Linder.*)

MONTPARNASSE 19 : Une douloureuse vie de bohème (*Colisée, Marivaux*).

SAYONARA : La revanche de Mme Butterfly (*Publicis, Broadway, Vendôme*).

PONT DE LA RIVIÈRE KWAÏ : 7 oscars. (*Cinéac Ternes*).

ET DIEU CRÉA LA FEMME : Un beau B.B. (*Hollywood*).

KANAL : Odyssée dans les égouts de Varsovie. (*Cinéma d'essai Caumartin, Ursulines.*)

ARSENIC ET VIEILLES DENTELLES et TUEURS DE DAMES : Le deuil sied aux vieilles dames (*Champollion et Studio* 23).

CÉSAR : Pagnol dirige Raimu (*Denfert*).

FENÊTRE SUR COUR, LES 39 MARCHES : Pur Hitchcock (*Celtic*) - (*Noctambules*).

MAIGRET TEND UN PIÈGE : Simenon bien servi (*Astor, La Royale, Scarlett*).

LES MAUVAISES RENCONTRES : Il est difficile d'être jeune et lyrique. (*Cujas*).

EN QUATRIÈME VITESSE : Série noire nucléaire. (*Cardinet*).

QUEEN KELLY : premier érotisme de cinéma. (*Ranelagh*).

LE SEPTIÈME SCEAU : Magie suédoise (*Pagode*).

TORO : Pour les aficionados (*Ciné-Panthéon*).

TNP
PREMIERES REPRESENTATIONS DE
L'Ecole des Femmes
au Théâtre Montansier
à VERSAILLES
Samedi 19 avril à 21 heures
Dimanche 20 avril à 15 h. 30

NOUVEAU THEATRE DE POCHE
65, rue Rochechouart - PARIS (9e) - TRU. 34-18
STRINDBERG
15 DERNIERES
« *Il faut aller voir ces deux grandes pièces* » R. KANTERS.

LA PAGODE
57 bis, r. de Babylone - INV. 12-15
EN PREMIERE EXCLUSIVITE
Le Septième Sceau
d'Ingmar BERGMAN v.o.
Prix spécial du Jury, Cannes 1957

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
QUEEN KELLY (v.o.)
de Eric Von STROHEIM
avec E. Von STROHEIM et GLORIA SWANSON

FOLIES-BERGÈRE
NOUVELLE REVUE
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
(*sans augmentation de prix*)
Ecrire : 8, rue Saulnier

STUDIO des CHAMPS-ÉLYSÉES
15, avenue Montaigne - BAL. 00-87
MIGUEL MANARA
de MILOSZ

Cabarets Dancings

AGNÈS CAPRI 5, rue Molière, RIC 44-55 Nouveau Programme
et NICOLE LOUVIER

CLUB CH. ELYSEES Orch. Oscar CALLE et LE SENECHAL
T. l. j. thé dans. Soir. mercr., jeudi, vend., sam. dim.

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

S. SOLIDOR - H. BRY
CABARET - 4, rue Balzac - BAL. 21-95
Tous les soirs DINERS - 1.000 francs vin compris

Restaurants

BARON TZIGANE Orch. Budapest Cuisine hongroise
11, rue Godot-de-Mauroy - OPE. 86-72

CALAVADOS 40 Av. P. 1er Serbie JOUR ET NUIT..

GABY TAGADA CLUB 9, rue Delambre DAN. 81.52

LIDO ÉLY. 11-61 ÉLY. 11-62
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "PRESTIGE"
de P. Louis-Guérin & Frédéy

SARAH BERNHARDT
THÉÂTRE DES NATIONS
Du 17 au 27 avril inclus
LONDON'S FESTIVAL BALLET

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA

Lundi 21	18 h. 30	TRISTAN ET ISOLDE (en all.) Direct. : Hans Knappertsbusch
Mercr. 23	21 h.	SOIREE RESERVEE
Vendr. 25	18 h.	SIEGFRIED (en allemand) Direct. : Hans Knappertsbusch
Samedi 26	20 h. 15	LA FLUTE ENCHANTEE
Dim. 27	20 h. 30	DIALOGUES DES CARMELITES

OPERA-COMIQUE

Mercr. 23	20 h. 45	MADAME BUTTERFLY
Jeudi 24	20 h. 30	MIGNON
Vendr. 25	21 h.	SPECTACLE DE BALLETS
Samedi 26	20 h. 30	CARMEN
Dim. 27	14 h. 15	CIBOULETTE
Dim. 27	21 h.	LES PECHEURS DE PERLES

AU CINÉMA

LES BIJOUTIERS DU CLAIR DE LUNE

par DENIS VINCENT

Un film de Roger Vadim (*Normandie, Rex, Moulin-Rouge*).

Il ne faut pas chercher, dans le film de Roger Vadim, le climat, le décor ni l'époque où Albert Vidalie avait situé un très beau roman qui s'appelle « Les Bijoutiers du Clair de Lune », mais, bien étrangement, les deux œuvres finissent tout de même par se ressembler parce qu'elles nous montrent, d'un bout à l'autre, la lutte de la mort contre l'amour et la beauté. Hurepoix, grasse forêt, siècle dernier ont ici pour équivalent l'Espagne, des déserts de pierre, des villes sordides et admirables où vit, de nos jours, un peuple plus misérable que n'était le nôtre il y a cent ans. Des aubes déchirantes, des crépuscules de fin du monde, au loin un moulin de Cervantès.

Dans tout cela, B.B. qui apparaît sans nous faire attendre une minute, puisqu'on la voit dès avant le générique, qui arrive (d'un couvent dit-elle) avec dans ses valises des bikinis à couper le souffle au directeur des Folies-Bergère. L'instant d'après, elle sera en face du malheur. Et puis de l'amour, et puis du crime, du sang, de l'injustice, de la haine. Elle devra se sauver avec un homme qui n'est pas encore son amant, vivre (et là le film rejoint tout à fait le roman) seule avec lui, cachée dans une nature tantôt complice, tantôt hostile et infernale. Au loin de nouveau la mort les attend, qui choisira l'un d'eux, au hasard.

Défauts mineurs

On aimerait que le bien que l'on a à dire de ce film n'aille pas ensuite le desservir. Que si l'on parle romanesque des personnages, d'une constante fascination qu'exercent leur allure, leur mobilité dans l'image, leur accord ou leur désaccord avec le ciel, les lointains, la lumière — on ne s'entende pas ensuite rétorquer que le scénario a des faiblesses (c'est vrai), que Vadim ne s'arrête pas toujours à temps : quand un mort roule sur un escalier, il y a quelques marches en trop, quand l'écho frappe les montagnes, il y a quelques demi-secondes en trop aussi, et quand B.B. meurt — debout — on regrette de la revoir mourir encore couchée. Mais ce sont là des excès qui naissent comme ingénument sous la plume de ce cinéaste-écrivain.

On pourrait plus justement contester certains maniérismes du dialogue. Vadim a — disons-le sans rire — un grand art du muet. Il réussit à dire presque tout sans le secours des mots (et là on pourrait un moment réfléchir... se dire que, depuis que Prévert n'écrit plus de dialogues, le cinéma français a été frappé de ce qu'on prit d'abord pour une extinction de voix et qui semble bien, désormais, être plutôt l'aphasie). Aussi est-on un peu surpris par des mots trop lourds ou trop apprêtés, et qui trahissent plutôt qu'ils ne précisent le sentiment de qui les dit. Mais ce sont là des choses mineures.

Une B.B. botanique

Venons-en à B.B. dont on a coutume de dire qu'elle est belle et qu'elle joue mal. Elle est plus belle que jamais, et belle à volonté, c'est-à-dire tantôt jolie, tantôt superbe, tantôt drôle, tantôt animale, et même — dans la nature — botanique. Il est vain de se demander si elle est, sera, pourrait ou voudrait être une « grande dame des planches », une « comédienne à l'art consommé »... Elle fait à merveille ce qu'elle doit faire, elle dit les choses non pas comme « on » les dit, mais comme elle les dit. Peu importe que cela soit réglementaire ou non.

Va-t-on jamais se demander si le commandant Cousteau est vraiment commandant, et M. von Braun, père du satellite américain, vraiment ingénieur ? Qu'est-ce que cela peut faire ? Ce qui compte, c'est le phénomène, et Brigitte Bardot en est un — qui fut au départ un peu sidérant et légèrement incroyable, et puis, de film en film, de plus en plus convaincant. Mais, justement, au départ, elle avait déjà cet air de dire que c'était nous qui nous ferions à elle, et non pas elle à nous... Quelque part, dans le film, elle a cette réplique : « Ça compte, pour vous, ce que je pense ? » Eh bien ! oui, B.B., ça compte de plus en plus.

Il ne faut pas oublier Alida Valli. Surtout parce que Vadim veut qu'on y pense, tout le temps, qu'il a placé là cette étonnante allégorie de la vieillesse qui approche, de l'amour qui ne veut pas s'éteindre, de la beauté menacée par le temps. Ce n'est pas une femme âgée, pas encore, mais c'est un personnage vu de l'intérieur, d'un intérieur ravagé, d'une âme désertée, où il ne reste pas pierre sur pierre. Et quand Brigitte la regarde, et qu'elle regarde Brigitte, il se passe quelque chose. Quelque chose qui est, justement, caractéristique du talent de Vadim, du sens très vif qu'il a d'une réalité tout autre que celle à quoi s'accrochent ses confrères (sauf Bresson). D'un homme à qui on veut faire un total crédit car même s'il ne réussit pas à nous retenir tout le temps, il est, lui, constamment intéressé par ce qu'il cherche.

HOMMES

Irwin Shaw juge « Le Bal des maudits »

L'adaptation au cinéma du roman d'Irwin Shaw, « Le Bal des Maudits », posait un certain nombre de problèmes difficiles à résoudre. Le film est-il fidèle au livre ? Le trahit-il ? Le clan des « lecteurs » s'oppose assez vivement au clan des « spectateurs ». Il y a ceux aussi — ils sont nombreux — qui sont satisfaits du film comme du livre. Nous avons demandé son avis au principal intéressé : Irwin Shaw.

Voici ce qu'il a à dire :

« **JE n'ai pas la moindre idée de ce qu'ils ont fait de mon livre** », disait Irwin Shaw en se frayant un chemin jusqu'au dernier rang de la petite salle de projection du bureau de la 20th Century Fox, à Paris, quelques instants avant la première projection du « Bal des Maudits ». Il s'assit avec une certaine appréhension.

« J'étais en Europe pendant le tournage, mais je crois qu'ils se sont donné beaucoup de mal pour ne pas me rencontrer. »

Pendant le film, Shaw accueillit avec un certain nombre de gloussements les scènes de comédie et quelques répliques d'une ironie particulièrement grinçante. Mais il garda un silence profond — ainsi que les quarante-cinq personnes présentes — pendant les moments sérieux.

A la fin, après la belle mort de Marlon Brando, les lumières s'allumèrent ; les gens se levèrent et se dirigèrent vers la sortie par petits groupes calmes. Shaw s'étira, se secoua un peu — comme un chien qui sort de l'eau. Ses yeux étaient embués. « Eh bien ! qu'en pensez-vous ? », lui demanda-t-on. Avec un sourire légèrement ahuri et un mouvement des épaules, Shaw sortit lentement, en évitant de parler aux gens, souriant distraitement à ceux qui le saluaient, mais se refusant à tout commentaire.

Tout édulcoré

Le lendemain, dans l'après-midi, dans son appartement de l'hôtel Lancaster, un verre de scotch à la main, Shaw était plus communicatif :

IRWIN SHAW
« Je ne suis pas vraiment mécontent »

« Eh bien ! vous savez, c'est un film magnifique, dit-il. Vraiment magnifique à tous les points de vue : mise en scène, photographie, interprétation. Mon Dieu ! que Clift est bon ! Ne trouvez-vous pas ? Mais ce n'est pas mon livre, c'est tout ».

« Pourquoi ? Eh bien ! ils ont tout édulcoré, comme ils l'ont fait avec le personnage de Christian, l'officier nazi. Je voulais montrer, dans mon livre, comment un individu normal et sympathique, une fois qu'il s'est laissé séduire par le mal — dans ce cas précis, la philosophie nazie — est lentement détruit par lui. Comment cet individu en arrive, parce qu'il a accepté cette philosophie, à torturer, trahir, dénoncer. Mais il n'y a rien de cela dans le film. Dans le film, il ne tue pas une seule personne. Le jeu de Brando y est pour beaucoup : il rend le personnage trop sympathique et trop aimable. Je suppose que c'est normal. Tout acteur veut être aimé de son public mais, mon Dieu, cela transforme complètement ce que je voulais dire.

« Dans le film, on montre Christian se ralliant au nazisme dans l'espoir qu'il améliorera les conditions sociales en Allemagne. On comprend clairement, au fur et à mesure du film, qu'il ignore complètement les crimes commis en son nom. Il se révolte petit à petit contre son activité de policier arrêtant des jeunes Français pour les envoyer dans les camps de travail, mais il croit toujours en son devoir de soldat allemand jusqu'à ce qu'il découvre le chef d'un camp de concentration qui affirme également ne faire que son devoir de soldat allemand en envoyant mille personnes par jour à la chambre à gaz. Dans une crise de conscience, Christian détruit son fusil et s'élance à travers les bois en direction de voix américaines, recherchant la mort comme une expiation.

Quelle fille !

« Prenons ce que je voulais dire sur la corruption à Berlin. Cette scène de séduction entre Brando et cette belle fille — mon Dieu ! comme elle était belle ! Quelle fille ! Elle est la Gretchen que j'ai décrite, et elle aurait pu, je crois, jouer la fille à qui je pensais en écrivant. Quoi qu'il en soit, cette scène de séduction était merveilleuse, mais cela faisait penser à une aventure entre l'employé et la femme du patron. On n'y voit ni la dégradation, ni la corruption, ni la drogue. Ils auraient pu rendre tout cela tellement plus explicite : les cadeaux, fourrures, alcool, bijoux provenant de tous les fronts allemands, des officiers de haut rang, et son travail au Ministère de la Propagande. »

Shaw se leva pour se verser un autre verre. C'est un homme solide, rude, qui pourrait être un mélange de Raf Vallone et d'un boxeur poids moyen. Avec son visage coloré par un mois de sports d'hiver, il se dégage de lui une incroyable vitalité et une bonne humeur familière.

« Et regardez la fin — la mort de Christian. Il n'aurait jamais eu l'intention de se rendre. Son intention — mon intention — était qu'il continue à se battre. Il ne devait jamais abandonner.

La jeune Française

« Je ne sais pas ce que les Français penseront du film. Vous savez que, dans le livre, Françoise, la jeune Française, n'accepte Christian que lorsqu'il est blessé, meurtri, épuisé. C'est un réfugié qu'elle met dans son lit, et non ce Brando bien nourri et bien portant. Cela enlève toute signification à son acte. Et c'est l'amertume de Christian lorsqu'il réalise qu'elle ne l'a accepté que parce qu'il est un réfugié et non plus un représentant de l'armée allemande, qui le pousse à s'en aller et à la dénoncer avec les autres. »

Shaw secoue la tête tristement :

« Dans le film, il laisse les deux femmes s'en sortir...

« Le personnage joué par Clift, Noah Ackerman, est ce qu'il y a de meilleur dans le film. Il est ce que je voulais qu'il soit et ils l'ont rendu fidèle aux intentions du livre. Clift est terriblement, terriblement bon. C'est dommage qu'ils aient fait cette fin-qui-finit-bien, avec le bébé à la fenêtre. Ackerman était le bien. Il devait symboliser le sacrifice exigé par la guerre. La fin que j'avais écrite aurait été bonne pour un film : Whitacre portant le corps d'Ackerman dans ses bras, comme un sacrifice à l'autel. Ça, ç'aurait été une fin. Mais ils l'ont ratée. »

Shaw haussa les épaules.

Vendre mon livre

« J'ai écrit un scénario d'après « Le Bal des Maudits ». J'y avais mis tout ce qu'il y avait dans le livre, presque tout, mais personne n'en a voulu. Ils l'ont acheté, mais n'ont pas voulu l'utiliser. C'est compréhensible, évidemment. Un film tout à fait fidèle au livre aurait gêné trop de gens. Il y a des choses quand peut dire avec beaucoup de force dans un livre, mais qu'on ne peut pas représenter en grand sur un écran.

« Vous savez, je ne suis pas vraiment mécontent du film, même s'il n'a rien à faire avec mon livre. C'est beau, sérieux, et d'une grande qualité. Cela incitera les gens à avoir plus d'estime, je l'espère, pour les films américains, et je suppose que cela fera vendre mon livre. Alors pourquoi me plaindrais-je ? N'est-ce pas ? »

ALLEMAGNE

817 millions de spectateurs

ROMY SCHNEIDER a passé la semaine à Paris. Les foules n'ont pas fait la haie pour l'apercevoir, et la nouvelle ne s'est pas étalée en gros titres à la « une » des journaux français. A la descente d'avion, si on ne lui avait pas rapidement mis un gros bouquet de fleurs dans les bras, on l'aurait sans doute prise pour l'hôtesse de l'air.

Brigitte Bardot dans « Les Bijoutiers du clair de lune »
« Ça compte, pour vous, ce que je pense ? »

Et pourtant, cette jeune fille sage au sourire discret, toujours accompagnée de son chaperon maternel, est la vedette la plus populaire d'Allemagne, où 817 millions de spectateurs vont chaque année au cinéma (contre 400 millions seulement en France).

En dix ans, le marché allemand est devenu le plus important d'Europe. Les chiffres sont éloquents. En 1945, l'Allemagne possédait 1 150 salles, représentant 402 000 places. En 1956, elle possède 6 438 salles pouvant accueillir 2 658 000 personnes. (La France possède 5 701 salles et 2 738 000 fauteuils, mais leur exploitation est loin de présenter la même prospérité puisque le nombre des spectateurs n'est que de la moitié.)

En 1946, l'Allemagne produisait un film en noir et blanc. En 1956, dans ses studios entièrement reconstruits, elle produisait 43 films en noir et blanc et 66 films en couleurs dont un en cinémascope.

Moitié prix

Fonctionnant sans loi d'aide (l'Allemagne est un des rares pays d'Europe où le gouvernement refuse la loi d'aide), les productions n'atteignent pas les devis astronomiques habituels à Paris. Le metteur en scène Trenker réalise actuellement un film en couleurs pour 750 000 DM., soit 75 millions. Le prix en France en serait au minimum du double.

La firme allemande qui a réalisé en coproduction avec Pathé le film « Casino de Paris » assurait qu'une journée de studio à Paris coûtait quatre fois plus cher qu'une journée de studio à Munich.

L'absence de loi d'aide empêche cependant les coproductions, et cette année dix films au plus ont été réalisés de cette manière.

Une cinquantaine de films français, distribués en Allemagne, y sont particulièrement appréciés. Après Martine Carol, Françoise Arnoul, Raymond Pellegrin, Daniel Gélin et Jean Marais, qui faisaient les plus grosses recettes en Allemagne, la vogue est maintenant à Bardot et à Constantine, que l'on s'arrache chez les exploitants allemands.

A l'image de sa vedette

Le cinéma allemand exporte quelques vedettes qui font des carrières internationales : Maria Schell, Curd Jurgens en tête, mais aussi Lilli Palmer, Liselotte Pulver (sous la direction de Jacques Becker), O.E. Hasse (Vadim), Karlheinz Bolhm (Habib), Hildegarde Neff (Allégret), O. W. Fischer (Dassin), etc. Il exporte peu de films.

Sur cent vingt-cinq films produits en 1957, seize seulement ont été distribués en France dont certains uniquement en province. Car ce cinéma si riche en techniciens, si bien équipé, si goûté du public national, est, à l'image de sa vedette préférée, d'une fadeur conventionnelle rebutante. « Bal à l'Opéra », « L'Auberge du Cheval blanc » et « Les Aventures de Sissi », qui ont fait de Romy Schneider une grande héroïne, sont presque des contes de Perrault où les châteaux et les fastes ont plus d'importance que l'histoire.

Les titres à venir n'indiquent aucun bouleversement : « Pour l'amour d'une reine », « Châteaux au Tyrol », remake de « Mayerling », etc.

Le cinéma allemand se révèle ainsi plus indigent que le cinéma polonais, japonais ou suédois. Tout a été reconstruit, mais aucun courant culturel ne traverse les bâtiments neufs.

Dans ce pays sans capitale, où l'activité se disperse entre Hambourg, Munich et Berlin, il manque un centre de création artistique. L'élite intellectuelle n'a pas de lieu de rencontre, pas d'échanges, pas de point de repère.

Réalisateurs, scénaristes, dialoguistes, tous ceux qu'en Allemagne on nomme les « collaborateurs de création », cherchent seuls des voix qu'ils n'entendent pas.

MICHELE MANCEAUX.

MUSIQUE

Un galop d'essai

Entre le 18 avril et le 9 mai, l'Opéra annonce six représentations wagnériennes en allemand: deux de « Tristan », deux de « Siegfried » et deux du « Crépuscule ». Au pupitre, comme les années passées, Hans Knappertsbuch qui vient de fêter son soixante-dixième anniversaire. C'est le seul survivant de ce que les mélomanes ayant atteint la cinquantaine sont tentés d'appeler la « vieille garde wagnérienne », où figuraient, en outre, Furtwängler, Toscanini, Kleiber et Clemens Kraus. En réalité, c'était là, depuis les Liszt, les Bülow, les Richter, les Hermann Levi des créations wagnériennes de Weimar, de Munich et de Bayreuth, au moins la troisième « vieille garde ». Et parmi les jeunes, un Solti, un Cluytens, un Karajan, un Sawallisch sont venus prendre la relève ! Cette légende des « vieilles gardes » tient un peu de la psychologie enfantine des contes sur le « bon vieux temps ».

« Il y croit »

Mais Knappertsbusch est un grand seigneur, à la fois ardent et autoritaire. Il a la respiration large, le souffle puissant et lyrique qui en font l'interprète rêvé de Wagner et de Strauss. Lorsqu'il dirige, « il y croit » et cette foi se transmet à l'orchestre et au plateau avec une force jamais en défaut.

Cette année, à Paris, il aura sous sa direction non seulement quelques chanteurs allemands réputés, mais aussi, de l'Opéra, Régine Crespin, Rita Gorr et Denise Scharley, qui donneront la réplique en allemand à leurs camarades d'outre-Rhin. Les deux premières ont été engagées par Wieland Wagner pour le prochain festival de Bayreuth, et les représentations parisiennes seront pour elles le plus utile des galops d'essai. En effet, à Bayreuth, leur responsabilité sera grande. Connaissant la méfiance de ses compatriotes — souvent, hélas, justifiée ! — à l'égard de nos artistes du chant, Wieland Wagner vient de déclarer dans une conférence de presse qu'il avait été obligé de faire appel à Régine Crespin, à Rita Gorr (et à Ernest Blanc), après avoir constaté que « le réservoir germano-américain d'interprètes wagnériens avait tendance à s'épuiser » !

ANTOINE GOLEA.

GALERIE ROMANET
La plus belle galerie de Paris
PRADIER
18, Av. MATIGNON

BERNHEIM Jeune-DAUBERVILLE
27, avenue Matignon - 83, Faubourg-Saint-Honoré
TRISTANI
ŒUVRES RECENTES

Galerie VENDOME
12, rue de la Paix
THIOUT
Jusqu'au 6 mai

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS
TAMAYO
Peintures récentes

GALERIE ARNAUD
34, rue du Four - PARIS (6e)
Martha PAN

GALERIE RENE DROUET
DOUKING
104, Faubourg-Saint-Honoré - Du 15 au 26 avril

Tous objets d'Art nègre
(Anciens et Modernes)
GALERIE TONGOH
B. P. 894
DOUALA (Cameroun)
(Renseignements contre 2 coupons-réponse internationaux pour frais)

Galerie Louise LEIRIS
47, rue de Monceau - LAB. 57-35
Suzanne Roger
Vernissage le vendredi 18 avril

GALERIE DU DRAGON
19, rue du Dragon
DOLLY PERUTZ
Œuvres graphiques

CALENDRIER DES GALERIES D'ARTS

GERARD MOURGUE
9, avenue de l'Opéra - OPE. 52-07
HELENE GALLET
Jusqu'au 29 avril

LA HUNE, 170, boulevard Saint-Germain - LIT. 35-85
BOIS EN COULEURS de
BOZZOLINI

PRO ARTE présente 8, rue de Miromesnil
HOMMAGE A VAN MOPPES
et « AUTOUR DE VAN MOPPES »

DENISE RENE 124, rue La Boëtie
AGAM

LE CRI D'UN

« Trybuna Ludu », organe du comité central du Parti communiste polonais, vient d'attaquer le jeune écrivain Marek Hlasko, accusé soudain d'être un « élève d'Orwell, qui nie le sens humaniste du socialisme ».

En Pologne, Marek Hlasko, qui a vingt-cinq ans, est célèbre comme Françoise Sagan en France. Une génération d'après guerre s'est reconnue et a retrouvé ses problèmes dans ses nouvelles et ses films, comme les jeunes Américains se sont reconnus dans les romans de la « Beat Generation » et les jeunes Anglais dans les œuvres des « angry young men ».

Marek Hlasko fait un court séjour à Paris. Il est venu à « L'Express ». Voici le texte de notre entretien avec lui.

L'Express. — Les journaux russes et polonais viennent de publier des critiques violentes contre votre livre « Les Cimetières », qui a paru récemment à Paris en langue polonaise. Or vous êtes considéré en Pologne comme l'un des principaux représentants de la « Nouvelle Vague » polonaise. Ces attaques nous intéressent parce qu'elles prouvent qu'il y a un conflit. Nous voudrions savoir quelles sont, à votre avis, les racines de ce conflit ?

M. HLASKO. — Il est absolument normal que dans les pays totalitaires les politiciens et les écrivains soient aux antipodes les uns des autres.

L'Express. — Quelle est votre définition du pays totalitaire ?

M. HLASKO. — Pour moi, c'est la réalisation d'une idéologie sans aucun scrupule de méthode.

L'Express. — Est-ce que c'est une situation que vous considérez comme sans issue ? Ou est-ce que vous voyez une manière de la résoudre ?

M. HLASKO. — La tactique est une chose très bonne en politique, mais elle ne mène absolument à rien en littérature.

L'Express. — Vous envisagez de rentrer en Pologne ?

M. HLASKO. — Sans aucun doute oui, et sans aucun égard pour les conséquences que cela peut comporter.

L'Express. — Avez-vous été communiste ?

M. HLASKO. — Il n'y a pas de communisme.

L'Express. — Avez-vous appartenu au Parti communiste ?

M. HLASKO. — Non.

« J'écrirai de toute manière... »

L'Express. — Quels sont vos désaccords avec la ligne littéraire qui a été imposée par le réalisme socialiste ?

M. HLASKO. — Ce n'est pas moi qui puis répondre à cette question.

L'Express. — Pourquoi ?

M. HLASKO. — Il est absolument clair que le réalisme socialiste est un non-sens parfait. Cela n'existe pas dans la littérature des choses comme le réalisme, le néo-réalisme... La culture est une chose indivisible.

L'Express. — Quels sont les écrivains que vous aimez ou qui vous ont influencé ?

M. HLASKO. — Je ne sais pas lesquels m'ont influencé ; mais si je dois dire lequel j'aime le plus, c'est sûrement Dostoïevsky. Si on lit « Les Possédés », on a l'impression maintenant que ni Koestler, ni Orwell, ni personne n'est allé plus loin que Dostoïevsky.

L'Express. — Vous mentionnez Koestler et Orwell. Est-ce qu'on peut lire librement leurs œuvres en Pologne ?

M. HLASKO. — Oui. Ces livres ne sont pas vendus, mais ils sont colportés, et au fond tous les gens qui s'intéressent à la littérature les connaissent.

L'Express. — Est-ce que vous avez lu des écrivains français contemporains ? Qu'en pensez-vous ?

M. HLASKO. — Sartre et Camus dans des traductions polonaises. J'ai lu peu de littérature contemporaine ; mais j'ai lu beaucoup d'autres littératures françaises, du XIX[e] siècle en particulier.

L'Express. — Est-ce que les intellectuels polonais s'intéressent à la littérature occidentale ?

M. HLASKO. — Oui.

L'Express. — Est-ce qu'il y a des écrivains russes qui sont estimés parmi les contemporains ?

M. HLASKO. — Je ne peux vous dire de noms. Mais si ceux-là pouvaient écrire, ils pourraient faire une grande littérature grâce à l'atroce expérience qu'ils ont acquise. C'est plutôt un sentiment de confiance de ma part ; un sentiment de crédit...

L'Express. — La « Litteratournaïa Gazetta » (1) a qualifié votre style de « réalisme sans épithète » en contradiction avec le réalisme « socialiste ». Que pensez-vous de cette définition ?

M. HLASKO. — Je ne puis pas prendre au sérieux des critiques littéraires venant de la « Litteratournaïa Gazetta ». Qu'ils écrivent du bien ou du mal de moi, cela n'a aucun poids.

L'Express. — Avez-vous l'impression qu'en Pologne vous pourrez continuer à écrire et à avoir une influence quelconque en tant qu'écrivain ?

M. HLASKO. — Il ne faut pas exagérer l'influence de la littérature. Mais quand je retournerai en Pologne, j'écrirai de toute manière.

L'Express. — Mais croyez-vous que vous pourrez continuer à publier en Pologne ?

M. HLASKO. — Je ne peux pas prévoir les faits. La littérature du réalisme socialiste prévoyait des faits, qui ont tous été renversés.

L'Express. — Pourquoi voulez-vous retourner en Pologne, puisque d'après votre définition la Pologne est un pays totalitaire dans lequel vous doutez de pouvoir vous exprimer ?

M. HLASKO. — J'ai le souvenir de ce que j'ai vécu là-bas.

L'Express. — Mais est-ce que vous ne pourriez pas vivre avec ces souvenirs en France par exemple où vous pourriez continuer à écrire ?

M. HLASKO. — Un écrivain sans sa patrie n'est rien. La Pologne est un pays extraordinaire pour un écrivain, et cela vaut la peine de supporter toutes les conséquences pour vivre dans ce pays et l'observer.

L'Express. — Vous avez l'impression qu'il y a une forme d'action possible, littéraire ou autre, contre le régime totalitaire que vous décrivez comme étant sans scrupules ?

M. HLASKO. — J'ai bien peur d'être incapable de répondre à des questions pareilles.

L'Express. — Croyez-vous que le totalitarisme s'est tout de même libéralisé depuis 1956 ?

M. HLASKO. — Sans aucun doute : oui.

L'Express. — Dans quels domaines ? Politique ou littéraire ?

M. HLASKO. — Ce sont des choses qu'on ne peut pas diviser : dans l'un et dans l'autre.

L'Express. — D'une de vos nouvelles on a fait un film...

M. HLASKO. — On a fait une série de films de mes nouvelles.

L'Express. — Est-ce que vous comptez travailler pour le cinéma ? Est-ce que c'est un moyen d'expression pour un écrivain en Pologne ?

M. HLASKO. — Naturellement oui.

L'Express. — Plus direct peut-être que la littérature ?

M. HLASKO. — Sûrement oui.

« Ce qui nous unit : le désespoir »

L'Express. — Comment intervient la censure en ce qui concerne les films ?

M. HLASKO. — Elle assassine.

L'Express. — Au point de vue littéraire, avez-vous eu des difficultés de publication ?

M. HLASKO. — Deux livres que j'avais écrits ont été retenus et n'ont pas pu être édités.

L'Express. — Pourriez-vous nous dire très brièvement ce que vous avez voulu exprimer dans les récits « Les Cimetières » et « Le suivant au paradis » ?

M. HLASKO. — J'ai peur qu'il n'y ait du cabotinage dans ma réponse : je voudrais mettre les gens en garde contre le totalitarisme.

(*Arrivée du photographe : M. Hlasko insiste très vivement pour qu'on ne le photographie pas.*)

L'Express. — Pourquoi ne voulez-vous pas vous laisser photographier ?

M. HLASKO. — Je n'aime pas mon visage.

L'Express. — Vous êtes bien obligé de vivre avec...

M. HLASKO. — ...Sans agrément.

L'Express. — Quel âge avez-vous ?

M. HLASKO. — 25 ans.

L'Express. — Comment avez-vous été amené à faire de la littérature ?

M. HLASKO. — Ma voie vers la littérature a été très différente de celle suivie par mes collègues en littérature en Pologne. Je n'y suis pas venu d'en haut ; j'y suis venu du bas en allant vers le haut ; et quand j'ai commencé à écrire, j'avais déjà vu tant de faits qu'il m'était absolument impossible de croire aux vérités officielles.

L'Express. — Dans le mouvement littéraire polonais, est-ce que vous vous sentez isolé ou est-ce qu'il y a plusieurs jeunes écrivains qui travaillent dans la même direction que vous ?

M. HLASKO. — Je suis incapable de dire si je suis isolé ou si je ne le suis pas. Je crois que le drame actuel de la Pologne, c'est qu'il n'y a pas de génération. Une « génération », cela suppose des gens qui auraient une idée commune pour laquelle il vaudrait la peine d'agir. Au fond, ce qui nous unit, c'est la désillusion ; c'est un sentiment de « sans espoir » : c'est bien trop peu pour être un moteur d'action. Et une génération qui n'agit pas n'est pas sujet, mais objet.

L'Express. — Est-ce que vous croyez que, dans d'autres pays, il y a des jeunes qui composent une « génération » ?

M. HLASKO. — Je crois seulement aux faits. Donc, je ne peux pas vous répondre.

M. CZAPSKI. — Hlasko est extrêmement méfiant à l'encontre de toutes les généralisations créées par l'imagination. C'est pour cela qu'il ne peut répondre que lorsqu'on touche à des faits qu'il connaît.

M. HLASKO. — Le plus grand malheur du totalitarisme, c'est qu'il tue l'imagination.

« Se saouler pendant deux heures »

L'Express. — L'attitude de M. Hlasko au cours de cette conversation témoigne d'une très grande méfiance. La concision brutale de ses réponses, son désir de n'être pas photographié, tout cela est significatif...

M. HLASKO. — J'ai extrêmement peur qu'on ne prenne cette méfiance pour une espèce de pose. Mais ce que je sens le plus profondément et que je sens tout particulièrement ici dans cette salle, c'est la dramatique impossibilité de transmettre sa propre expérience.

Pour moi, les intellectuels que je rencontre ici sont des intellectuels qui réagissent à ce qui se passe dans ce monde là-bas exclusivement du point de vue de leur attitude morale, mais ils n'ont pas cette terrible expérience de chaque jour. C'est pour cela que j'ai l'impression d'être tout à fait dans l'impossibilité de leur dire quoi que ce soit. Si je leur disais que le rêve le plus fort de l'ouvrier est de se saouler pour, pendant deux heures, s'oublier, s'oublier tout à fait, ils ne me croiraient pas ; mais pourtant c'est un fait. Le malheur d'un homme qui vit dans un pays totalitaire, c'est le sentiment, qui ne le quitte pas, du grotesque et du ridicule de soi-même... la réduction des rêves... la réduction des désirs... une atrophie morale... l'impossibilité de réagir aux cochonneries qu'on voit à chaque pas chaque jour...

Les grands écrivains dans le genre de Malraux, Koestler ou Orwell voyaient quand même le monde à travers des catégories héroïques. Pour moi, tout cela est dégoûtant et ridicule à l'extrême. Avant tout, ridicule ! L'acceptation de la vérité de sa propre vie est la chose la plus dure qui puisse être. La seule chose que puisse faire un homme qui n'a pas de perspective, c'est de se défendre devant cette vérité. En Pologne, dans une ville de province, on a brûlé mes livres...

L'Express. — Pourquoi écrivez-vous ? Pour vous défendre...

M. HLASKO. — Je ne saurais vous répondre.

L'Express. — Est-ce que c'est pour vous défendre de cette situation ou pour essayer de l'analyser pour les autres ?

M. HLASKO. — Je fais le protocole du procès contre l'homme, pas contre l'homme en général, ce serait ridicule de ma part ; contre les formes de vie qui abaissent l'homme.

L'Express. — Avez-vous l'impression, en France, de trouver un autre homme qu'en Pologne ?

M. HLASKO. — J'en suis profondément convaincu.

L'Express. — Quelles sont les grandes différences que vous constatez ?

M. HLASKO. — Je pense qu'ici les gens sont capables, au moins un peu, de retirer un élément de joie de la vie. Cela peut vous sembler très naïf, mais je le sens comme ça.

(1) Publication littéraire soviétique.

JEUNE POLONAIS

par MARC HLASKO

L'Express. — Nous voudrions encore vous poser une question sur la Pologne. Tout à l'heure, vous disiez que le régime s'était quand même libéralisé en Pologne. Dans la mesure où cette libéralisation est une amélioration, est-ce que vous ne considérez pas que vous avez un rôle à jouer pour la faciliter ?

M. Hlasko. — Quand le XX[e] Congrès a découvert des choses qui nous étaient inconnues et qui étaient aussi inconnues de l'Occident, nous avons eu quelques semaines de révélation. Mais la littérature a besoin de plusieurs années pour digérer ces choses.

L'Express. — Est-ce que la politique vous intéresse ?

M. Hlasko. — La politique m'intéresse tout autant que l'homme qui conduit un tramway, que le souteneur dans la rue, que l'homme qui mène un wagon sur une ligne de chemin de fer.

L'Express. — Est-ce que vous avez jamais eu une activité politique ?

M. Hlasko. — J'ai une fois emprunté mille zlotys à un membre du Parti, et je ne les lui ai jamais rendus... C'est tout ce que j'ai eu à faire avec la politique...

L'Express. — Est-ce que vous avez eu des contacts avec les milieux « Po Prostu » (2) ?

M. Hlasko. — J'étais rédacteur littéraire de ce journal. Ensuite j'ai travaillé à la revue « L'Europe », cette revue qui a été assassinée avant de naître.

L'Express. — Que signifie pour vous l'affaire « Po Prostu » ?

M. Hlasko. — C'est un symptôme d'échec.

L'Express. — Est-ce que vous rêvez d'un changement de la condition humaine en Pologne et dans quel sens souhaitez-vous ce changement ?

M. Hlasko. — Je préfère ne pas répondre : je n'oserais pas répondre franchement et sérieusement. Je voudrais seulement dire une chose : c'est que j'aurais un très grand désir d'avoir tort sur toutes les choses mauvaises que j'ai dites. Je préférerais être menteur.

L'Express. — Quand nous vous demandons quel est l'envers de votre désespoir — parce que le désespoir est forcément l'envers de quelque chose — vous nous dites que vous ne pouvez pas répondre : ce n'est pas une position soutenable !

M. Hlasko. — J'ai 25 ans ; j'ai commencé à travailler à 13 ans ; j'ai vécu au cours de ces 25 ans dans un monde parfaitement anormal. Qu'est-ce que je peux rêver après cela ?

L'Express. — Dans la mesure où vous considérez que c'est un monde anormal, vous devez bien vous faire une idée d'un monde normal. C'est cette idée que nous voudrions vous voir préciser.

M. Hlasko. — Je ne sais pas ce qu'est le monde normal... mais je voudrais vivre dans un monde où un geste d'amitié ne se transforme pas en geste d'autodestruction.

L'Express. — Croyez-vous que la démocratie de type occidental soit préférable au système politique totalitaire ?

M. Hlasko. — Je suis ici à l'étranger, et je suis resté trop peu de temps pour pouvoir sérieusement répondre à une question comme celle-là. La moralité de l'homme est mesurée par la distance entre la réalité et le rêve... mais ce qui fait l'homme c'est de prendre sur soi de combattre pour ce rêve.

L'Express. — Est-ce que c'est la première fois que vous quittez la Pologne ?

M. Hlasko. — Oui.

L'Express. — Est-ce qu'on peut vivre en Pologne juste en écrivant, ou est-ce que les jeunes écrivains en général ont un autre métier ?

M. Hlasko. — On peut très bien. Moi, j'étais très bien placé en Pologne, mais ce qui me procurait le plus d'argent c'était de travailler pour le cinéma... J'ai fait trois films, seul, et quelques-uns en équipe.

« Je ne parle au nom de personne »

L'Express. — Vous avez dit que vous aviez commencé à travailler à 13 ans ?

M. Hlasko. — Oui. J'ai travaillé comme chasseur dans une boîte de nuit, puis comme chauffeur de taxi pendant six ans, et puis comme mécanicien. Du reste, le second récit qui vient de paraître ici : « Le suivant au paradis », est justement l'histoire des chauffeurs de haute montagne qui amènent le bois dans des voitures si délabrées qu'à vrai dire ce n'était que des tas de ferraille : ils se tuent les uns après les autres. Ce récit est très lié à ma biographie.

L'Express. — Un livre de vous doit paraître chez Julliard, n'est-ce pas ?

M. Hlasko. — Oui, c'est un recueil de courts récits. Je crois qu'il y en a 12, mais je ne sais pas encore exactement.

L'Express. — Puisque vous êtes en France depuis peu de temps, Monsieur Hlasko, avez-vous des questions à nous poser ? Nous vous avons beaucoup interrogé ; nous sommes prêts maintenant à répondre à vos questions.

M. Hlasko. — Je voudrais vous demander une seule chose : avez-vous l'impression qu'il y ait une possibilité de créer quelque chose entre l'Occident et l'Orient pour liquider cet enfer ? Pour changer cet enfer ?

L'Express. — Oui, nous sommes persuadés qu'il est possible de modifier la situation sociale, en Occident et dans les pays orientaux. Nous pensons que la seule possibilité qui existe consiste à multiplier les contacts politiques, culturels, etc. entre nos pays. Un des pays les plus importants pour les Français dans ce domaine, c'est la Pologne : nous croyons qu'entre la France et la Pologne il y a des possibilités d'accord, qui peuvent probablement modifier beaucoup la situation polonaise et peut-être aussi la situation en France. C'est pourquoi, de notre point de vue, nous croyons que l'expérience Gomulka est très importante.

M. Hlasko. — Qu'est-ce que vous entendez par l'expérience Gomulka ? Est-ce que c'est l'expérience de la prise de la direction d'une affaire qui a fait banqueroute ?... Est-ce que vous avez l'illusion que l'Occident peut aider d'une manière quelconque la Pologne, même si elle est toujours dans la périphérie du monde soviétique ?

L'Express. — Il n'y a aucun doute là-dessus.

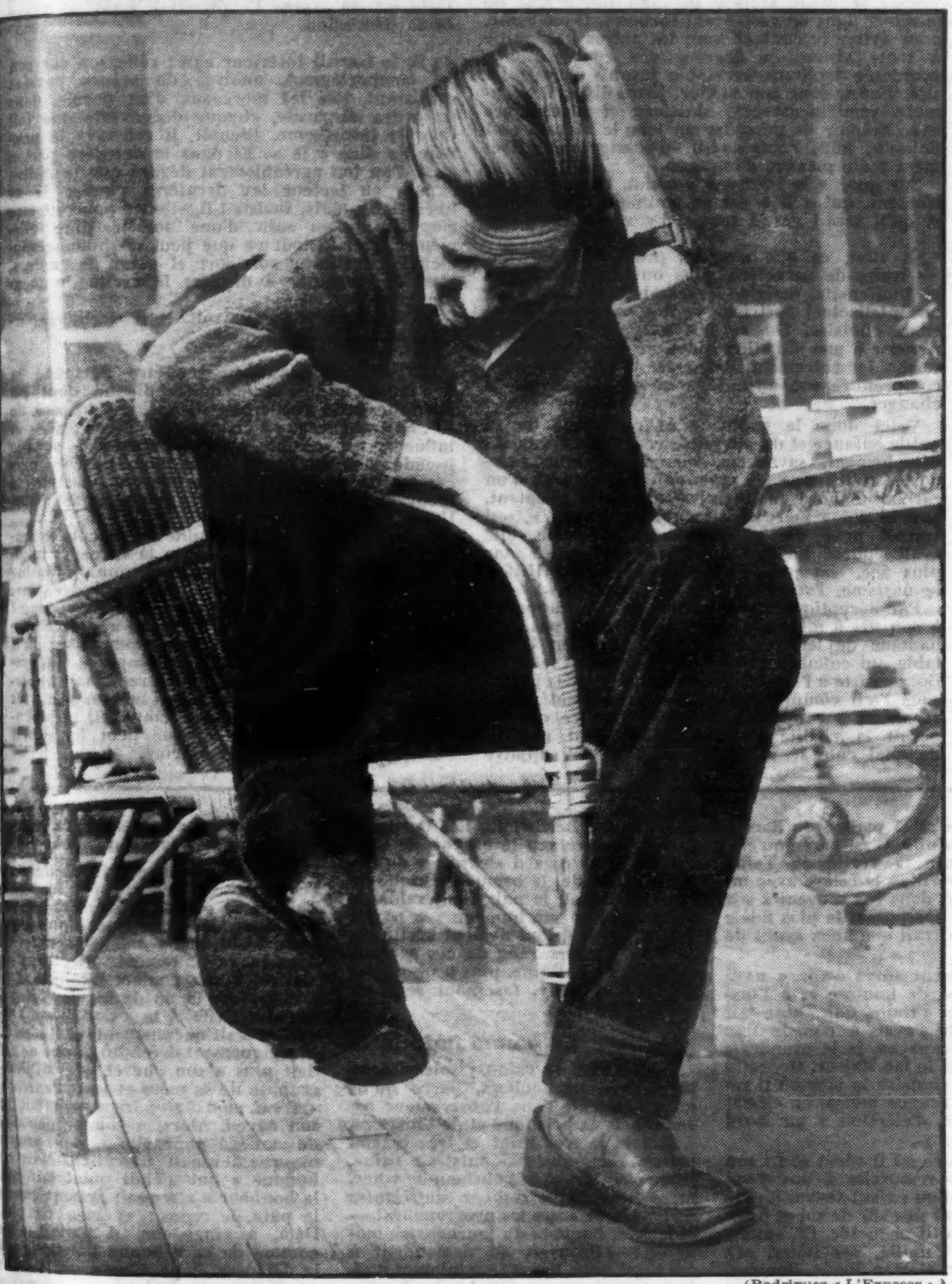
M. Hlasko. — C'est très noble de votre part.

L'Express. — On vous a tout de même permis de venir en France. Avant, vous n'auriez jamais pu venir.

M. Hlasko. — Nous sommes 30 millions !

L'Express. — C'est vrai aussi. Et votre vue du monde est très compréhensible étant donné les conditions dans lesquelles vous avez vécu.

M. Hlasko. — Je tiens essentiellement à ce qu'il soit dit clairement que c'est en mon nom propre que je parle, et pas du tout au nom de la jeunesse polonaise ou de la Pologne en général : je ne survivrais pas à l'idée que cela puisse faire tort à qui que ce soit.



(Rodriguez-« L'Express »)

Marek Hlasko
« Je n'aime pas mon visage. »

(2) Journal polonais qui prit une part active dans la préparation de la révolution d'octobre 1956, suspendu par M. Gomulka.

ESSAIS

D'UNE VOIX SOURDE

par MADELEINE CHAPSAL

CE livre, que recommande vivement un avant-propos de J.-P. Sartre (1), est un ouvrage singulier : un homme, un intellectuel, s'explique à lui-même et raconte au lecteur comment il est devenu ce qu'il est ; autobiographie qui fait appel au marxisme, à la psychanalyse, et s'achève en prise de position politique.

Si le document se révèle original et attachant, c'est que cet homme, au moment où il entreprend son livre, n'est pas n'importe quel intellectuel en mal de recherches sur soi ; André Gorz, en effet, n'est pas « absolument normal »... ou du moins ne se juge pas tel et il écrit « Le Traître » (2) pour tâcher de se guérir de sa « condition de nullité » en apprenant à se connaître.

Ne pas se sentir « normal », ni « comme les autres », c'est peu ou prou le cas de la plupart des intellectuels, aussi la démarche d'André Gorz, toute personnelle et imprévue qu'elle soit, aura le grand intérêt de rappeler à beaucoup leurs propres et difficiles cheminements. Il ne faut donc pas aborder « Le Traître » comme une œuvre d'imagination ou d'art, mais comme le compte rendu du travail de l'esprit par excellence : le travail sur soi.

COMMENT « Le Traître » fut-il conçu ? Gorz venait alors de déposer chez J.-P. Sartre l'œuvre de dix ans de travail et de méditation, un gros ouvrage de philosophie dont le succès devait tempérer ses malaises, combler l'abîme entre lui et les autres, quand la vérité le submerge : inutile d'attendre le verdict sur le « monceau de feuilles mortes », il ne vaut rien. Et c'est sa faute : il s'est sauvé dans la philosophie, à vingt ans, pour ne pas se regarder en face. Son grand ouvrage n'était qu'une esquive, un coup pour rien. Découverte qui se fait jour petit à petit, au cours d'insolites premières pages où l'auteur semble d'abord n'écrire que par vieille habitude de noircir du papier. Mais, pour un intellectuel de la race de Gorz, s'apercevoir qu'il a reculé devant la lucidité, c'est aussi s'indiquer une direction, et bientôt le voici plume — scalpel — en main, volant vers l'abcès enfin reconnu : lui-même.

Percée difficile : la voix qui s'éveille est emprisonnée par le langage philosophique, croûte opaque qu'une parole plus libre fendille, fait voler en blocs mal fondus qu'il faudra, hélas ! charrier longtemps encore ; si la vie murmure sous ce jargon rébarbatif, on doit tendre l'oreille : rompu à la distance ontologique, le « traître » ne sait parler de lui qu'à la troisième personne — « il ». Inquiétant phénomène qui en annonce d'autres. « Il » est avare, déteste dépenser, préfère l'argent à tous ses équivalents, a même rêvé de s'enfermer avec l'approvisionnement nécessaire. Il est maniaque, ne supporte que la routine, en voyage se laisse mourir de faim plutôt que de pénétrer dans un restaurant inconnu. Il est lâche, pour éviter le contact avec les autres bredouille à toute vitesse, a horreur des conversations, acquiesce toujours, serviable jusqu'à l'obséquiosité. Enfin, dans son métier, journaliste, il accumule vertigineusement dossiers et statistiques avec l'espoir de posséder un jour le monde « en fiches », afin, confesse-t-il, d'écarter définitivement toute menace d'imprévu.

Sur quoi « le traître » conclut, très raisonnablement, qu' « il » est en train de devenir fou et qu'il serait grand temps d'y remédier.

EN effet, ce que d'autres prennent pour des traits de caractère, plus ou moins aimables et inoffensifs, mais indéracinables, est — pour un intellectuel sartrien — des conduites librement choisies. On se fait avare ou lâche en réponse à une situation qu'on ne savait comment surmonter autrement. Retrouver la situation, c'est comprendre son attitude, c'est aussi pouvoir la changer.

Voici donc le traître à la recherche de sa petite enfance et de son adolescence. C'est avec du détachement, savoureux quand l'humour l'emporte, qu'il narre les premières expériences d'un garçon d'abord malingre, loucheur et zozotant, auprès d'une mère à « l'ambition glacée », qui voulait pour fils un surhomme. Aryenne, elle avait épousé un juif autrichien de quinze ans plus âgé, son patron ; hélas ! ce furent Hitler, le nazisme, l'antisémitisme et l'Anschluss !

Par déception et représailles, la mère apprend à son fils à mépriser un père qui n'est pas à la hauteur de telles catastrophes. Situation détestable qui culmine un jour de pogrom où le jeune Gorz assiste à l'humiliation de deux vieilles juives, sous l'œil complice de la foule. Demi-juif, mais admirant par opposition à son père ce qui lui paraît la virilité aryenne, l'adolescent ne sait de quel côté se ranger. Seul, à l'écart, appuyé contre sa bicyclette, il se sent tomber dans la nullité, traître à tous et à lui-même.

C'est en Suisse, où sa mère le conduit à la veille de la guerre, que le jeune homme achève de se dissoudre. Demi-juif, mais en possession d'un passeport allemand, toléré dans un pays pour qui neutralité signifie seulement bienveillance à l'égard des puissants, Gorz qui se sent renié, repoussé par tous les groupes, tombe dans une indifférence désespérée. Il s'éprouve alors comme un zéro, le « surnuméraire de l'espèce humaine ». Telle est du moins l'explication qu'il se donne de sa démission.

OR, le travail intérieur agit : réflexion sur son comportement, analyse de scènes passées surgissant, tels les morceaux d'un puzzle, dans un ordre disparate, chaque découverte que fait Gorz le transforme. Bientôt, il retrouve le pouvoir de dire « je ». Et dans la dernière partie, c'est d'un ton agréablement dégagé que le traître expose au lecteur les dernières phases de sa libération ; mais, insiste-t-il, elle ne pourrait être complète qu'au sein d'une société libre elle-même. D'ici là tout ce que peut un homme soucieux d'améliorer son sort et celui des autres, c'est de travailler à dégager la vérité du mensonge.

Tout optimiste qu'elle soit, cette dernière partie n'est pas la meilleure.

L'OUVRAGE, on l'aura peut-être deviné à la façon mi-marxiste, mi-freudienne dont est conduite cette recherche de soi, est inspiré de J.P. Sartre. Presque à chaque page de ce texte son influence est sensible, qu'il soit nommé — sous le pseudonyme de Morel — ou mieux encore pris comme un modèle dont les pensées, le style, le mouvement vital ont décidé le jeune homme à sortir de sa cage.

Livre, donc, en partie double : d'un côté le matériau biographique ; de l'autre la carcasse intellectuelle et philosophique où se reconnaît, fondue et remodelée, plus d'une idée chère à Sartre. Mais sans la charpente l'ouvrage aurait-il cette vigueur? Aussi loin de reprocher à Gorz son appartenance sartrienne faut-il admirer l'usage personnel qu'il a su faire d'une des fortes philosophies contemporaines et aussi la façon dont il reconnaît filialement sa dette. « Le Traître », qui met en scène les doutes et les problèmes de ce temps, est un document incomparable sur ce que peut un esprit énergique à l'œuvre sur lui-même.

(1) Voir les extraits de l'Avant-Propos de J.-P. Sartre parus dans « l'Express » N° 355.
(2) « Le Traître », par André Gorz. Ed. du Seuil, 315 pages, 800 francs.

SOUVENIRS

Portrait de Taine

par André Chevrillon, Fayard, 240 p., 750 fr.

● *Un homme qui n'était pas fait pour le bonheur.*

BARRES, je ne sais plus où, montre Taine au retour du voyage d'Italie enfermé dans sa cabine au milieu des bouquins, des fiches, des estampes, et douillettement replié au sein de cette pénombre confinée, entonnant le chant descriptif final : « Toute la journée, j'ai nagé dans une coupe de lumière... » La citation même trahit le coup de pouce, car le texte ne dit pas : « J'ai nagé », mais : « *on nage* » ; et Taine eût pu honnêtement écrire la phrase, même si la malice de Barrès n'était pas gratuite. C'est parce qu'elle va contre toute la vérité de Taine qu'André Chevrillon la relève avec un peu d'humeur, dans ces souvenirs sur son oncle. Ils composent le plus fidèle et sensible portrait que nous ayons de Taine.

C'est justement après avoir « nagé dans la coupe de lumière », à l'instant de quitter l'Italie, que Taine fait un vœu : « Si j'avais à choisir une maison de campagne, je la prendrais ici. » Ici, c'est le lac Majeur. Or, cette maison, il la choisira le jour où il retrouvera, en France même, ce climat et ce paysage d'élection : au bord du lac d'Annecy.

Dans ce cadre où il vécut et fit son œuvre, Taine ressuscite à nos yeux par les yeux d'un enfant sauvage, puis d'un adolescent peu sûr de soi et d'autant plus attentif et lucide. Et, autour de Taine, sa famille, ses hôtes, ses amis : Renan, Gaston Paris, Boutmy, Albert Besnard (qui venait à Boringe, tiré par deux mules argentées), les Hérédia, les Berthelot... Les Berthelot surtout ont retenu le crayon de Chevrillon : le « regard abstrait » de l'illustre chimiste, la beauté gothique de Mme Berthelot, la paix inaltérable de son âme et de son humeur, son parler lent et scandé dont avaient hérité ses fils. Au premier rang de ces garçons singuliers : Philippe, plus tard, maître du Quai d'Orsay, fascinant seigneur accablé de dons.

La bonne hôtellerie

Du portrait de Taine, j'isolerai deux traits très particuliers, parce qu'ils nous révèlent, dans l'observateur assombri de la politique et de l'histoire, à la fois le très saint et très ingénu patron... des abstentionnistes : Taine, jeune électeur, s'était abstenu de voter, *faute de connaissances suffisantes* pour choisir entre les programmes! — et le Jean-Baptiste du journalisme moderne : « Prouver, en demandant à ceux qui nous lisent le minimum d'effort et d'attention, voilà le grand principe. » Double leçon, d'autant plus exemplaire dans sa sérieuse candeur qu'elle ne se nuance d'aucune ironie.

Dans le chapitre central du livre, l'éclairage est reporté du visage de Taine à sa pensée et sa méthode, non pas disséquées par le critique sur le texte froid, mais saisies sur le vif, dans le rayonnement affectueux du maître, à son contact familier et familial. Vers la fin de sa vie, Taine le « matérialiste », le « positiviste » (ce qu'il n'était aucunement, et il s'en est énergiquement défendu), Taine ne gardait plus à son chevet que la photographie de sa mère et les « Pensées ». « *C'est mon bréviaire* », confiait-il à son neveu. Alors, « comme dépouillé de matière charnelle », son propre masque devenait pascalien. Mais cet homme « qui n'était point fait pour le bonheur » attendait la mort comme la paix, le repos ; et rien de plus. Déjà, à vingt ans, il parlait d'elle comme de la « bonne hôtellerie » à la dernière étape. C'est vers la même époque que, sur le jeune normalien qu'il avait à noter, le directeur de

ANDRÉ ROUSSEAUX
LITTÉRATURE
DU VINGTIÈME SIÈCLE
D'APOLLINAIRE A FRANÇOISE SAGAN
Un nouveau volume des plus riches et des plus accomplis dans ce vaste ensemble qui constitue un incomparable panorama de la littérature contemporaine.
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

L'AMOUR, cet inconnu!
...et, d'abord, l'amour, n'est pas une passion!
c'est ce qu'établit
MAURICE TOESCA
dans
UN NOUVEL ART D'AIMER
où il engage incidemment le fer avec quelques-uns des plus célèbres poètes et romanciers de l'amour : d'OVIDE à CHARDONNE. MAUROIS, MONTHERLANT...
LE DÉBAT EST OUVERT
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

JEAN ROSTAND — VUS PAR MAURICE HENRY — JEAN GENÊT

Dessins extraits de « A bout portant » (Gallimard) réunissant 85 caricatures d'écrivains célèbres.

l'école portait ce jugement tout empreint d'un respect étonné : « *Taine n'est pas de ce monde.* » Au terme du voyage, sur le seuil de « l'hôtellerie », il ne faisait somme toute que se rejoindre enfin.

ESPAGNE

Les Fiers

par Jésus Fernandez Santos, traduit de l'espagnol par René-L.-F. Durand, Gallimard, 307 p., 850 fr.

● *La misère, la mort et un grand écrivain.*

DANS ce village de Castille, écrasé par la chaleur et la misère, où Jesus Fernandez Santos a rencontré toute l'Espagne, l'Espagne paysanne traditionnelle, dont les villes n'offrent qu'un visage adouci, rien ne se passe, ou du moins rien qui puisse entamer l'imperturbable et indifférente fierté des quelques miséreux qui essaient de vivre en grattant une terre aride. Et s'il n'y a pratiquement pas d'action dans ce roman, c'est parce que la vie quotidienne y est faite d'un drame perpétuel si violent que rien de ce qui arrive ne peut vraiment trancher sur ce fond de douleur et de misère, où seules la douleur et la misère atteignent à des proportions que le roman réserve en général à des sentiments exceptionnels comme l'amour ou l'ambition.

Le jeune médecin madrilène, exilé volontaire parmi des êtres aussi repliés sur eux-mêmes, aussi pathétiques dans leur esprit borné, ne pourra jamais que s'imposer à eux ; il n'en sera jamais accepté. Pas plus qu'il ne sera accepté vraiment par la petite bonne villageoise, la jeune Socorro, à la démarche de reine, à la fierté inattaquable et à la docilité animale envers le patron qui la nourrit et jouit de son corps.

Et malgré ses efforts, ni le héros ni le lecteur ne pourront comprendre les réactions de ces êtres qu'il désire aimer, qu'il aime et dont il doit se borner à enregistrer la présence, à décrire l'existence. Cette existence de paysans espagnols, qui depuis leur plus tendre enfance entretiennent une familiarité suspecte avec la mort et qui, par exemple, après un accident, se laissent amputer un doigt sans anesthésie et sans desserrer les dents, en se permettant tout au plus de s'évanouir deux ou trois fois, et qui disent ensuite que « l'on ne sent rien » mais que seulement « ça fait mal ».

Et le style même, dépouillé, extérieur, du témoin qui s'efforce de comprendre mais qui ne peut que ressentir, ajoute encore au malaise. Le livre est écrit de l'extérieur car il n'est pas possible de pénétrer vraiment dans ce village. Ce que transcrit admirablement la traduction de René L.-F. Durand, qui se borne à rendre compte, sans rien retrancher ni ajouter, du style espagnol, et plus encore qu'espagnol, castillan, qui est celui de Jesus Fernandez Santos que l'on peut considérer d'emblée comme l'une des plus grandes promesses de la jeune littérature espagnole.

BREF

UN LIVRE POLITIQUE

LE DESTIN DU COLONIALISME

par J. Ehrhard. Ed. Eyrolles, 238 p., 880 fr.

QUEL est le bilan de la colonisation, pour le colonisé comme pour le colonisateur, à quelles conditions le développement économique des pays attardés peut-il se poursuivre et s'accentuer, c'est ce que s'efforce d'établir J. Ehrhard, en partant de son expérience de l'Afrique noire, dans « Le destin du colonialisme ». Il s'agit d'un livre lucide. Le diagnostic des erreurs, des difficultés, des illusions y est formulé sans concessions aux hypothèques fantaisistes d'une littérature officielle. Et il est important que ce diagnostic soit formulé à propos de l'Afrique noire, où subsistent encore des chances d'évolution paisible. Le jeu des handicaps économiques : éloignement, goût des profits rapides, alignement des avantages sociaux sur ceux de la métropole se combine aux obstacles d'ordre politique : craintes de l'administration, ignorance et démagogie des nouveaux élus.

La partie constructive de l'ouvrage est moins enrichissante. Un peu désordonnée, surchargée de citations, elle n'est pas toujours solidement axée sur ce qui devrait constituer le centre d'un ensemble de réflexions pour l'avenir : les conditions et les lois de la croissance économique dans les pays sous-développés en proie à la fièvre nationaliste.

UN ESSAI

NERVAL ET LES BOUSINGOTS

par Francis Dumont. Ed. La Table Ronde, 176 pages, 480 fr.

VERS 1830, le bousingot, c'est le zazou de la fin de l'occupation, c'est-à-dire un jeune homme dont l'affectation vestimentaire parfois poussée jusqu'au ridicule peut être *aussi* une protestation contre l'époque ou le régime.

Gérard de Nerval a longuement fréquenté les petits groupes qui, au début de la Monarchie de Juillet, représentaient l'opposition littéraire républicaine. M. Dumont se fait l'historien minutieux de ce milieu dont il dégage bien les aspects modernes : ceux d'une sorte de « surréalisme romantique » déjà étudiés par M. Jean-Daniel Maublanc et ceux d'une poésie militante, engagée en faveur de la liberté.

Groupes éphémères d'ailleurs dont l'action politique ne parait pas avoir été considérable : et dont la production poétique, si nous en jugeons par les vers de Nerval lui-même, était détestable. Si Nerval est un grand écrivain en marge du grand romantisme, ce n'est pas par la fréquentation des milieux dont on trouve ici une peinture vivante : mais par la fréquentation des filles du feu, du Prince d'Aquitaine et d'Aurélia.

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

10, rue Frederick
par John O'HARA

S'il fallait trouver dans la littérature des chefs-d'œuvre qui correspondent à « 10, rue Frederick », le nouveau roman de l'auteur de « Rendez-vous à Samara », on pourrait penser aux « Illusions perdues » ou bien aux « Grandes Familles ». Le drame de cet héritier d'une riche dynastie patricienne, ses ambitions personnelles, ses échecs, ses amours secrètes, la vie déchirée de ses enfants qui s'éloignent de lui et qui pourtant l'aiment, tout cela compose une fresque grouillante de vie, d'une vérité très générale parce que ancrée sur les particularités profondes de la vie américaine. Ceux qui aiment les « romans univers », les romans où l'on se plonge et où l'on oublie tout, feront figurer en bonne place dans leur bibliothèque « 10, rue Frederick ».

Une fée dans la maison
par Sari de MEGYERY

Il existe des êtres pour qui la lutte contre le désordre quotidien prend l'aspect d'une sympathie attendrie pour les choses, et d'une grande bonté à l'égard des êtres. L'héroïne de ce nouveau roman de Sari de Magyery, la charmante Rosie, étrangère que les hasards ont conduit en France, saura résister à la tentation de devenir riche, de devenir célèbre, de ressembler aux autres. Malgré ou à cause des troubles et des drames que lui vaut un tempérament porté vers l'amour, elle préfère rester l'ange du foyer, la gardienne des objets humbles et familiers, puisque c'est là qu'elle sait pouvoir trouver le bonheur.

Le bois des Cendres
par Yveline SCHEYVEN

Un manoir en Suède... le silence feutré d'une forêt enneigée... Depuis l'enfance, deux sœurs vivent dans cette étrange atmosphère. Aussi, quand un oncle séduisant et bizarre arrive au manoir, quand sa ravissante maîtresse vient l'y rejoindre, les jeunes solitaires en sont-elles secrètement bouleversées. Hélas, elles ne sauront pas dénouer le drame brutalement présent. Comment rendre le charme de ce récit dont les personnages semblent évoluer sur une musique de Grieg, dans le demi-jour glacé des légendes nordiques.

JULLIARD

Nouveautés

Le visage inconnu de l'Eglise primitive

J. DANIELOU
Théologie du judéo-christianisme
1750 frs

DESCLÉE & Cie

Spitzer
Les meilleures Reproductions® de *Tableaux de Maîtres*
14, rue la Boétie - ANJ.00-32
Catalogue sur demande contre 50 francs

Aux Editions PRÉSENCE AFRICAINE

R. P. Tempels - La philosophie bantoue .... 750 fr.
Hampaté Ba et M. Cardaire - Tierno Bokar, le Sage de Bandiagara .... 550 fr.
R. Andriamanjato - Le Tsiny et le Tody dans la pensée malgache.. 500 fr.

17, r. de Chaligny, PARIS-12e - DOR. 38-39
C.C.P. Paris 59.36.25

QuiLichini
CHAUSSURES
HOMMES ET FEMMES
Modèles sélectionnés depuis 6.900 francs
86, RUE LA BOETIE - PARIS-8e
(Saint-Philippe-du-Roule)

CRÉATIONS NOUVELLES
MERCEY
TAILLEUR-COUTURIER
PEAU et CUIR
HABILLE L'HOMME ET LA FEMME
en PRÊT A PORTER ou SUR MESURES
50, AV. VICTOR-HUGO - KLE. 70-18

LES FEMMES ÉLÉGANTES
trouvent les
MEILLEURS MODÈLES
WÉBÉ
chez DORELLE
5, AVENUE DE L'OPERA

* UN MODÈLE DE LA
COLLECTION
"JOIE ET LUMIÈRES"
Léon 21, RUE DAUNOU

LA REINE BLANCHE
35, avenue des Gobelins - PARIS
9 h. à 19 h. 30, sauf dimanche et lundi
APRES TRANSFORMATIONS
EXPOSITION - VENTE
DE LA BAGUE DE FIANÇAILLES
AUX CADEAUX DE CHOIX
TRADITION DE QUALITE
ET FORMES NOUVELLES

VACANCES

Familles au complet

LE Guide 1958 des Maisons Familiales de Vacances vient de paraître (1). Il est plus épais que jamais parce que plus que jamais les maisons familiales ont du succès : elles permettent chaque année à des milliers de familles de partir en vacances, sans se séparer, sans dépenser trop d'argent et sans accabler la mère de travail.

Trois cent cinquante maisons familiales réparties dans la France entière fonctionneront cette année.

Entraide et bonne humeur

Tout le système des maisons familiales est basé sur l'entraide. Une M.F.V. est un endroit où l'on vient pour se reposer. Pour cela, la mère de famille trouve de multiples services qui l'aideront à s'occuper de sa famille sans se fatiguer : biberonneries, lingeries, garderies d'enfants. Mais le service principal qu'elle y trouve, c'est l'entraide ; une ou deux fois par semaine, elle participera à l'épluchage, à la vaisselle commune ; le reste du temps, elle sera libre. Elle pourra participer ou non, selon son gré, aux loisirs organisés, aux veillées, mais en tout cas, elle sera autre chose que la cliente d'un hôtel à bon marché.

Chaque maison familiale accueille au minimum 4 familles, au maximum 8 à 10, soit une cinquantaine de personnes en moyenne. Selon le nombre de ses membres, la famille dispose d'une ou de plusieurs chambres, mais ne les choisit pas. Les repas sont pris en commun, parents et enfants ensemble à une table familiale, d'autres fois enfants d'abord, parents ensuite. On fait très attention au régime des enfants, ce qui est à peu près impossible à obtenir dans un hôtel. En général, la famille doit fournir ses draps et son linge de toilette. Mais on lui demande surtout de ne pas oublier sa bonne humeur et sa joie de vivre.

Les maisons familiales de vacances tiennent à leur ambiance de camaraderie qui rajeunit, qui assainit, mais qui est difficile à maintenir car elle demande de la part de chacun beaucoup de bonne volonté.

Les prix

Fondées par les Fédérations d'Associations Familiales, les maisons familiales ne cherchent pas à faire de bénéfice. Les prix pratiqués sont modestes : ils s'échelonnent de 600 à 1.200 francs par jour et par personne. Ils sont dégressifs selon l'âge des enfants. Les Caisses d'Allocations Familiales accordent parfois des « bons de vacances en M.F.V. » pour les familles de trois enfants au moins. En revanche, les prix sont aussi souvent calculés d'après les revenus des familles postulantes, les plus fortunés payent pour les moins riches. C'est sans doute un système assez révolutionnaire, mais son succès croissant montre bien que l'on ne va pas en maison familiale uniquement pour profiter de prix avantageux.

Du reste, les M.F.V. sont pratiquement forcées de procéder ainsi. Organismes sans but lucratif, elles sont si pauvres qu'elles ne peuvent même pas répondre aux demandes de renseignements qui leur parviennent sans enveloppe timbrée pour la réponse !

On peut s'adresser soit directement, soit par l'intermédiaire d'une association familiale ou d'un service social, aux organismes ci-dessous :

— M.F.V., 28, place St-Georges, Paris-9e.
— 15, rue de Chabrol, Paris-10e.
— 93, rue Jouffroy, Paris-17e.
— 54, bd Garibaldi, Paris-15e.
— 155, boulevard Haussmann, Paris-8e.
— 17, rue Viète, Paris-17e.

(1) En vente 28, place Saint-Georges, Paris-9e, ou dans les maisons de la famille de chaque département. 275 francs franco.

RECETTES

CETTE semaine Mme Express a pensé à ceux qui aiment aller au cinéma en sortant du bureau, et souper ensuite en rentrant chez eux. Voici une idée de menu facile et rapide à préparer :

CONSOMMÉ A L'ŒUF ET AU CITRON.
WELSH RAREBIT.
SABAYON.

Le consommé :

— 1 *cube de bouillon de bœuf Liébig.*
— 1 *cube de bouillon de volaille Liébig.*
— 1 *citron.*
— 1 *œuf.*

● Faire dissoudre les 2 cubes de bouillon dans de l'eau bouillante (1 litre 1/2 environ). ● Verser le jus d'un demi-citron. ● Incorporer un jaune d'œuf (en faisant attention qu'il ne cuise pas au contact du bouillon bouillant). ● Servir ce mélange bien chaud en tasses.

Le Welsh Rarebit :

— 6 *tranches de pain de mie de 1 cm d'épaisseur ;*
— 75 *grammes de beurre ;*
— 300 *grammes de chester ;*
— 1/2 *verre de bière blonde (ou vin blanc sec) ;*
— *Sel, poivre de Cayenne, muscade, moutarde.*

● Faire chauffer le beurre dans une poêle et y faire dorer les tranches de pain de mie. ● Lorsqu'elles sont bien dorées sur les deux faces, les tenir au chaud dans un four doux. ● Mettre dans un poêlon : le fromage coupé en dés, la bière (ou le vin), une pincée de cayenne, une autre de muscade, une troisième de sel. ● Ajouter un soupçon de moutarde, et porter le tout à feu doux. ● Mélanger sans arrêt à la cuiller de bois, jusqu'à obtenir une crème bien lisse et crémeuse. ● Goûter, rectifier l'assaisonnement s'il y a lieu. ● Tartiner les tranches de pain de cette crème. ● Les passer quelques minutes sous la rampe du four pour les faire gratiner.

Le Sabayon :

Si l'on a un petit réchaud électrique ou une lampe à pétrole, cette préparation peut se faire à table devant les convives. Il faut :

— *Des œufs* (2 par personne).
— *Du sucre en poudre.*
— *Du vin blanc* (*graves ou sauternes*).

● Casser les œufs bien nettement, au milieu, et séparer les blancs des jaunes, que l'on met dans une petite casserole. ● Garder l'une des coquilles, comme mesure. ● Ajouter : une demi-coquille de sucre en poudre par jaune d'œuf, et une coquille de vin. ● Au fur et à mesure, mélanger délicatement avec une cuiller en argent. ● Mettre le mélange à feu doux, et tourner. ● Continuer à tourner en faisant très attention dès que le sabayon commence à prendre. ● Le retirer du feu au moment où sa consistance est celle d'une crème onctueuse. (Attention : en aucun cas le mélange ne doit bouillir.) ● Verser dans des tasses et servir.

La confection à table de cet entremets délicieux ajoute beaucoup de charme à l'ambiance d'un souper intime impromptu.

TRICOTS

Il n'y a que mailles...

LA femme la plus snob de Paris (et il y a de la compétition) s'écriait il y a quelques jours, en voyant une jeune secrétaire arriver en chandail :

« *Décidément, on ne peut plus porter de cachemire maintenant que tout le monde fait semblant d'en porter.* »

C'est le plus bel hommage que l'on puisse rendre aux fabricants qui ont réussi, ces derniers mois, à traiter les diverses fibres en « on » et en « or » avec une telle perfection qu'à l'œil, du moins, la confusion est complète.

Le cachemire conserve une douceur, une élasticité et une solidité inégalées. Mais le grand triomphe des fabricants n'est pas seulement d'avoir su imiter son aspect, c'est aussi d'avoir réussi, en fibres synthétiques, une gamme de coloris dignes des laines les plus raffinées.

Résultats : la vente des vêtements (chandails, robes, ensembles, etc.) en bonneterie est passée, pour les fibres synthétiques, de 80.000 pièces en 1951 à 1.250.000 en 1957. Cette augmentation ne concerne pas uniquement le synthétique ; la production en laine et coton est passée de 13 millions de pièces en 1952 à 34 millions en 1957. La bonneterie, avec ses 85.000 ouvriers, est une industrie en plein essor qui a réalisé l'année dernière un chiffre d'affaires de 185 milliards. C'est une des rares branches de l'industrie textile qui n'ont pas subi de crise dans les cinq dernières années.

Sortir du cadre

Cette industrie dynamique mérite d'ailleurs cette expansion. Elle a su profiter de la mode souple pour sortir du cadre traditionnel du chandail et se lancer dans la fabrication de robes, d'ensembles, de tailleurs et même de manteaux. Le chandail lui-même a multiplié ses emplois en adoptant toutes les matières, toutes les longueurs, toutes les encolures.

Tous les modèles que nous avons photographiés cette semaine sont en tricot. Pull-overs, deux-pièces, manteaux, ils ont en commun d'être travaillés à mailles (par opposition aux tissus trame et chaîne). C'est la preuve éclatante des possibilités infinies de la bonneterie (mot qui fut longtemps synonyme de bas de laine et bonnets de coton).

Fait marquant : la vente des vêtements tricotés est de plus en plus importante au printemps et en été. Le mauvais temps de ces dernières saisons n'explique donc pas seul la faveur du public. En effet, le fil d'Ecosse représente 70 % des ventes des chandails dans les grands magasins en été, suivi de près par les fibres synthétiques : 60 % du banlon se vend en été, 40 % de l'orlon.

Madame Express a fait le tour des fabricants et des boutiques qui proposent des « achats-tricots ». Voici les nouveautés les plus intéressantes :

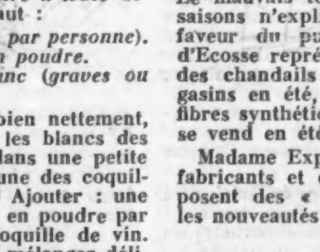
La laine

● Les chandails classiques ras du cou se font surtout à manches courtes. Les cardigans et les pull-overs à manches longues adoptent presque tous le petit col polo.

● Les deux-pièces sont de plus en plus en vogue. Les grandes marques

Vous aussi,
vous aimez que cela brille
par terre ?
Alors, vous serez contente avec Reluiseul Johnson! Reluiseul Johnson est spécialement conçu pour tous les revêtements de sol (à l'exception du bois).
LISEZ BIEN CECI : Vous étendrez Reluiseul Johnson, vous laisserez sécher... et c'est tout : Reluiseul Johnson brille en séchant.
Pour l'entretien courant, il suffira de passer un chiffon humide, de temps en temps, et votre sol gardera un brillant magnifique.
En vente : Drogueries, Linos, Couleurs, Grands Magasins.

Voici la meilleure chaise longue de relaxation
Balançoire : 3 inclinaisons réglables
Pliant à plat encombrement réduit



ANANDA
61-63, rue Bichat - PARIS (10e)
Tél. : BOT. 53-30 - NOR. 20-87

proposent presque toutes des jupes assorties aux pull-overs. Elles sont généralement en jersey plus épais, mais Korrigan lance cette année des jupes droites en tricot fin diminuées à la taille. Attention ! elles ont absolument besoin d'être doublées et sont pratiquement importables au-delà du 44.

● Le shetland, tricot à mailles très lâches, dont la matière première vient de moutons élevés dans les îles Shetland, est très à la mode. Il est élégant surtout en deux-pièces. Il demande absolument à être doublé ; un inconvénient : sa fragilité quand on l'accroche. Cher, il est remarquablement agréable à porter en hiver comme au printemps.

● Le mohair, importé d'Italie, est chaud, velu et demeure très sport. Très cher.

● Les couleurs à la mode : toute la gamme des bleus-verts et des turquoises, tous les roses corail.

VU A PARIS, EN LAINE :

● Une marinière fully-fashioned à col polo et poignets de ton contrasté : céramique et blanc, jaune et blanc, ibis et blanc et bleu et blanc. Chère, mais très nouvelle de forme : 9.000 francs (voir notre photo). (*Korrigan Lesur, Rémy,* 422, rue Saint-Honoré.)

● Un ensemble pull-over à manches courtes et jupe même matière, dans tous les coloris : 11.300 francs l'ensemble. (*Korrigan, tous dépositaires* et *Tunmer,* 5, place Saint-Augustin.)

● Pas cher : un deux-pièces en laine Intexa rayé gris et blanc, greige et blanc, marine et blanc, col et poignets de piqué blanc : 6.000 francs. (*Samaritaine de luxe et Galeries Lafayette.*) (Voir notre photo.)

● Un ensemble pull-over à manches courtes et jupe en jersey assorti, différents coloris : 10.700 francs. Le manteau en même jersey que la jupe et gansé de tricot : 19.900 francs. (*Tricosa, tous dépositaires* et *Mony,* 33, avenue de l'Opéra.) (Voir notre photo.)

● Un ensemble en shetland cardigan à col polo, bordé d'un gros grain ton sur ton ou contrasté et jupe droite. Nombreux coloris, dont un très joli beige, aux mesures : 25.000 francs. (*Lefébure,* 9, rue du Cirque.)

● Un ensemble en alpaga mailles shetland, pull classique décolleté pointu et jupe droite : 20.000 francs. (*Marque Safino, Minny,* 37, avenue Victor-Hugo.) (Voir notre photo.)

● Un chandail à manches longues, décolleté pointu, en mohair, crème : 14.900 francs. (*Corolles,* 7, rue de Sèvres.)

DEUX PIÈCES EN SHETLAND

ROBE EN BAN-LON

Chaque année des matières nouvelles (Safino)

Le coton

Nous ne parlerons pas ici du coton ordinaire, extrêmement bon marché, mais très décevant au lavage ; s'il ne rétrécit pas, il perd son apprêt.

● Mais le fil d'Ecosse, qui est un coton longue fibre (c'est-à-dire de belle qualité) ayant subi des traitements

→

CREATION ERAM

Pull-over « Loch »

en laine Shetland

LISTE DE DEPOSITAIRES

Modèle « LOCH »

PARIS :
CAROLE ANN 21, rue d'Auteuil
GILLIO 7, boulevard Saint-Michel
PALU SPORTS 11, rue de Miromesnil
LA VOGUE 16, boulevard Saint-Denis

BIARRITZ : COTE BASQUE 4, rue Mazagran
BORDEAUX : GRANET SPORTS 8, rue Franklin
BOURGES : LACOUR 7, rue Moyenne
CAEN : SPORTS ET LOISIRS Rue Saint-Jean
LA ROCHELLE : RENE 3, rue Saint-Yon
LIMOGES : MAILLARD 11, place de la République
MAZAMET : GARY 28, rue Edouard-Barbey
MARSEILLE : BARTHES 16, rue du Jeune-Anacharsis
MULHOUSE : ALLADIN Porte de Bâle
ROUBAIX : ALBATROS 34, rue du Grand-Chemin
SAINT-JEAN-DE-LUZ : ASCOTT 68, rue Gambetta

KORRIGAN

Collection Printemps-Eté :
Jupes assorties aux Pull-Overs
Robes Fully-Fashioned
Pull-Overs Hommes

TUNMER

5, Place St-Augustin

.... tricots **duvelon** ...

.... les seuls ......

qui **NE PELUCHENT PAS**

... les plus doux du monde ....

.... exclusivité ......

INTEXA

tricots de qualité

Carole Paris

SPORT.COUTURE
78, AV. DES CHAMPS-ELYSEES Arcades du Lido

Tous les tricots

LAINE - ORLON - FIL D'ECOSSE

DES MEILLEURES
MARQUES FRANÇAISES
CORNUEL - VITOS
SATOR - DEMOLLIENS

ROYALDAIM

CANNES - PARIS - DEAUVILLE

Nouvelles créations en Agneau - Velours, Agneau glacé et Veau - Velours

74, rue de Rennes
LIT. 44-84

mony simy òdys
33, AV. DE L'OPÉRA
4, RUE TRONCHET
25, AV. VICTOR-HUGO
RECOMMANDÉS PAR
TRICOSA PARIS
SWEATERS - ROBES - MANTEAUX
PUBLICIS

SAVOIR EXPORTER
partout et jusqu'aux antipodes, est une garantie de prix et de qualité
Nos prix et produits étant COMPETITIFS, nous avons été parmi les premières entreprises françaises à obtenir la CARTE D'EXPORTATEUR (n° 359 du 18 décembre 1957)
VOTRE INTERET COMMANDE...
CONSULTEZ-NOUS
Les Laines du **BERGER DU NORD**
Filature de laines peignées **TOURCOING**
...et notre traitement spécial « INFIRAD » confère à nos filés et à vos tricots de sensationnelles propriétés...

Pour tous vos TRICOTS

LAINES DU BON PASTEUR ET DE St ÉPIN
40, RUE St DENIS - PARIS 1er - GUT. 86-30
QUALITÉ • COLORIS • PRIX

Toujours très à L'AISE...

POUR RECEVOIR
Cette table indépendante de 8 couverts se transforme une fois repliée en panneau décoratif ...et la salle à manger devient salon
Plateau bois 64.000 Fr. T.T.C.
Une très simple manœuvre facile
La table ESCAMOTABLE
signée Bernard de SWARTE
rud
ARMA 155
ENVOI GRACIEUX DE LA BROCHURE P SUR SIMPLE DEMANDE
RUD - 5, RUE D'ALSACE - PARIS 10e - TEL. BOL. 60-79

Marinière « Fully-Fashioned » (*Korrigan*)
Longtemps synonyme...

→ de mercerisage, reste la matière première idéale des tricots d'été.

Les formes en fil d'Ecosse sont les mêmes qu'en laine, mais les coloris sont plus vifs et plus lumineux. Cette année, énormément de pulls rayés.

VU A PARIS, EN FIL D'ECOSSE :

- Une blouse polo blanc, bleu marine, ficelle ou bleu ciel : 5.500 francs. (*Dœuillet-Doucet*, 47, rue Pierre-Charron.)
- Un pull rayé blanc, rose vif et turquoise. Petites manches, décolleté bateau : 5.900 francs. (*Dominique Verdet*, 3, faubourg Saint-Honoré.)
- Une veste-cardigan à manches longues et deux poches. Blanc et toutes couleurs pastels : 6.900 francs. (*Corolles*, 7, rue de Sèvres.)
- Une robe-chemise, décolleté bateau, biais décollé autour de l'encolure, manches très courtes, se vend avec ou sans ceinture. Nombreux colo-

LES DIX COMMANDEMENTS DU LAVAGE DES CHANDAILS

1° **S'ASSURER** que l'objet à laver ne déteint pas, en faisant un petit essai à l'eau tiède (sur un bas de manche par exemple). Dans le cas contraire, l'envoyer chez un teinturier pour un nettoyage à sec plutôt que de faire des malheurs.

2° **PREPARER** un bain tiède. Ni trop chaud (la laine rétrécirait) ni trop froid (elle durcirait).

3° **DISSOUDRE** parfaitement le produit lexiviel dans ce bain avant d'y plonger le lainage. Un produit mal dissous risque de laisser des petites traces sur le vêtement.

4° **TRAVAILLER** le plus rapidement possible. Il faut laver vite, en foulant l'objet du bout des doigts sans jamais frotter (ce qui risque de feutrer).

5° **RINCER** à fond dans un bain tiède à la même température que le bain de lavage. Recommencer le rinçage au moins deux fois.

6° **ESSORER** légèrement en pressant et non en tordant. Les fils distendus par cet effort s'étirent, se déforment et risquent de se casser.

7° **FAIRE SECHER** à plat, sur une serviette éponge bien propre. En aucun cas ne suspendre sur un cintre, ou ne poser le vêtement à cheval sur un bras de séchoir, positions qui auraient pour effet une déformation en longueur du vêtement.

8° **INTERCALER** une serviette éponge entre les épaisseurs du chandail, surtout s'il est multicolore. Pour éviter un dégorgement toujours possible d'une couleur sur l'autre.

9° **EVITER** à tout prix le séchage accéléré, au soleil ou près d'une source de chaleur (poêle, radiateur, etc.), qui est une des causes les plus fréquentes de rétrécissement.

10° **REPASSER** toujours sur l'envers à fer très doux en intercalant un linge entre le fer et la pièce à repasser.

MARQUE DÉPOSÉE PERFILS
Etablissements **PERFILS**
MANUFACTURE DE TRICOTS
PULLS HAUTE FANTAISIE
DAMES - ENFANTS
88 et 88 bis, r. du Faubourg-du-Temple
PARIS - XIe
Tél. : OBE. 14-83

Dominique Verdet
SPORT-COUTURE
3, FAUBOURG SAINT-HONORÉ
Tous les tricots
FULLY FASHIONED
DES MEILLEURES
MARQUES FRANÇAISES
CORNUEL - SATOR
DEMOLLIENS

Deux-pièces « coupé-cousu » (*Intexa*)

Trois-pièces « diminué » (*Tricosa*)

... de bas de laine et de bonnets de coton

ris : 20.500 francs. (*Bourgeois Frères*, 3, avenue de l'Opéra.)

Les fibres synthétiques

Elles se divisent en deux catégories : celles qui imitent le jersey de soie et celles qui imitent le cachemire.

● Apparence jersey de soie :

— Le banlon, l'overlon, le rilsan, le nylon soie, le rhodianyl, le viclon et la mousse d'orlon. Ils ne sont pas chauds et se lavent parfaitement. Deux qualités importantes pour l'été.

● Apparence cachemire :

— Le crylor, utilisé par Timwear et par Vitos. Il a l'avantage sur l'orlon de ne pas boulocher. Mais les coloris ne sont pas encore tous au point, sauf pour les teintes classiques.

— Le dralon : lancé par Rodier, qui existe soit pur, soit mélangé à la laine, ce qui le rend plus chaud. Deux bons coloris : le gris fumée et le jaune maïs.

Vu a Paris, en fibres synthétiques :

● Un twinset en crylor, pull manches courtes et cardigan manches longues boutonné ras du cou. Neuf teintes, dont abricot, bleu canard, absinthe et mauve. Le pull : 3.600 francs ; le cardigan : 4.700 francs. (*Marque Vitos. Tous dépositaires et Corely*, 8, avenue Victor-Hugo, magasin spécialisé dans les fibres synthétiques.)

● Un ensemble trois pièces en dralon, jupe et twinset, nombreux coloris. La jupe : 7.300 francs ; le pull manches courtes : 3.300 francs ; le cardigan : 4.350 francs. (*Marque Rodier. Tous dépositaires et Frances*, 18, avenue Victor-Hugo.)

● Une robe en banlon style chemise, vendue avec une ceinture assortie, sans manches : 8.000 francs. (*Marque Safino*, tous dépositaires, et *Chiffonnages*, 153, rue de Rennes.) (Voir notre photo.)

● Un twinset en overlon, genre mousse de nylon, mat et sec. Six coloris, dont blanc, coq de roche et turquoise. Le pull : 3.995 francs ; le cardigan : 4.500 francs. (*Chez Jina*, 37, avenue Mac-Mahon.)

● Un pull sans manches ras du cou, mais à fermeture à glissière, ce qui évite de le déformer, en banlon, très souple. Huit coloris : 2.400 francs. (*Corely.*)

● Un deux-pièces en rhodianyl, jupe plissée indéplissable et marinière sans manches, déco" té ras du cou, prêt à porter ou sur mesures. Douze teintes : 14.400 francs. (*Corely.*)

La soie

● Elle fait rêver, mais les magasins constatent que son prix élevé (de 12 à 20.000 francs) fait reculer la plupart des femmes.

Un avantage : les tricots de soie sont très élégants, même pour le soir, accompagnés d'une jupe du même ton.

● Le moins cher que nous ayons vu : un cardigan ras du cou à manches longues : 7.500 francs. (*Cornuel, chez Vog-Elysées*, 80, Champs-Elysées.)

Il faut savoir que :

La qualité se paie en bonneterie, surtout à cause de la matière première.

Les différences de prix s'expliquent aussi par les différences de fabrication. Pour les chandails, il existe trois grandes catégories :

● Le « coupé-cousu », procédé utilisé pour les chandails bon marché. Les morceaux sont découpés dans une pièce de jersey et assemblés par une couture, comme on le ferait pour n'importe quel tissu.

● Le « diminué » : les morceaux sont tricotés et diminués séparément sur des machines, exactement comme on le ferait pour un tricot à la main; ils sont ensuite assemblés par une couture, mais les diminutions sont apparentes. C'est le procédé généralement employé pour les fibres synthétiques.

● Le « fully-fashioned » : le chandail est tricoté d'une seule pièce à la machine, sans coutures. C'est le procédé le plus cher, puisque chaque vêtement doit être réalisé séparément.

● Attention aux vêtements en tricot (robes, tailleurs, etc.) ; ils doivent aller parfaitement, les retouches ne sont pas possibles. Sauf un ourlet.

● Si l'on achète une robe, un deux-pièces ou un tailleur en jersey, il est toujours préférable de le doubler pour éviter qu'il ne se déforme.

[Mme Express est à la disposition de ses lectrices qui désireraient connaître les dépositaires hors Paris des modèles cités dans cet article.]

Chez GALATÉE, 73, rue de Passy
un grand choix vous est présenté en Tricots LUISA SPAGNOLI et DE VECCHI, ainsi que la collection TIMWEAR Printemps-Eté 58 : sweaters, jupes et robes. Des chemisiers classiques et les si pratiques OVERBLOUSES

SYNERGIE

DANS LA LIGNE SOUPLE...
VOTRE PREMIER CAPRICE DE PRINTEMPS

Le Twin-set NYLON BAN-LON sélectionné NYLFRANCE

Doux, léger,
et si confortable.
Se lave
comme un mouchoir
et sèche vite !

Dans une
gamme exquise
de coloris
frais et souriants.

Ban·Lon

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

8 AVRIL

D'AVRIL plus glacé, en ai-je jamais vu ? Mais j'aime ces flambées du matin et, derrière les vitres embuées, les lilas qui, cette année, ne seront pas un déjeuner de soleil. Les pas précipités d'enfants dans les couloirs n'empêchent pas le travail, ne troublent pas le songe ; les vacances de toutes les époques se confondent dans cette rumeur.

Les Jean Labbé, sur la route de leur Béarn, s'arrêtent à Malagar pour la première fois, dans un Malagar « tous feux éteints », qui s'est fait le plus laid possible pour ces visiteurs accoutumés aux horizons de la Bigorre. Alors le Gascon en moi se réveille : je leur montre la ligne noire des Landes et je leur dis : « **Les Pyrénées sont là. Quelquefois nous les voyons.** » Les ai-je jamais vues ? et quand je les ai vues, étais-je bien assuré qu'il ne s'agissait pas d'un nuage? On les voit à une certaine heure d'un certain moment de l'année, dans un certain éclairage ; et quel miracle de se trouver alors précisément sur la terrasse ! On découvre les Pyrénées de Malagar, ce n'est pas contestable, — mais elles ne se montrent que quand il n'y a personne.

10 AVRIL

VISITE des Claude Roy. Malagar est toujours aussi glacé, aussi sombre. Mais je suis tranquille : mes visiteurs sont des Charentais, ils n'ont pas, comme mes Béarnais de l'autre jour, le droit de se montrer difficiles. Après leur départ, je me redis ce vers d'un poète de ma jeunesse mort à vingt ans, cet Henri Frank qui fut cher à Anna de Noailles : « **Garçons français, les plus intelligents de tous !** » et je m'interroge sur le destin du parti communiste en France.

J'ignore quelles indications donneront à ce sujet les élections cantonales et si Louis Gabriel-Robinet y puisera du réconfort. Mais qu'une reprise du communisme s'amorce, que beaucoup d'esprits, hier encore hostiles, s'y résignent désormais et font mieux que s'y résigner, n'apercevant plus ailleurs aucune chance de survie, c'est ce que je crois discerner et ce que je pressens.

L'horreur que le communisme inspire à la bourgeoisie française et aux politiciens socialistes, leur peur panique du Front Populaire, voilà ce qui depuis douze ans assurait chez nous la domination de la droite. Le phénomène joue désormais en sens contraire. La mule aveugle qui parle par la voix de M. Roger Duchet, et qui dresse au-dessus de tant de ruines ses oreilles démesurées — la mule dont le braiement retentit jusqu'à Washington, y répandant la consternation, c'est elle aujourd'hui qui se substitue au communisme pour jouer les épouvantails. La politique de la droite française dont un ministre socialiste se fait l'exécutant, cela est de moins en moins supportable pour une tête bien faite. Et de jeunes esprits jusqu'alors réfractaires au marxisme se tournent vers le remède terrible qui a fait de la Russie ce qu'elle est, de la Chine ce qu'elle est. Un chrétien est à l'abri de cette tentation, le matérialisme historique constituant à ses yeux l'erreur absolue. Mais pour les agnostiques et les athées...

11 AVRIL

EST-CE la fin qui s'annonce ? J'attendais ce signe, je le guettais. Le chef de la Maison de France aura été le premier à donner de la voix : « C'est à Paris que l'Algérie sera perdue ! » Il le proclame « solennellement ». Et perdue par qui ? Toujours par les mêmes, bien sûr ! Sans les Bourdet et les Barrat, l'Indochine serait encore française, qui en pourrait douter ? Pour l'Algérie, ce sera encore la faute à Voltaire, la faute à Rousseau, la faute, proclame le chef de la Maison de France, « **des malades de la volonté, des maniaques du scrupule ou des masochistes de l'humiliation** ».

Ces masochistes et ces maniaques, Votre Altesse ne l'ignore peut-être pas, n'ont aucun accès auprès de M. Robert Lacoste qui mène là-bas la politique exigée par les associations des Français d'Algérie et par la droite de la Chambre. Et les miracles de cette politique ne finissent pas d'étonner le monde, au long d'un dernier quart d'heure qui dure depuis plus de quatre ans. M. Robert Lacoste ne dispose-t-il pas de toute l'armée française ? Qui donc échouera si nous échouons ?

Ceux qui combattent cette politique ne sont pas des masochistes, Monseigneur, s'ils sont des scrupuleux. Mais j'ose le rappeler à Votre Altesse : le scrupule n'est pas toujours une maladie ; une conscience scrupuleuse eût précisément évité les fautes qui nous ont coûté l'Indochine et, au Maghreb, ont brouillé irréparablement les cartes de la France.

Le mépris que nous inspirent certaines pratiques, qui eussent déshonoré notre peuple s'il ne s'était trouvé des Français pour les dénoncer, n'a jamais détourné aucun de nous de réfléchir sur les méthodes propres à rapprocher et à réconcilier deux races, dont l'une a tant souffert par l'autre depuis la conquête. Mais Votre Altesse n'ignore rien d'une histoire si glorieuse pour sa Maison et dont j'imagine qu'elle garde jalousement les trophées.

12 AVRIL

LES CLES DE LOURDES par Pierre Dumas. L'histoire de cette sourde bataille autour du milliard enfoui dans l'énorme garage enterré de Lourdes, — d'un Lourdes transformé, embelli peut-être, où les piscines sanctifiées par tant de souffrances et de miracles, ont changé de place, — cette histoire m'éclaire d'un seul coup sur une décision déjà prise mais que je ne m'avouais pas : je ne reverrai plus Lourdes avant ma mort. Je suis résolu à n'y plus revenir. J'emporterai dans l'éternité le Lourdes que j'ai aimé, celui de mon enfance qui ne subsiste plus qu'au-dedans de moi. Ce qui ne m'empêchera pas de m'y rendre chaque jour, de m'y agenouiller en esprit et en vérité. Il faut s'accoutumer dès maintenant à vivre hors du temps, à nier l'espace, et, encore vivant, à dépasser les illusions de la vie, pour entrer dans l'éternité par degrés insensibles.

Je recompose la grotte à volonté, telle que je l'ai connue, ou telle qu'elle était avant ma naissance. Je suis à genoux sur les pierres du gave, derrière une petite fille qui commence à enlever ses bas. Et tout à coup un grand vent mystérieux agite les peupliers... Et je rêve aussi des siècles d'avant Bernadette, de cette grotte sauvage où des bêtes venaient dormir, et où, de toute éternité, un rendez-vous avait été donné à la souffrance des hommes.

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris-8°
Tél. ELY. 88-61

ADMINISTRATION
Abonnement, publicité, vente. Tél. : BAL. 19-68.
29, rue de Marignan - Paris (8°)
(angle Champs-Elysées)

PRIX DE VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 AN)

France, Union française : 4.000 francs.
Etudiants, rappelés, maintenus : 3.000 francs.
Etranger : 4.700 francs.
Etudiants étrangers : 3.700 francs.
6.700 fr. - A.E.F., A.O.F.
7.500 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Syrie, Libye.
5.700 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.
9.300 fr. Guyane française, Guadeloupe, Indochine, Madagascar, Martinique, Océanie.
9.600 fr. - Afrique du Sud.
10.900 fr. - Etats-Unis, Canada.
12.200 fr. - Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guatemala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.
16.100 fr. - Australie, Nouvelle-Zélande.
8.300 fr. - Congo Belge, Ethiopie.

Règlement par chèque bancaire au C.C.P. 73 78-19 Paris.

Administrateur : J.-F. COBLENCE.

L'histoire au présent

Journal des assiégés de
LA ROCHELLE
1627 - 1628
présenté et commenté par Pierre Villemain
Voici le journal, le "diaire" de la passion de La Rochelle, imagé par JACQUES CALLOT
96 illustrations 1170 F.
ÉDITIONS DE PARIS - 20, AVENUE RAPP - 7e
QVINZAINE DE L'HISTOIRE
27 AVRIL - 11 MAI

Collections Microcosme
Série : "Le temps qui court"
Vincent Monteil
LES OFFICIERS
Casamayor
LES JUGES
Georges Duveau
LES INSTITUTEURS
100 images, 192 pages, 450 francs
SEUIL

VACANCES
TOUTES LES FORMULES - TOUS LES PAYS
SEJOURS - CIRCUITS - HOTELS - VILLAGES DE TOILE
AVIONS SPECIAUX DE VACANCES
Sans engagement de votre part, demandez notre SPLENDIDE BROCHURE EN COULEURS n° 41 qui vous sera adressée gratuitement (joindre 2 timbres)
CLUB FRANÇAIS DU TOURISME - 29, rue des Pyramides - Paris (1er)